BIBLIOTHÈQUE

DE

LA JEUNESSE CHRÉTIENNE,

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Propriété des Éditeurs,

A. Mame et Cie

LIBRAIRIE DE Ad. MAME ET Cie DE TOURS.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA JEUNESSE CHRÉTIENNE,

PUBLIÉE AVEC APPROBATION

DE Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

1re SÉRIE. — FORMAT IN-8°.

Chaque ouvrage forme un beau volume d'environ 400 pages, orné de vignettes, culs-de-lampes, etc.

Archéologie chrétienne, ou précis de l'histoire des monuments religieux du moyen âge, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, professeur d'archéologie.

Bienfaits du catholicisme dans ses rapports avec la société, par M. l'abbé Pinard, 1 vol.

Ducs de Bourgogne (les), histoire des 14e et 15e siècles, par F. Valentin.

Entretiens sur la chimie, par Ducoin-Girardin.

Entretiens sur la physique, par le même.

Fleurs de la poésie française, présentant, dans un ordre chronologique, les morceaux les plus remarquables de la poésie française, par M. l'abbé Rabion.

Fleurs de l'éloquence, recueil en prose des plus beaux morceaux de littérature française, par M. l'abbé Renault.

Héros de la Vendée (les), par M. de Préo, 1 vol.

Histoire de la littérature allemande, par Mme Tastu.

Histoire de Napoléon, par M. Gabourd.

Histoire d'Alger, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. Stéphen d'Estry.

Lettres édifiantes et curieuses sur l'Algérie, par M. l'abbé Suchet, 1 vol.

Nouveau choix des lettres de Mme de Sévigné, par M. l'abbé Allemand, 1 vol.

Religion, Poésie, Histoire, par M. Poujoulat.

Souvenirs et impressions de voyage, par le vicomte de Walsh, 1 vol.

Traité de Géologie, par M. Giraudet.

Trésor littéraire des jeunes personnes, 1 vol.

2e SÉRIE. — FORMAT IN-12.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ DE QUATRE JOLIES GRAVURES SUR ACIER.

Abrégé de tous les voyages autour du monde, par E. Garnier, 2 volumes.

Aline et Marie, ou les jeunes Parisiennes en Suisse, 1 volume.

Amalia, ou l'orpheline de Sienne, par M. Doublet, 1 volume.

Anna, ou les épreuves de la piété filiale, par M. de Marlès, 1 vol.

Artisans célèbres (les), par M. Valentin, 1 vol.
Aurélie, ou le monde et la piété, par M. d'Exauvillez, 1 volume.
Aventures et conquêtes de Fernand Cortez au Mexique, par Henri Lebrun, 1 v.
Aventures et voyages de Robinson Crusoé, traduits de Daniel de Foé, 2 vol.

Charlemagne et son siècle, par M. Roy, 1 volume.
Chronique de Grégoire de Tours sur l'histoire de France, par M. Roy, 1 vol.
Conquête du Pérou par Pizarre, 1 volume.
Conquête de Grenade, d'après Washington Irving, par Adrien Lemercier, 1 v.
Curé de campagne (le), par M. Stephen de la Madelaine.

Derniers jours de Pompei (les), imité de Bulwer, par Adrien Lemercier, 1 v.

Ernestine, ou les charmes de la vertu, par Mme Césarie Farrenc, 1 vol.
Esquisses entomologiques, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, 1 vol.

Ferréol, ou les passions vaincues par la religion, par Théophile Ménard, 1 v.
Firmin, ou le jeune voyayeur en Égypte, par M. de Marlès, 1 vol.

Gatienne, ou courage d'une jeune fille, par M. l'abbé Pinard.
Gerson, par M. Ernest Fouinet, 1 vol.
Gilbert, ou le poëte malheureux, par M. l'abbé Pinard, 1 vol.
Gustave, ou le jeune voyageur en Espagne, par M. de Marlès.

Histoire abrégée des Croisades, par F. Valentin, 1 volume.
Histoire de Charles-Quint, d'après Robertson, 1 volume.
Histoire de Bossuet, évêque de Meaux, par M. Roy, 1 volume.
Histoire de Fénelon, archevêque de Cambray, par M. Roy, 1 volume.
Histoire et description du Japon, d'après Charlevoix, 1 volume.
Histoire de Venise, par Valentin, 1 volume.
Histoire de la Chevalerie, par M. Roy, 1 volume.
Histoire des Chevaliers de Malte, d'après l'abbé de Vertot, 1 volume.
Histoire de Jeanne d'Arc, par M. Roy, 1 volume.
Histoire de Louis XI, par M. Roy, 1 vol.
Histoire de Marie Stuart, par M. de Marlès, continuateur de Lingard, 1 vol.
Histoire naturelle des animaux les plus remarquables de la classe des mammifères, quadrupèdes et cétacées, par un naturaliste du Muséum, 1 vol.
Histoire naturelle des oiseaux, des reptile et des poissons, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, 1 volume orné de plus de 40 vignettes.

Incas (les), par Marmontel, édition revue et purgée avec soin, 1 volume.

Joseph, par Bitaubé, édition revue et purgée avec soin, 1 volume.

Léontine et Marie, par Mme Woillez, 1 vol.
Lettres sur l'Italie, par Dupaty, édition revue et purgée avec soin par une société d'ecclésiastiques, 1 volume.

Marie, ou l'ange de la terre, par Mlle Fanny de V., 1 volume.
Mes prisons, ou mémoires de Silvio Pellico, traduction nouvelle, par M. l'abbé Bourassé, 1 volume.
Monde souterrain (le), par M. de Longchêne, 1 vol.

Naufragés au Spitzberg (les), ou les salutaires effets de la confiance en Dieu, par L. F., 1 volume.

Orphelne de Moscou (l'), ou la jeune institutrice, par Mme Woillez 1 volume.

Paul et Virginie, suivi de la Chaumière indienne, par Bernardin de St-Pierre, édition revue et purgée avec soin par une société d'ecclésiastiques, 1 vol.
Paul, ou les dangers d'un caractère faible, par M. l'abbé Guérinet, 1 vol.
Peintres célèbres (les), par Valentin, 1 volume.

Récits du château (les), par M. d'Exauvillez, 1 volume.
Robinson Suisse, ou histoire d'une famille suisse naufragée, traduit de l'allemand de Wyss; par Fréd. Muller, 2 volumes.
Rose et Joséphine, nouvelle historique (1812-1815), par Mme M. G. E***, 1 v.

Séphora, épisode de l'histoire des Juifs, par Ad. Lemercier, 1 volume.

Voyages au pôle-nord (1380-1833), par Henri Lebrun, 1 volume.
Voyages et aventures de Lapérouse, par Valentin, 1 volume.
Voyages et découvertes dans l'Afrique, par Henri Lebrun, 1 volume.

Voyages et découvertes des compagnons de Colomb, par Henri Lebrun, 1 vol.
Voyages en Abyssinie et en Nubie, recueillis et mis en ordre par H. Lebrun, 1 v.
Voyages dans l'Asie méridionale, par E. Garnier, 1 volume.

3e SÉRIE. — FORMAT IN-18.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ D'UNE JOLIE GRAVURE SUR ACIER.

Abrégé de l'histoire de l'Ancien Testament, traduit de Schmid.
Abrégé de l'histoire du Nouveau Testament, traduit de Schmid.
Agnès, ou la petite jouense de luth, traduit de Schmid.
Albertine, ou la connaissance de Jésus-Christ, par L. F.
Albert, ou le jeune artiste.
Anatole, ou les épreuves de la piété filiale, par M. Logeais.
André, ou bonheur dans la piété, par Mme Farrenc.
Annette, suivie de Béatrice, ou l'épouse chrétienne, par L. F.
Antonio, ou l'orphelin de Florence, par Pierre Marcel.
Auguste, ou le jeune pâtre de Dettenhein, par Pierre Marcel.
Bague trouvée (la), ou les fruits d'une bonne éducation, traduit de Schmid.
Barque du pêcheur (la), par L. F.
Bastien, ou le dévouement filial, par Mme C. Farrenc.
Benjamin, ou l'élève des Frères des écoles chrétiennes, par M. Logeais.
Bernard et Armand, ou les ouvriers chrétiens.
Braconniers (les), ou les dangereux effets de la colère.
Bramines (les), ou le triomphe de la religion chrétienne, par Ad. Lemercier.
Caroline, ou l'orpheline de Jurançon, par Mme M. G. E.
Cécilia, ou la jeune infortunée, par Mme Ménard.
Cent petits contes pour les enfants, traduits de Schmid.
Chartreuse (la), traduit de Schmid.
Chaumière irlandaise (la), par L. F.
Clotilde, ou l'élève des Sœurs, par M. l'abbé Juchereau.
Colporteur au village (le), par M. l'abbé Pinard.
Conteur allemand (le petit).
Croix de bois (la), traduit de Schmid.
Croix au bord du chemin (la), par Mme Menard.
Deux Ambroise (les), par A. N.
Deux frères (les), ou le vrai et le faux bonheur, par Adrien Lemercier.
Duval, histoire racontée par un Curé de village à ses élèves.
École du Hameau (l'), ou l'élève du bon pasteur, par Mme C. Farrenc.
Édouard ou l'enfant gâté, par M. l'abbé Guérinet.
Élisabeth, ou la charité du pauvre récompensée, par M. d'Exauvillez.
Émigrants au Brésil (les), par L. F.
Emma, ou le modèle des jeunes personnes, par M. l'abbé Guérinet.
Enfant de Chœur (l'), par Mlle C. M.
Enfants vertueux (les), par Pierre Marcel.
Ermite mystérieux (l'), par Adrien Lemercier.
Etienne, ou le prix de vertu, par P. Marcel.
Eustache, épisode des premiers temps du christianisme, traduit de Schmid.
Famille africaine (la), ou l'esclave convertie.
Famille chrétienne (la), traduit de Schmid.
Famille Sismond (la), ou la piété éprouvée et récompensée.
Félix, ou la vengeance du chrétien.
Fernando, histoire d'un jeune Espagnol, traduit de Schmid.
Fête de saint Nicolas (la), par L. F.
Florestine, ou religion dans l'infortune, par M. Logeais.
Frédéric, ou l'ermite du mont Atlas, par M. E. N.
Fridolin (le bon) et le méchant Thierry, traduit de Schmid.
Fridoline (la bonne), traduit de l'allemand.

Geneviève, traduit de Schmid.
Gondicar, ou l'amour du chrétien, par L. F.
Guirlande de houblon (la), traduit de Schmid.
Gustave et Eugène, par Mme C. Farrenc.
Henri (le jeune), traduit de Schmid.
Henri et Marie, ou les orphelins.
Honorine, ou le triomphe de l'humilité sur l'orgueil, par A. N.
Hubert, ou les suites funestes de la paresse et de l'indocilité, par E. N.
Itha, comtesse de Toggenbourg, traduit de Schmid.
James, ou le pêcheur ramené à la religion par l'adversité, par M. E. W.
Jénoseph, ou vertu, jeunesse et adversité, par M. Logeais.
Joseph et Isidore, par Pierre Marcel.
La jeune Marie, ou conversion d'une famille protestante, par M. l'abbé B....
Laure, ou la jeune émigrée, par Mme M. G. E.
Louis, le petit émigré, traduit de Schmid.
Louise et Elisabeth, ou les deux orphelines, par Pierre Marcel.
Lydia, ou la jeune Grecque.
Maître d'école de Montigny (le), par E. Fouinet.
Maria, ou confiance en Dieu porte bonheur, par A. D.
Marie, ou la corbeille de fleurs, traduit de Schmid.
Marthe, ou la sœur hospitalière, par M. l'abbé Juchereau.
Mélanie et Lucette, ou les avantages de l'éducation religieuse.
Michel et Bruno, ou les fils du pieux marinier, par Mme C. Farrenc.
Mouton (le petit), suivi du Ver luisant, traduit de Schmid.
Nouveaux petits contes, traduits de Schmid.
Œufs de Pâques (les), suivis de Théodora, traduit de Schmid.
Paul et Georges, ou charité et rigorisme, par L. F.
Petite mendiante (la), ou une journée d'angoisse et de bonheur, par P. Marcel.
Pierre Cœur, suivi de Louis et Georges.
René, ou la charité récompensée, par M. P. T.
Rose de Tannebourg, traduit de Schmid.
Rosier (le), suivi de la Mouche, traduit de Schmid.
Rossignol (le), suivi des Deux Frères, traduit de Schmid.
Rudolphe, ou l'enfant de bénédiction, par P. Marcel.
Sept nouveaux contes, traduit de Schmid.
Serin (le), suivi de la Chapelle de la forêt, traduit de Schmid.
Sœur Léocadie, ou modèle d'une bonne religieuse.
Soirées romaines, ou cinq nouvelles religieuses, traduit de l'italien.
Solitaire du mont Carmel (le), par Adrien Lemercier.
Sophie, ou les bienfaits de la Providence, par E. W.
Théobald, ou l'enfant charitable, par E. W.
Théophile, le petite ermite, traduit de Schmid.
Tilleul (le), ou l'oubli des injures, par L. F.
Vallée d'Alméria (la), par E. W.
Veille de Noël (la), traduit de Schmid.
Wilfrid, ou la prière d'une mère, par Ad. Lemercier.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENFANCE CHRÉTIENNE,

ENCOURAGEMENTS ET RÉCOMPENSES,

Collection approuvée par Mgr l'Archevêque de Tours.

---

50 JOLIS OPUSCULES

de 36 pages in-18, ornés d'une jolie gravure.

r E. N.

M. E. W.

M. l'abbé B....

rrenc.

par P. Marcel.

en.

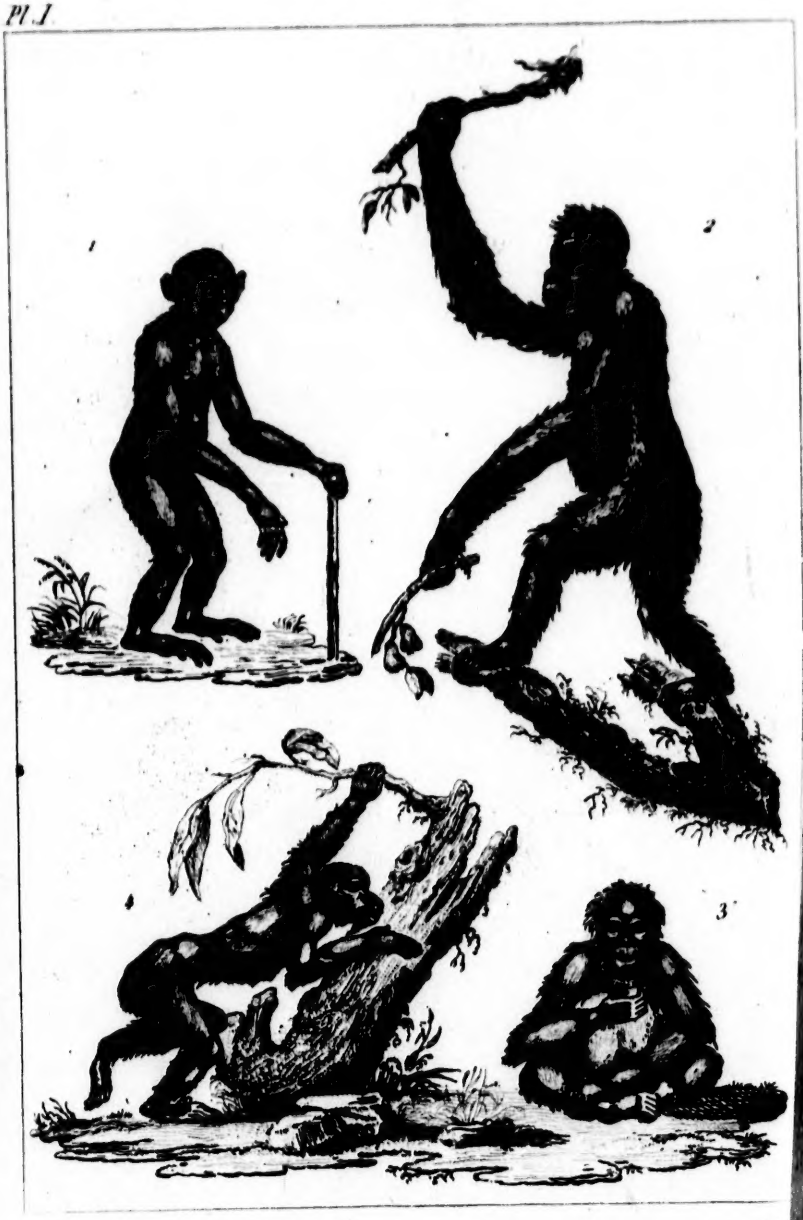
ÉTIENNE,

NSES,

ours.

e.

Pl. I.



1 Chimpanzé. 2 Orang-Outang. 3 Le même plus jeune. 4 Mag

196

HISTOIRE

NATURELLE

DES ANIMAUX

LES PLUS REMARQUABLES DE LA CLASSE DES MAMMIFÈRES

(QUADRUPÈDES ET CÉTACÉS)

PAR UN NATURALISTE DU MUSÉUM;

Ouvrage de 60 figures d'animaux,

Dessinées et gravées par C. [illegible], [illegible] d'histoire naturelle.

Seconde édition.

TOURS,

[illegible] Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

1842

BIBLIOTHÈQUE S.M.E. 1964

196

HISTOIRE

NATURELLE

DES ANIMAUX

LES PLUS REMARQUABLES DE LA CLASSE DES MAMMIFÈRES

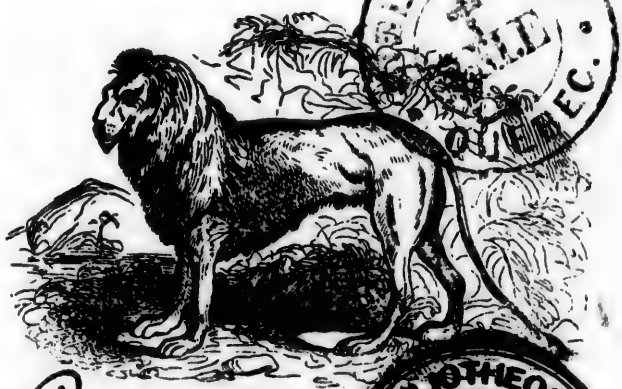
(QUADRUPÈDES ET CÉTACÉS);

PAR UN NATURALISTE DU MUSÉUM;

Ornee de **60 figures** d'Animaux,

Dessinées et gravées par C. Franc, peintre d'histoire naturelle.

Seconde édition



BIBLIOTHEQUE S.M.E. QUEBEC

Sign : de

TOURS,

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1842

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1984 Séminaire de Québec

INTRODUCTION.

Le nombre des animaux connus est si considérable, qu'on a dû nécessairement, pour éviter la confusion, établir parmi eux, dans les ouvrages qui en traitent comme dans les collections où ils sont conservés, un ordre déterminé, au moyen duquel il fût possible de retrouver aisément chacun d'eux, lorsque le besoin s'en présenterait. Ce rangement des animaux ou des autres productions naturelles est ce qu'on nomme leur classification. Des données tout à fait arbitraires l'ont souvent déterminé; c'est ainsi que l'on a disposé les animaux par groupes correspondant aux contrées qu'ils habitent, ou bien qu'on les a rangés en séries, en ayant seulement égard à l'orthographe de leurs noms, et c'est encore ainsi qu'il est question d'eux dans les dictionnaires. Mais on a reconnu que l'étude de leur organisation conduirait, par l'appréciation des rapports ou des différences qu'ils offrent entre eux, à une distribution beaucoup plus rationnelle : telle est l'origine de la méthode en histoire naturelle.

Un tel travail exigeait une connaissance approfondie de tous les organes; car, sans cette connaissance, comment apercevoir les caractères, qui ne sont eux-mêmes que les différences offertes par les divers organes comparés entre eux? Il fallait plus encore, il fallait savoir apprécier la valeur de chaque caractère. C'est ce que d'abord on ne fit pas. Aussi les premières classifications sont-elles bien inférieures à celles proposées de nos jours; le but actuel de la méthode est, en classant les animaux, de rapprocher davantage ceux qui se ressemblent par le plus grand nombre de points, et d'éloigner au contraire ceux qui n'ont entre eux que de faibles ou apparentes analogies; telle doit être la classification naturelle; elle met en usage les caractères fournis par tous les organes, mais elle n'accorde à chacun d'eux que l'importance qu'il a réellement.

La classification artificielle n'ayant pas assez pesé, si l'on peut ainsi dire, les caractères qu'elle mettait en relief, et plaçant en première ligne ceux qui n'avaient qu'une importance secondaire ou même tertiaire, a été nécessairement conduite à des rapprochements contradictoires; c'est ainsi que les anciens auteurs, prenant en première considération le milieu qu'habite un animal et son mode de mouvement, ont admis parmi les animaux supérieurs les divers groupes des *Volatiles*, des *Quadrupèdes*, des *Serpents* ou animaux privés de pieds, et des *Poissons* ou animaux aquatiques. Cette division les a conduits à placer dans une même classe les poissons, les cétacés et les lamantins, parce qu'ils sont aquatiques; à réunir dans un autre groupe les chauves-souris et les oiseaux, parce qu'ils volent; et à comprendre sous le nom de quadrupèdes les mammifères à quatre membres, et les reptiles qui présentent aussi cette particularité. Néanmoins, ces animaux diffèrent essentiellement entre eux.

Dans une classification naturelle, les espèces qui se ressemblent réellement sont au contraire fort rapprochées

entre elles, et comme les groupes dans lesquels on les range sont nettement caractérisés, il suffit d'annoncer que tel animal nommé, mais dont on ne développe pas les caractères, appartient à telle catégorie de la méthode, pour qu'il soit aussitôt possible de s'en faire une idée à peu près complète. Les espèces d'animaux sont réparties en groupes nombreux et de différents degrés; elles forment par leur première réunion des genres, à peu près comme dans une armée (car on peut admettre que chaque espèce constitue une unité, comme cela existe aussi dans l'exemple que nous choisissons) les soldats sont répartis en compagnies; de même que l'on réunit les compagnies pour former des bataillons, etc., de même aussi la réunion d'un certain nombre de genres forme des familles; celle des familles constitue des ordres, et successivement des classes, des types ou embranchements, qui eux-mêmes ne sont que les subdivisions primordiales du règne animal. C'est moins le nombre des animaux que la nature de leurs caractères, qui détermine la formation des genres, des familles, des ordres, etc. Car un genre, une famille, un ordre même peuvent ne contenir que très-peu d'espèces ou même une seule, tandis qu'un genre voisin sera la réunion de plusieurs centaines d'espèces. C'est ainsi que, pour tirer un exemple du sujet de ce livre, la famille des singes comprend à elle seule beaucoup plus d'espèces que l'ordre entier des éléphants ou gravigrades.

Les types ou coupes primordiales du règne animal sont au nombre de quatre; la forme générale de leur corps et la nature de leur système nerveux fournissent leurs principaux caractères. Les espèces les plus inférieures, c'est-à-dire celles qui sont le plus éloignées de l'homme, sont de forme rayonnée, leur corps pouvant être partagé en rayons au nombre de quatre au moins qui partent tous d'un centre commun, lequel est lui-même l'axe du corps; les polypes, les étoiles de mer, les oursins, les coraux et les madrépores sont tous de cette

première division (*Actinozoaires*) ; la seconde comprend les mollusques, animaux de forme binaire ou dont le corps ne peut être partagé qu'en deux moitiés; les mollusques (*Malacozoaires*), qui sont les seiches, les hélices ou escargots, les limaces, etc., n'ont point de squelette et aucune partie de leur corps n'est réellement articulée. Chez eux, le système nerveux consiste en un cerveau qui envoie autour de l'œsophage une espèce de collier, et leurs nerfs principaux sont placés sur les parties latérales de leur tube digestif. Le troisième et le quatrième type comprennent des espèces pourvues d'une charpente plus ou moins dure et composée de pièces toujours articulées entre elles. Chez les unes, ces pièces articulées sont toujours à l'extérieur et forment une sorte d'endurcissement de la peau ; tels sont les insectes, les araignées, les crustacés (crabes, écrevisses, cloportes), les mille-pieds ou myriapodes, et les vers ou annelides, que l'on appelle du nom commun d'*Entomozoaires*, c'est-à-dire animaux articulés. Les autres ont toujours leurs pièces dures placées à l'intérieur, et formant ce qu'on appelle un squelette : ce sont les animaux vertébrés ou *Ostéozoaires* (poissons, reptiles, oiseaux et mammifères). Ceux-ci ont l'organisation la plus compliquée; et, comme les mammifères occupent parmi eux le premier rang tant à cause de la variété de leurs instincts, que des particularités caractéristiques de leur structure, c'est par eux que l'on doit commencer l'étude de la zoologie. Ces animaux sont d'ailleurs les plus importants à étudier, à cause des rapports évidents qu'ils ont avec nous dans les parties principales de leur organisation. Les mammifères sont faciles à reconnaître. Pourvus d'un squelette osseux et intérieur comme tous les autres vertébrés, ils ont aussi, comme ceux-ci, le système nerveux spinal, supérieur au canal digestif et renfermé dans un étui osseux, composé dans toute sa longueur de vertèbres plus ou moins modifiées; leur cerveau est plus volumineux que celui des autres vertébrés, et leur intelligence et leur

instinct plus étendus et plus variés; leurs organes des sens sont parfaitement développés; leur sang est rouge et chaud pendant la vie; leur cœur est double, leur respiration s'opère toujours et à toutes les époques de leur vie par des poumons, et leurs petits, toujours vivants lorsqu'ils viennent au monde, sont constamment nourris pendant les premiers temps de leur existence au moyen d'un liquide spécial, le lait, que secrètent chez les femelles des organes particuliers appelés mamelles. C'est à ce caractère que les mammifères doivent leur nom (*mamma*, mamelle, *fero*, je porte) qui signifie porteur de mamelles; ils sont en effet les seuls animaux qui présentent ces organes. Un autre caractère des mammifères les rend aussi très-reconnaissables; presque tous ont le corps plus ou moins garni de poils; et lorsqu'ils semblent ne point en avoir, c'est que leurs poils se sont modifiés pour former des espèces de carapaces, comme chez les tatous, des écailles, comme chez les pangolins, ou pour donner à la peau une plus grande épaisseur ainsi qu'on le voit chez les cétacés, les pachydermes, et à la plante des pieds de presque tous les animaux.

Les mammifères forment une classe particulière, et les nombreuses espèces qui s'y rapportent sont elles-mêmes partagées en genres, en familles et en ordres, que nous devons successivement étudier, en nous arrêtant plus longtemps pour ceux qui offrent le plus d'intérêt. La classification des mammifères a occupé un bien grand nombre de naturalistes; aussi est-elle présentement plus naturelle peut-être que celle d'aucun autre groupe du règne animal. Nous avons adopté celle à laquelle M. de Blainville a été conduit par suite d'une appréciation exacte des rapports de ces animaux; la classe y est partagée en trois sous-classes, subdivisibles elles-mêmes en un ou plusieurs ordres chacune. Le mode de naissance des petits, et quelques particularités ostéologiques importantes fournissent les premiers caractères au moyen desquels ces sous-classes sont caractérisées.

Nous avons dit plus haut que les rapports naturels résidaient moins dans des analogies de formes que dans des similitudes d'organes peu apparents, mais en réalité plus importants dans l'économie. Ce principe a dû guider dans la recherche des animaux qui devaient prendre le dernier rang parmi les mammifères, et il a permis d'assigner à chacun une place certaine au lieu de la mettre pour ainsi dire au hasard. Voici qu'elle est en définitive la disposition la plus naturelle et en même temps la plus rationnelle des mammifères. Puisqu'en développant rapidement les principales coupes du règne animal, nous avons d'abord parlé des plus inférieures, nous signalerons d'abord les mammifères les plus voisins des vertébrés non mammifères. Nous avons vu que ces derniers étaient surtout différents des espèces de la première classe par l'absence de mamelles et par une génération ovipare; car il est des mammifères qui sont ovovivipares, c'est-à-dire presque ovipares (on a même cru à tort qu'ils pondaient des œufs), et chez lesquelles les mamelles (qui ont été pendant quelque temps considérées comme nulles) se sont profondément modifiées dans leur structure intérieure et extérieure; ces animaux sont les échidnés et les ornithorrhynques (sous-classe des *Ornithodelphes*), qui sont aussi de tous les mammifères ceux dont le squelette a le plus de rapport avec celui des ovipares. Les ornithodelphes ont en effet, comme les ovipares reptiles et oiseaux, le péroné et le tibia également articulés avec le fémur, et ils ont de doubles clavicules.

La sous-classe qui les précède est celle des *Didelphes* (sarigues), chez lesquels les petits, trop incomplétement formés lorsqu'ils naissent pour profiter encore des secours que pourraient leur prodiguer leurs parents, se fixent à la mamelle de leur mère et y adhèrent comme par greffe jusqu'à ce qu'ils aient achevé leur développement total. Ces animaux n'ont plus les doubles clavicules des précédents, mais leur jambe a le même mode d'articulation.

Les mammifères les plus nombreux sont ceux de la troisième sous-classe, tels sont les chats, les chiens, les singes, les moutons, les cochons, etc. ; leurs petits ne se fixent point d'une manière permanente à leurs mamelles, ils n'ont point de double clavicule, et le tibia est la seule partie de leur jambe qui s'articule avec leur fémur; les didelphes et les ornithodelphes présentent en avant du bassin des os dont ceux-ci sont toujours dépourvus.

Si nous commençons par les animaux auxquels le Créateur a donné des formes extérieures qui rappellent celles de l'homme, nous voyons que les *Quadrumanes* ouvrent la série; il faut leur rapporter, outre les animaux que la plupart des auteurs y placent, les galéopithèques, les ayes-ayes ou cheiromys, et sans doute les paresseux ou bradypes. Ces animaux forment un premier ordre; c'est pour ainsi dire un premier degré d'organisation; le premier échelon de l'échelle zoologique.

Les *Carnassiers* forment le second ordre ou degré. Parmi ceux-ci, il en est qui sont destinés à vivre à la surface du sol, d'autres à fouir la terre à une certaine profondeur pour s'y creuser des galeries, d'autres qui doivent s'élever dans l'air et voler (chauve-souris), et quelques-uns sont destinés à vivre au milieu de l'eau. Il semble, que dans ce degré d'organisation comme dans plusieurs autres, les diverses modifications des espèces sont en rapport avec les différents genres de vie possibles sur notre planète. Les carnassiers se nourrissent de chair, et ils vont chercher leur proie à la surface du sol ou hors de sa surface sur les arbres, dans les airs, dans la terre ou dans l'eau; de même qu'il y a des espèces herbivores destinées à ramasser leurs aliments dans les différentes conditions où ceux-ci se rencontrent.

Un troisième ordre est celui des *Édentés*, qui a aussi des espèces fouisseuses, terrestres et aquatiques.

Le quatrième, celui des *Rongeurs*, est dans le même cas.

Le cinquième comprend les *Gravigrades*.

Le sixième, les *Pachydermes* (hippopotame, cochon, cheval).

Le septième enfin, les *Ruminants*. C'est dans cet ordre que prennent place la plus grande partie des espèces que l'homme a soumises à la domesticité.

ANIMAUX MAMMIFÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

ORDRE DES QUADRUMANES.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

Les singes de l'ancien continent, ainsi que ceux du nouveau, les makis, les cheiromys et les galéopithèques, auxquels il faut joindre, d'après quelques auteurs, les bradypes ou paresseux, forment le premier ordre de la classe des Mammifères, celui que l'on a nommé l'ordre des Quadrumanes, parce que le caractère principal de la plupart des espèces qui s'y rapportent est d'avoir non-seulement les membres antérieurs terminés par de véritables mains, mais encore les postérieurs. Les Quadrumanes ou Mammifères à quatre mains composent un degré particulier d'organisation parmi les animaux dont nous aurons à nous occuper, et ils sont placés avant tous les autres, parce qu'ils offrent dans leurs caractères zoologiques et dans leur intelligence des

particularités qui les placent au-dessus des autres animaux.

Le mot de Quadrumanes, qui est aujourd'hui généralement employé, indique que les Mammifères auxquels on l'applique ont ordinairement quatre mains, c'est-à-dire qu'aux membres postérieurs de ces animaux, comme à leurs membres antérieurs, le pouce est opposable aux autres doigts. Tous les animaux, que leur organisation ramène au même ordre que les singes et les makis, n'ont pas toujours leurs quatre pouces opposables; et ce qui est digne de remarque, ce sont ceux des membres inférieurs qui perdent les derniers ce caractère; beaucoup de faux singes ou makis, pour ne pas dire tous, ont le pouce des mains antérieures dirigé comme les autres doigts et incapable de leur être opposé. Différents genres de singes américains offrent aussi cette particularité, et il existe parmi ceux de l'Afrique un groupe particulier, celui des colobes, dont les mains antérieures sont tout à fait privées de pouce. Mais ce caractère de la nature des membres n'est pas le seul qui soit particulier aux Quadrumanes, et la manière de vivre de ces animaux, leur intelligence développée, les diverses particularités de leur organisation, ne permettent pas de les confondre avec aucun des autres ordres de la même classe.

Ces animaux ont le système des organes diges-

tifs disposé, à peu de chose près, comme chez l'homme; leur régime est en effet peu différent, surtout dans les premières espèces. En effet, ces dernières se nourrissent surtout de matières végétales, principalement de fruits. Le règne animal fournit peu à leur alimentation, si ce n'est quelques insectes, des œufs d'oiseaux et quelquefois aussi de petits animaux. Une particularité assez remarquable de l'estomac de ces premières espèces est celle que présente cet organe chez les semnopithèques, dans les boursouflures qui le caractérisent. A mesure qu'on descend la série, on reconnaît un moins grand nombre d'espèces frugivores : les œufs et surtout les insectes semblent en effet plaire davantage aux singes américains. Les ouistitis et les sakis, parmi ces derniers, paraissent même les rechercher exclusivement, et il est à remarquer que déjà leurs dents ont une forme différente de celles des espèces supérieures. Les tubercules de la couronne de leurs mâchelières sont en effet remplacés par de petites pointes épineuses, qui rappellent celles des makis. Quant au cerveau, il est proportionnellement plus développé chez les Quadrumanes que chez les autres Mammifères, et sa surface présente, chez beaucoup d'espèces, des circonvolutions nombreuses. La forme du corps de ces animaux présente un aspect qui rappelle les formes humaines; mais à mesure qu'on descend vers les plus inférieurs, la

ressemblance semble s'effacer; les mamelles sont toujours pectorales, c'est-à-dire placées sur la poitrine et au nombre de deux. Une seule espèce, le loris grêle, en a quatre, d'après l'observation de Daubenton, et ses deux mamelles supplémentaires sont situées à la région des aines. Le squelette offre aussi de nombreuses analogies avec celui de l'homme, et, chez les orangs, le chimpanzé et les gibbons, le sternum présente le caractère remarquable qu'on lui connaît dans notre espèce.

Aucun des Mammifères quadrumanes n'a été rendu domestique à la manière des animaux auxquels on donne vulgairement ce nom; mais la plupart d'entre eux peuvent être apprivoisés, surtout s'ils sont pris dans leur jeune âge. Dans les pays chauds, ils s'accoutument aisément à notre intérieur, et dans beaucoup de maisons, surtout en Amérique, on en conserve en esclavage; un grand nombre de peuplades sauvages aiment aussi à en retenir au milieu d'elles. Les singes d'Amérique, plus doux que ceux d'Afrique et de l'Inde, se prêtent bien mieux à cette sorte d'éducation; car le caractère farouche et très-souvent intraitable que les derniers prennent en vieillissant, ne permet plus de les garder après un certain âge. Les variations fréquentes de la température de nos climats, les froids de l'hiver, même dans nos régions tempérées, sont

très-nuisibles à la santé de ceux que l'on y conduit.

Les Quadrumanes ont pour patrie générale les zones intertropicales ; on les trouve aux mêmes latitudes à peu près, en Amérique, en Afrique, dans l'Inde et dans les îles de l'archipel indien. Néanmoins dans quelques contrées ils sortent de ces limites, et, d'un autre côté, plusieurs points qu'elles comprennent n'offrent aucune espèce de ces animaux. Les pays peu exhaussés au-dessus de la surface de la mer, très-boisés, où la température est fort élevée, sont ceux qui conviennent à leur nature. Aussi en Amérique ne les trouve-t-on que dans toutes les contrées qui sont situées à l'E. des Andes, jamais sur ces montagnes ou sur celles qui en sont le prolongement, et rarement sur l'étroite lisière des terrains qui sont à l'O. de cette chaîne ; passé l'isthme de Panama, on n'en rencontre plus vers le nord, et il en est de même pour le Paraguay au sud. Ainsi les seules contrées de l'Amérique qui offrent des animaux de cette famille sont le Brésil, le Paraguay, les Guyanes et une partie du Mexique.

L'Afrique est peuplée de singes dans tous les lieux où l'on a pénétré ; mais le pays du Congo, le Sénégal, le cap de Bonne-Espérance semblent être leur patrie par excellence. Deux ou trois espèces au plus se voient sur les côtes de Barbarie, et les mêmes se montrent dans la Haute-

Égypte. L'une d'elles, le magot, vit aussi dans une petite portion de l'Europe, le rocher de Gibraltar, et elle est la seule que l'on observe dans cette partie du monde. L'île de Madagascar ne possède aucune espèce de véritable singe : ces animaux y sont représentés par les makis et les autres lémuriens dont nous parlerons ensuite et qui forment une famille particulière de l'ordre des Quadrumanes.

Il n'y a qu'une espèce de singe en Asie-Mineure, en Géorgie, en Syrie, et elle se rencontre aussi dans la Perse; mais deux ou trois espèces sont signalées comme propres à l'Arabie. La chaîne de l'Himalaya et les montagnes du Tibet sont une limite à l'existence des singes, et on ne les trouve qu'au sud des cimes les plus élevées du globe, c'est-à-dire dans la presqu'île de l'Inde, surtout au voisinage de la mer, au Bengale, à Ceylan, à Malacca, à Sumatra. Les grandes îles de l'archipel indien, et surtout Bornéo, en renferment, et il paraît que dans quelques provinces méridionales de la Chine il en existe aussi. Tout le nord et les parties E. de l'Asie, à l'exception de celles que nous venons de nommer, n'ont aucune espèce de singe. On assure néanmoins que le macaque spécieux se trouve au Japon; mais tout le continent entier de la Nouvelle-Hollande, toute la série des îles du grand Océan-Pacifique manquent d'animaux de ce groupe.

Remarquons que les singes d'Amérique ont des caractères qui les distinguent de ceux de l'Ancien-Monde, et que parmi les autres Quadrumanes que présentent l'Asie et l'Afrique, on reconnaît différents genres et même différentes familles dont la répartition géographique n'est pas moins régulière. Les gibbons n'ont de représentants qu'en Asie et dans les îles de l'archipel indien; l'orang-outang est aussi confiné dans cette partie du monde, ainsi que les singes à longue queue auxquels M. F. Cuvier a réservé le nom de semnopithèques. Les guenons sont au contraire toutes d'Afrique ainsi que les colobes, et ce n'est que dans la même région que vivent les cynocéphales; quant aux macaques, il est bien reconnu aujourd'hui qu'il y en a en Afrique, mais que le plus grand nombre d'entre eux est asiatique.

Chimpanzés, orangs-outangs, guenons, semnopithèques, colobes, macaques et cynocéphales, sont autant de genres d'une même famille, que l'on appelle collectivement singes de l'Ancien-Monde. Quant à ceux du Nouveau-Monde, ils forment aussi une famille particulière dont Buffon et Daubenton avaient déjà reconnu les principaux traits. Les Quadrumanes auxquels le nom de singes convient moins bien sont les makis, les galagos, les loris, dont aucune espèce n'habite l'Amérique. Ces animaux, qu'on appelle lému-

riens, sont pour la plupart de Madagascar, île si voisine de l'Afrique et néanmoins si différente de cette contrée par ses productions naturelles. Quelques lémuriens, mais en petit nombre, sont propres à l'Afrique, et ils diffèrent spécifiquement de ceux de Madagascar; enfin on en a aussi découvert un petit nombre dans l'archipel indien; c'est au même groupe d'îles, et aussi à la partie sud du continent asiatique qu'appartient le galéopithèque. Nous devons donc étudier parmi les Quadrumanes quatre groupes principaux:

1° Singes de l'ancien continent.
2° Singes du nouveau continent.
3° Lémuriens ou makis.
4° Galéopithèques.

§ Ier.

SINGES DE L'ANCIEN CONTINENT.

Ce sont, de tous les Quadrumanes, ceux qui ont avec l'espèce humaine les plus nombreuses ressemblances. Ils ont de même trente-deux dents, semblablement distribuées, savoir: deux incisives, une canine et cinq molaires de chaque côté de la bouche et à chaque mâchoire. Leur queue n'est jamais susceptible de s'accrocher aux corps, comme celle des sapajous, et quelques-

uns en sont même complétement dépourvus ; tels sont l'orang-outang, le chimpanzé, le gibbon et le magot. Beaucoup de ces animaux ont les joues extensibles, et la membrane muqueuse qui tapisse la face interne de ces organes se prolonge davantage sur les côtés des mâchoires, de manière à former de chaque côté de la bouche une poche plus ou moins dilatable, appelée abajoue, dans laquelle ces animaux mettent en réserve une partie de leur nourriture. Un autre trait non moins curieux de l'organisation de ces singes, et qui leur est spécial, consiste dans les callosités fessières qu'ils présentent ; celles-ci sont des plaques de substance cornée, en rapport avec la dilatation de leurs tubérosités ischiatiques, et dont l'insensibilité leur permet de rester assis sur les corps les plus durs, sur les arbres les plus rugueux, sans avoir à souffrir. Les chimpanzés et les orangs manquent de ces callosités, et les autres singes de l'ancien continent sont les seuls qui en présentent. Leurs narines diffèrent aussi de celles des singes d'Amérique, en ce que leur cloison est étroite, et qu'elles sont ouvertes plus ou moins au-dessous du nez, au lieu de l'être sur les côtés.

A la tête de ces singes se place le Chimpanzé.

CHIMPANZÉ.

Linnæus, qui a donné à un grand nombre d'ani-

maux des noms empruntés à la fable, appelle *troglodyte, simia troglodytes*, l'espèce de singe dont nous parlerons d'abord. Le troglodyte, dont on fait le genre chimpanzé, est l'animal que Buffon a représenté et dont il a parlé sous le nom de jocko, d'après un individu qu'il a observé vivant. Toutefois, il ne faudrait pas croire que tout ce qu'il a dit du jocko doive être attribué à ce singe, car il a confondu avec lui l'orang-outang, qui en est fort différent et qu'il appela d'abord pongo. Depuis il a transposé ces noms, appliquant au chimpanzé ou jocko celui de pongo, et celui de jocko à son ancien pongo, qui n'est autre chose que l'orang-outang parvenu à l'âge adulte.

Le chimpanzé se rapproche plus encore de l'homme, par son organisation, que l'orang-outang. Ses proportions sont plus humaines; ses membres supérieurs, moins longs que les nôtres, ne descendent que jusqu'au genou, comme dans notre espèce, au lieu de s'allonger jusqu'au talon, comme dans l'orang; son bassin est plus évasé, ses muscles des membres postérieurs sont plus en harmonie avec les nôtres; aussi les allures de l'animal n'ont-elles point la singularité qu'on remarque dans l'orang. Celui-ci est organisé pour vivre sur les arbres; il se meut au milieu des branches avec une extrême agilité, mais à terre il se traîne on peut dire avec peine, et toujours en employant ses quatre mains. Il n'en est

pas de même du chimpanzé : ses membres postérieurs lui servent seuls pour la marche. « L'orang-outang que j'ai vu, dit Buffon (l'illustre écrivain confond ici, comme nous l'avons dit plus haut, le chimpanzé avec l'orang), marchait toujours debout sur ses deux pieds, même en portant des choses assez lourdes. Son air était assez triste, sa démarche grave, ses mouvements mesurés, son naturel doux et très-différent de celui des autres singes : il n'avait ni l'impatience du magot, ni la méchanceté du babouin, ni l'extravagance des guenons. Il avait été, dira-t-on, instruit et bien appris; mais les autres que je viens de citer, et que je lui compare, avaient eu de même leur éducation. Le signe et la parole suffisaient pour faire agir notre orang-outang; il fallait le bâton pour le babouin et le fouet pour tous les autres, qui n'obéissent guère qu'à la force des coups. J'ai vu cet animal présenter sa main pour reconduire les gens qui venaient le visiter, se promener gravement avec eux et comme de compagnie; je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la cuiller et de la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il était invité, aller prendre une tasse et une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, et tout cela sans autre

instigation que les signes ou la parole de son maître, et souvent de lui-même. Il ne faisait de mal à personne, s'approchait même avec circonspection, et se présentait comme pour demander des caresses. Il aimait prodigieusement les bonbons; tout le monde lui en donnait; et, comme il avait une toux fréquente et la poitrine attaquée, cette grande quantité de choses sucrées contribua sans doute à abréger sa vie. Il ne vécut à Paris qu'un été et mourut l'hiver suivant à Londres. Il mangeait presque de tout; seulement il préférait les fruits mûrs et secs à tous les autres aliments; il buvait du vin, mais en petite quantité, et le laissait volontiers pour du lait, du thé ou d'autres liqueurs douces. »

Le chimpanzé a le cerveau bien développé; son front est arrondi; mais en partie caché, dans l'âge adulte, par des arcades sourcilières qui prennent un assez grand développement. Sa face est brune et nue à l'exception de ses joues, qui ont quelques poils disposés en manière de favoris; son museau ne prend pas avec l'âge le hideux développement qu'on lui connaît chez la plupart des autres singes et même chez les orangs-outangs adultes; ses yeux sont petits, mais pleins d'expression; son nez est aplati, et les narines sont disposées obliquement sur les côtés.

Cet animal peut atteindre jusqu'à cinq et même six pieds de hauteur; son corps est couvert de

poils peu fournis sur certaines parties, principalement à la poitrine et au ventre, et ses mains en sont tout à fait dépourvues à leur face palmaire, ainsi que ses oreilles, qui sont bordées dans une partie de leur pourtour, et remarquables par leurs dimensions assez grandes. Ses poils sont généralement noirs, cependant ceux de ses fesses sont blancs.

La patrie des chimpanzés est une partie de la côte occidentale d'Afrique, principalement les forêts de Congo et de la Guinée. Il ne se trouve point en Asie, et il constitue une seule espèce très-facile à reconnaître, quoiqu'on n'en ait observé jusqu'ici, d'une manière positive, que le jeune âge. Pendant ses premières années, il est remarquable par sa douceur et la facilité avec laquelle il s'apprivoise; mais à mesure qu'il vieillit, il perd la plupart de ses bonnes dispositions, qui sont remplacées par des instincts moins pacifiques. Il ne craint point alors d'attaquer l'homme lui-même; il s'arme d'un bâton et le frappe avec violence, ou bien, saisissant son adversaire, il l'étreint avec force; d'autres fois, il combat à coup de pierres.

Le nombre des chimpanzés qu'on a conduits vivants en Europe est très-restreint; ceux dont il est question dans les auteurs les plus connus étaient tous jeunes : l'un d'eux a été observé et anatomisé par Tyson. La figure qui accompagne

notre description (Pl. I—1) est une copie réduite de celle qu'en a donnée ce savant; le second a été vu par Buffon : son squelette et sa peau bourrée se voient encore maintenant au Muséum de Paris, et y sont les seuls représentants de leur espèce; le troisième est mort, à Londres, dans le commencement de l'année 1836; MM. Broderip et R. Owen l'ont observé sous le double rapport de ses mœurs et de son anatomie.

ORANG-OUTANG, *Simia satyrus*.

La réputation de cet animal est certainement bien plus étendue que celle de l'intéressante espèce dont nous venons de parler, ou, si l'on veut, son nom est beaucoup plus connu, et le plus souvent on lui a rapporté tout ce qui a trait au chimpanzé aussi bien que ce qui lui appartient en propre. Ainsi que nous l'avons vu, le chimpanzé (*simia troglodytes*) se rapproche de l'homme plus qu'aucun autre singe; il a le même port que lui, ses proportions sont les mêmes, et son intelligence est supérieure à celle de tous les autres animaux. Le chimpanzé ne se trouve que dans une partie assez peu étendue du versant O. de l'Afrique. C'est au contraire dans l'Inde, et principalement dans les îles de la Sonde (à Sumatra et à Bornéo), que vivent les orangs-outangs; leur présence sur le continent n'a point encore été

établie d'une manière positive. On doit remarquer néanmoins que plusieurs zoologistes de l'Inde soupçonnent l'existence des orangs au Bengale, au Népaul, etc., et que les collections du Muséum de Paris possèdent une tête envoyée de Calcutta (Bengale), qui est celle d'un orang-outang peut-être identique à celui de la Sonde. Mais le continent indien possède aussi un gibbon remarquable surtout pour cette particularité, qu'il est un des singes qui se portent le plus vers le N.

La forme du corps de l'orang-outang, ses proportions, même son genre de vie, le rendent beaucoup moins semblable à l'homme que ne l'est le chimpanzé; et, sous ces divers rapports, il est plus voisin des gibbons. Essentiellement destiné à vivre dans les arbres, où il se nourrit de fruits, tout en lui a été disposé pour ce genre de vie; aussi est-il beaucoup moins commodément placé à terre que ne l'est le chimpanzé. Jamais il ne marche sur ses pieds postérieurs seuls comme ce dernier, et la disposition même de ses membres ne saurait le lui permettre. Ses membres antérieurs, beaucoup plus développés proportionnellement que les postérieurs, descendent bien au delà du genou; car, en plaçant l'animal debout, ils peuvent atteindre jusqu'aux talons : leur force est prodigieuse; leurs doigts sont longs, courbés et très-bien disposés pour accrocher les branches des arbres; enfin le pouce est assez court, mais

opposable comme chez beaucoup d'autres espèces de Quadrumanes. Quant aux membres de derrière, ils sont en apparence assez mal conformés, et une des particularités les plus remarquables qu'ils présentent est l'absence du ligament rond qui unit, chez tous les animaux, la cuise au bassin. Cette singulière disposition, et surtout celle des muscles de la jambe, donnent à cette partie, chez les orangs-outangs, une mobilité fort étendue. Ils s'accrochent aux arbres avec leurs mains antérieures ou avec les postérieures, et ils prennent des poses véritablement étonnantes; la force de préhension de leurs mains est telle, qu'une seule de ces dernières suffirait pour les tenir suspendus pendant des heures entières; et, dans ce cas, celles des membres inférieurs sont aussi utilement employées que les autres. Lorsqu'ils cheminent au milieu des forêts où ils vivent, les orangs ont souvent à franchir des espaces dépourvus d'arbres. Si la distance qui les sépare n'est pas des plus considérables, ils s'épargnent parfois la peine de venir à terre en s'élançant d'un côté à l'autre, et lorsqu'on les poursuit, ce moyen les a bientôt mis hors de la vue du chasseur; mais ils sont bien loin d'avoir cette agilité lorsqu'ils sont à terre, et, lorsqu'après les avoir vainement poursuivis dans des endroits boisés, on les force à entrer en plaine, ils sont plus faciles à prendre, ou plutôt à abattre, car leur force prodigieuse ne

permet pas de les saisir vivants, si ce n'est lorsqu'ils sont jeunes encore. A terre, ils marchent légèrement inclinés et en s'appuyant comme les gibbons sur leurs quatre extrémités. Ils plient leurs doigts et posent contre terre la face supérieure de ceux-ci ; leur démarche peut véritablement être comparée, dans ce cas, à celle d'un cul-de-jatte.

Quoique ces animaux habitent des contrées plus éloignées que les chimpanzés, on a eu plus souvent l'occasion de se les procurer, ce qui tient aux relations fréquentes des Européens avec les pays qu'ils habitent. Buffon n'a pas possédé de véritable orang, mais déjà, de son époque, le célèbre P. Camper avait réussi à en étudier sept individus dont un vivant, et à rassembler des matériaux importants pour leur histoire anatomique. Plusieurs ont été conduits en Angleterre et y ont vécu quelque temps ; enfin la France en a aussi possédé, ou plutôt ils y sont venus mourir, car les vicissitudes du climat, la gêne de leur captivité et mille causes différentes, n'ont pas tardé à altérer leur santé. Ceux de l'Angleterre, et à plus forte raison ceux de la Hollande ont eu le même sort. Quelquefois on a pensé que la taille de l'orang n'était pas supérieure à celle de ces individus qu'on avait pu se procurer vivants, et un autre singe des mêmes contrées, mais bien plus vigoureux, à museau plus allongé, a été décrit comme formant une espèce particulière, et même un autre genre, qu'on a nommée *pongo*.

Les pongos qu'on a conservés dans les musées sont bien peu nombreux, et les Hollandais, à cause de leurs établissements dans les îles de la Sonde, ont cependant réuni les dépouilles de sept ou huit individus. Les uns sont roux comme les jeunes orangs; d'autres sont noirs : cette différence tient-elle à ce qu'il y a parmi ces animaux une espèce rousse et l'autre brune? C'est ce qui n'est pas démontré; mais ce qui est certain, c'est que les pongos (Pl. I — 2) sont véritablement l'âge adulte des orangs-outangs. MM. Rudolphi, Cuvier et de Blainville ont les premiers constaté ce fait.

Le jeune orang qu'on a récemment vu à Paris, où il a vécu six mois, avait été apporté de Sumatra par un bâtiment de commerce de Nantes. Il était remarquable par sa douceur, par son amabilité et un mélange de manières à la fois gauches et intelligentes, selon que les actes qu'on voulait lui voir accomplir étaient plus ou moins en rapport avec la nature de son organisation. Il aimait beaucoup à jouer surtout avec les enfants; il vivait en quelque sorte familier chez son gardien, suivant le régime du petit ménage qui l'avait accueilli, et subissant tour à tour les réprimandes ou les caresses de son tuteur, selon la manière dont il avait su se conduire. Jouait-il avec brusquerie, avait-il été gourmand, essayait-il de briser les vitres de son logement, ou de mordiller,

comme le fait un jeune chien, les personnes qui le visitaient, une correction sévère lui était administrée, et il la recevait, sinon de bonne grâce, au moins avec résignation, cachant sa figure dans ses mains dès qu'on le menaçait, et, quoiqu'il fût peu douillet, versant parfois des larmes, s'il avait fallu en arriver aux coups. Il grimpait avec facilité à une corde placée dans son logement. Lorsqu'il s'asseyait, il croisait les jambes comme le font les Turcs ou les tailleurs, et, dans cette attitude, sa physionomie ne rappelait pas peu celle des petites figurines indiennes connues sous le nom de magots de la Chine (Pl. I — 3). Lorsqu'il mangeait, il le faisait assez proprement, et, suivant la nature des aliments, il se servait de la cuiller ou de la fourchette.

LES GIBBONS.

Les longs bras des gibbons, le caractère qu'ils ont de manquer de queue, celui qu'ils présentent dans la forme de leurs dents, les rapprochent des orangs; mais ils ont ordinairement des callosités fessières comme les autres singes qui suivront. Toutefois ils n'acquièrent pas, en vieillissant, la force et la brutalité de ceux-ci; leur caractère conserve une partie de sa douceur, de sa lenteur primitive, et le rapport de la face et du crâne n'est pas aussi profondément modifié.

Buffon a connu deux espèces de ce genre, le grand et le petit gibbon, qui sont aujourd'hui les *simia lar* et *leucisca*. Depuis, les recherches des naturalistes dans l'Inde en ont fait connaître plusieurs autres, et le nombre s'en trouve présentement élevé à cinq ou six.

Une des plus intéressantes est sans contredit le *gibbon siamang*.

GIBBON SIAMANG, *Symia syndactyla*.

La découverte du siamang est due à MM. Diard et Duvaucel, qui ont fait, dans les îles de la Sonde et dans la presqu'île de Malacca, tant de découvertes zoologiques, et c'est sir Raffles, ancien gouverneur des possessions anglaises dans l'Inde, qui en a le premier donné la description Les singes de cette espèce sont fort communs dans les forêts de Sumatra, où il est facile de les observer. Dans cette île, soit en esclavage, soit même en liberté, on les trouve ordinairement rassemblés en troupes nombreuses, conduites, dit-on, par un chef que les Malais croient invulnérable, sans doute parce qu'il est plus fort, plus agile et plus difficile à atteindre que les autres. Ainsi réunis, les siamangs saluent le soleil à son lever et à son coucher, par des cris épouvantables, qu'on entend à plusieurs milles, et qui de près étourdissent, lorsqu'ils ne causent pas de l'effroi. C'est le réveil-matin des Malais montagnards, et pour

les citadins qui vont à la campagne, c'est une des plus insupportables contrariétés.

Par compensation, ils gardent un profond silence pendant la journée, à moins qu'on n'interrompe leur repos ou leur sommeil. Ces animaux sont lents et pesants; ils manquent d'assurance quand ils grimpent, et d'adresse quand ils sautent, de sorte qu'on les atteint toujours lorsqu'on peut découvrir leur retraite. Mais la nature, en les privant des moyens de se soustraire promptement au danger, leur a donné une vigilance qu'on met rarement en défaut; et s'ils entendent, à un mille de distance, un bruit qui leur soit inconnu, l'effroi les saisit aussitôt et ils fuient. Lorsqu'on les surprend à terre, on les prend sans résistance, soit que la crainte les étourdisse, soit qu'ils sentent leur faiblesse et leur impossibilité d'échapper. Cependant ils cherchent d'abord à fuir, et c'est alors qu'on connaît toute leur imperfection pour cet exercice. Leur corps, trop lourd et trop pesant pour leurs cuisses courtes et grêles, s'incline en avant, et leurs deux bras faisant l'office d'échasses, ils avancent par saccades, et ressemblent ainsi à un vieillard boiteux à qui la peur fait faire un grand effort.

Le gibbon siamang est à peu près insensible aux bons et aux mauvais traitements; la reconnaissance, la haine, paraissent être des sentiments étrangers à ces machines animées. En

esclavage ils prennent les aliments avec indifférence, et les portent à leur bouche sans avidité; souvent ils se les laissent enlever sans étonnement. Leur manière de boire consiste à plonger leurs doigts dans l'eau et à les sucer ensuite.

Les siamangs ont la figure nue et extrêmement laide, ce qu'ils doivent principalement à leur front fuyant, à leurs arcades sourcilières fort développées, à leurs yeux enfoncés, à leur nez large, aplati, dont les narines, placées sur les côtés, sont très-grandes; à leur bouche ouverte, montrant jusqu'au fond des mâchoires, et à leurs joues enfoncées sous des pommettes saillantes. Si l'on ajoute à ces traits une poche nue, onctueuse et flasque, en forme de goître, que ces animaux ont sous la gorge, toutes les autres parties de leur corps recouvertes de poils longs, doux, épais et d'un noir foncé, excepté les sourcils et le menton, où ils sont rougeâtres, on se fera une idée assez juste des siamangs. Ces animaux ont, en outre, les jambes arquées, tournées en dedans, et toujours en partie fléchies; de plus, la poche gutturale dont nous avons parlé, a la faculté de s'étendre et de se gonfler, ce qui arrive lorsque l'animal crie. La taille des siamangs peut s'élever jusqu'à trois pieds six pouces. Il paraît qu'on trouve parfois des individus de cette espèce qui sont entièrement blancs. M. Raffles a donné aux siamangs le nom de *siama syndactyla*, c'est-à-

dire singes à doigts réunis, parce que leur doigt indicateur est étroitement réuni au médius par une membrane, dans une partie de son étendue.

PETIT GIBBON, *Simia variegata.*

Nous conservons à cette espèce le nom de petit gibbon, parce que c'est celui qu'elle porte dans l'Histoire naturelle de Buffon et de Daubenton. M. F. Cuvier, dans son Histoire naturelle des Mammifères, lui donne, d'après Duvaucel, la dénomination de wouwou, qui indique parfaitement son cri, mais qui appartient plus spécialement au moloch.

Le gibbon sur lequel nous allons donner ici quelques renseignements, a la face nue, d'un bleu noirâtre, et quelquefois légèrement teinte en brun; ses yeux sont rapprochés, et d'autant plus enfoncés qu'il n'a point de front, et que ses arcades orbitaires sont fort saillantes. Son menton est garni de quelques poils noirs, et ses oreilles sont en partie cachées par de longs et épais favoris blanchâtres, qui s'unissent à un bandeau blanc, large de six lignes, situé immédiatement au-dessus des sourcils. Le pelage est en général brun, avec le dos, les jambes, les fesses et le derrière de la tête fauves ou d'un brun clair.

Ces singes vivent à Sumatra, et se tiennent plus souvent isolés par couples qu'en familles. Bien

différents des siamangs par leur agilité surprenante, ils échappent, ainsi qu'un oiseau, et, comme lui, ne peuvent, pour ainsi dire, être atteints qu'au vol; à peine ont-ils aperçu le danger, que déjà ils ont su se mettre hors d'atteinte. Grimpant rapidement au sommet des arbres, ils y saisissent la branche la plus flexible, se balancent deux ou trois fois pour prendre leur élan, et franchissent ainsi, plusieurs fois de suite, sans effort comme sans fatigue, de espaces de quarante pieds.

En domesticité, ces gibbons n'annoncent pas une faculté aussi extraordinaire; s'ils sont moins lourds que le siamang, si leur taille est plus élancée, leurs mouvements plus faciles et plus prompts, ils sont aussi beaucoup moins vifs que les autres singes.

La taille de ces animaux est de deux pieds sept à huit pouces lorsqu'ils sont debout.

LES GUENONS.

Après les gibbons viennent les guenons (en latin *cercopithecus*, de deux mots grecs signifiant singe à queue), qui ont, ainsi que leur nom l'indique, une queue ordinairement assez longue, ce qui les distingue tout de suite des espèces que nous avons déjà étudiées. Les guenons doivent néanmoins être rapprochées de celles-ci plus

qu'aucun autre singe, puisqu'elles ressemblent plus aux gibbons, aux orangs, etc., que les autres quadrumanes; en effet, elles ont la même forme d'estomac que ceux-ci, c'est-à-dire un estomac simple et non lobé comme chez les semnopithèques, et leurs dents molaires, au nombre de vingt comme chez les autres espèces de l'Ancien-Monde, n'ont point de cinquième tubercule à la dernière dent de la mâchoire inférieure.

Les guenons sont presque toutes particulières à l'Afrique et se trouvent dans toute l'étendue de cette partie du monde, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'en Égypte et en Barbarie. On en trouve aussi quelques-unes en Arabie et même dans l'Inde. Envisagées dans l'ensemble de leurs formes, ce sont des singes à tête arrondie, mais dont le museau prend, comme celui de presque tous les autres singes, plus de développement chez les sujets adultes que chez les jeunes. Leurs oreilles médiocres et arrondies ressemblent assez à celles de l'homme.

Ces animaux vivent dans les forêts: les arbres sont leurs demeures les plus ordinaires et les plus sûres, et la prestesse de leurs mouvements leur permet de les parcourir avec aisance et rapidité. Les guenons sont organisées pour ce genre de vie, et la position inclinée est pour elles la plus commode. En effet, elles sont em-

barrassées pour marcher à terre; leurs membres ne se détendent pas d'une manière favorable; aussi descendent-elles rarement des arbres.

Gnome est, suivant les étymologistes, la racine du mot *guenon*, que, dans le langage figuré, on emploie souvent pour signifier une face laide, grimacière et grippée. Les animaux qui portent ce nom ont des mœurs irascibles, colériques, des mouvements capricieux et brusques, et une mobilité d'action qui surpasse tout ce que l'on peut supposer de plus variable et de plus inconstant. Gourmands à l'excès, ils sont peu éducables, et ce n'est que par les châtiments qu'on parvient à les dresser. On doit cependant éviter de les irriter trop fortement, car leur rancune pour les mauvais traitements se prolonge souvent pendant des années entières.

MALBROUK, *Simia Faunus.*

Buffon n'a connu que la femelle du malbrouk, espèce de guenon particulière, ce qui ne l'a pas empêché de se faire de la nature de ce singe une idée fort exacte. Encore jeune, le malbrouk est docile et affectueux; mais, dès l'âge adulte, il devient ordinairement méchant, même pour ceux qui le soignent. La circonspection est une des qualités principales du caractère de cette espèce; cependant les malbrouks sont excessivement irritables; mais si d'un côté ils sont vio-

lemment poussés par leurs penchants, de l'autre ils calculent tous leurs mouvements avec soin; lorsqu'ils attaquent, c'est toujours par derrière et quand on n'est point occupé d'eux; alors ils se précipitent sur vous, vous blessent de leurs dents et de leurs ongles, et s'élancent aussitôt pour se mettre hors de votre portée, mais sans cependant vous perdre de vue, et cela autant pour saisir le moment favorable à une nouvelle attaque que pour se soustraire à votre vengeance.

La couleur du malbrouk est gris verdâtre en dessus et blanchâtre en dessous; les poils des joues et un bandeau sur les sourcils sont aussi de cette couleur; ceux des joues sont longs et dirigés en arrière.

LE GRIVET, *Simia grisea.*

C'est une autre espèce de guenon, dont la connaissance est due à M. F. Cuvier, et dont l'histoire n'est pas encore tout à fait complète. Sa patrie est le cap de Bonne-Espérance.

CALLITRICHE, *Simia sabæa.*

La guenon callitriche, qu'il ne faut pas confondre avec les singes d'Amérique auxquels on a donné le même nom, est avec le malbrouk une des espèces que l'on voit le plus fréquemment dans nos ménageries: elle vient d'Afrique et porte en latin le nom de *simia sabæa;* on l'appelle

vulgairement *singe vert*, son pelage étant d'un vert olivâtre en dessus et d'un blanc sale en dessous; son visage est entièrement noir et sa queue est à l'extrémité teinte de jaune orangé. Le callitriche est de Mauritanie, du Sénégal et des îles du Cap-Vert.

MONE, *Simia mona.*

Ce singe, qui est un des plus communs et des mieux connus, est avec le magot un de ceux qui souffrent le moins de la température de notre climat: cela seul suffirait pour prouver qu'il n'est pas originaire des pays les plus chauds de l'Afrique et de l'Inde; il se trouve en effet en Barbarie, en Arabie, en Perse et dans les autres parties de l'Asie qui étaient connues des anciens. On l'avait à cette époque désigné sous les noms de *kebos*, *cebus*, *cœphus*, à cause de la variété de ses couleurs. La mone a la face brune, avec une espèce de barbe mêlée de blanc, de jaune et d'un peu de noir sous la gorge, le menton, les joues et la région parotidienne; le poil de dessus sa tête et de son cou est mêlé de noir et de jaune; celui du dos, de roux et de noir; le ventre est blanc, ainsi que l'intérieur des cuisses et des jambes, mais l'extrémité de celles-ci est noirâtre, ainsi que les pieds, et la queue est d'un gris foncé, avec une petite tache noire de chaque côté de son origine.

tant d'un
e en des-
sa queue
. Le calli-
des îles du

uns et des
e ceux qui
e de notre
r qu'il n'est
ids de l'A-
ffet en Bar-
les autres
les anciens.
us les noms
e la variété
brune, avec
de jaune et
menton, les
poil de des-
e noir et de
ir; le ventre
uisses et des
est noirâtre,
n gris foncé,
e côté de son

Pl. II

1 Guenon Nisnas. 2 Sajou. 3 Indri sans queue. 4 Vari. 5 Galéopithe

Quelques-uns donnent à cette espèce le nom de *mone;* d'autres, à cause de sa barbe, l'ont appelée *le vieillard;* mais le dénomination vulgaire sous laquelle la mone est la plus connue, est celle de *singe varié*, et cette dénomination répond parfaitement à celle de *kebos* que lui avaient donnée les Grecs, et qui, par la définition d'Aristote, désigne un *singe à longue queue et de couleurs variées*. Buffon a laissé en propre à cette espèce le nom de *mone*, qui s'applique dans l'Orient à tous les singes à longue queue.

PATAS, *Simia rubra.*

Le patas est connu depuis longtemps, et la couleur particulière qui le distingue n'a pas permis qu'il devînt un sujet d'erreur en synonymie; il se trouve principalement dans les contrées orientales de l'Afrique.

NISNAS, *Simia pyrrhonotos* (PL. II—1).

A côté du patas, il faut placer, comme ayant avec lui beaucoup de rapports, le *nisnas*, qui a été distingué plus récemment par deux voyageurs prussiens, MM. Hemprich et Ehrenberg. Le nisnas est un peu plus grand que le patas. La couleur rousse de ses parties supérieures est moins étendue, et son front présente un triangle d'une teinte plus foncée que le reste de sa tête qui le fait assez aisément reconnaître. Il vit dans la Haute-Égypte.

LES SEMNOPITHÈQUES.

On doit à M. Fr. Cuvier d'avoir indiqué ce groupe de singes de l'Ancien-Monde, dans lequel se place un nombre assez considérable d'espèces asiatiques plus ou moins nouvellement observées, et auxquelles on doit joindre : 1° les espèces africaines qui manquent de pouce, c'est-à-dire les colobes d'Illiger ; 2° les nasiques, qui sont de l'Inde, mais qui se distinguent par leur nez plus prolongé que celui des autres singes ; 3° les doucs, que de fausses indications avaient fait prendre à M. Geoffroy pour le type d'un genre particulier. Nous commencerons par ceux-ci.

Tous ces animaux se font remarquer par les proportions grêles de leur corps, l'allongement de leurs membres et de leur queue, l'aplatissement de leur face. De plus, ils ont, comme la plupart des espèces qui vont suivre, un cinquième tubercule à la cinquième molaire postérieure de la mâchoire d'en bas, et leur estomac offre la singulière particularité de n'être point un simple sac comme celui de l'homme et de la plupart des singes. Il est au contraire traversé par des bandes musculeuses qui le font paraître irrégulièrement lobé. Cette disposition, que M. Otto a le premier remarquée, et que MM. Rich. Owen, Duvernoy, etc., ont constatée chez quel-

ques espèces inconnues à ce savant, est en rapport avec le mode de nourriture presque entièrement frugivore de ces animaux.

SEMNOPITHÈQUE DOUC, *Simia nemæus.*

Le douc a été connu de Buffon ; mais une erreur, celle dont nous venons de parler, s'est glissée dans la description qu'il en a donnée. En effet, le douc ne manque point des callosités fessières des autres singes, ainsi que l'avait d'abord pensé Buffon; il ne s'éloigne pas d'eux sous ce rapport. Mais il est facile à caractériser par la disposition de ses couleurs qui ne manquent pas d'agrément. Le dessus de sa tête est brun, avec un bandeau étroit, de couleur roux marron ; les poils de ses joues sont longs et blanchâtres ; ses épaules sont noires ; son dos, son ventre, ses flancs et ses bras sont gris verdâtres ; sa queue est blanche, et ses jambes sont colorées d'un roux vif; la face est en partie de cette couleur.

Les doucs vivent par familles plus ou moins nombreuses, et sont communs aux environs de Tourane, dans les espaces boisés qui couvrent le littoral. La vue des Cochinchinois les effraie peu; ceux-ci en effet les laissent dans une sécurité parfaite et ne songent pas même à tirer de la belle fourrure de ces animaux tous les avantages qu'ils pourraient en obtenir.

Le douc a trois pieds environ de hauteur ; sa

queue est longue, comme celle de tous les autres semnopithèques.

NASIQUE, *Simia nasalis.*

Cette espèce vit à Bornéo et probablement en Cochinchine. Elle est de la taille du précédent, et s'en distingue par son pelage, dont la couleur, généralement fauve, passe au roux clair sur la poitrine, le cou et les bras. Mais c'est surtout par son nez qu'elle se fait remarquer. Elle a cet organe très-large, fort allongé et percé inférieurement de deux énormes narines.

ENTELLE, *Simia entellus.*

C'est à feu Dufresne, naturaliste du Muséum de Paris, que l'on doit la caractéristique de cette espèce de singe, qui appartient également au genre des semnopithèques. Sa distinction ne remonte donc pas à une époque bien reculée, ce qui n'étonnera pas peu lorsqu'on saura que l'entelle est un des quadrumanes les plus communs au Bengale. Mais c'est précisément à cette dernière circonstance qu'il faut attribuer l'ignorance où l'on est resté pendant longtemps à son égard, puisque le plus souvent, et c'est parfois bien à tort, les voyageurs négligent de récolter les espèces qu'ils trouvent avec le plus d'abondance dans des pays connus depuis longtemps.

L'entelle frappe au premier abord par le con-

traste de la couleur noire de son visage et de ses mains avec celle du reste de son corps entièrement recouvert d'un pelage blanchâtre, et par la direction des poils qui entourent sa face, et qui lui forment au-dessus des sourcils une sorte de toupet saillant, et sur la mâchoire une barbe qui, au lieu d'être pendante, se dirige en avant dans le sens de la mâchoire. La longueur du corps, de l'occiput à l'origine de la queue, est de treize ou quatorze pouces, et celle de la queue, de deux pieds deux pouces.

Ce singe reçoit des Indiens le nom de *houlman*. Ainsi que nous l'avons déjà dit, il est très-respecté de ces populations, qui l'ont déifié et qui lui donnent même, dit Duvaucel, une des premières places parmi leurs trente millions de divinités. Son apparition dans le Bas-Bengale a lieu principalement vers la fin de l'hiver. « Mais, continue le voyageur que nous venons de citer, je n'ai pu d'abord m'en procurer, car quelque zèle que j'aie mis dans mes recherches et mes poursuites, elles sont toujours restées infructueuses, à cause des soins empressés qu'ont mis les Bengalis à m'empêcher de tirer une bête aussi respectable, et après laquelle on doit nécessairement mourir, et dans la même année, si on a été assez pervers pour lui causer malheur. Aussitôt que les Hindous voyaient mon fusil, ils chassaient ce singe, qui est des plus familiers, et

pendant plus d'un mois qu'ont séjourné à Chandernagor sept ou huit entelles qui venaient presque dans les maisons chercher les offrandes des fils de Brama, mon jardin s'est trouvé entouré d'une garde de pieux brames qui jouaient du tam-tam pour écarter le dieu quand il venait manger mes fruits. »

COLOBE GUEREZA, *Simia guereza.*

Le colobe guereza, dont nous devons dire un mot, se distingue spécifiquement des autres singes de l'Afrique par la couleur noire veloutée de presque toutes les parties de son pelage, si ce n'est du front, du cou et de la gorge, qui sont entièrement blancs, ainsi qu'un cercle de longs poils qui s'étend depuis les épaules jusqu'au-dessous des reins, en longeant les côtés du corps; la moitié supérieure de sa queue est blanche; les ongles et les pieds sont au contraire de couleur noire.

Le guereza vit en Abyssinie; c'est au D. Ruppel qu'on en doit la description la plus complète. Il se tient sur les arbres élevés et dans le voisinage des eaux courantes; il est agile, vif sans être bruyant, et d'un naturel tout à fait inoffensif; sa nourriture consiste en fruits sauvages, en graines, en insectes, etc. Il fait des provisions durant le jour, et passe la nuit à dormir sur les arbres. On ne le trouve que dans les provinces

de Godjam, de Koulle, et plus particulièrement de Damot. Dans cette dernière, les indigènes le chassent, et c'est pour eux un attribut de distinction, que de posséder un bouclier couvert de la peau de ce singe à l'endroit où elle porte de longs poils. *Guereza* est le nom abyssinien des animaux de cette espèce.

LES MACAQUES.

Les Portugais, lorsqu'ils s'établirent sur la côte occidentale d'Afrique, importèrent en Europe le nom de *Macaco*, que les nègres du Congo donnaient à quelques espèces de guenons, et probablement à des mangabeys. Ce terme, introduit dans notre langue, fut changé en celui de *macaque*, par lequel le vulgaire désigne indistinctement toutes les petites espèces de singes, mais que les naturalistes ont réservé à quelques animaux indiens du même groupe.

Les macaques, si l'on donne à ce mot l'acception que lui accordent les zoologistes, sont donc des singes de l'Ancien-Monde, qui, à l'exception d'un très-petit nombre, parmi lesquels se trouve le magot, vivent dans le sud de l'Asie et dans les grandes îles qui en sont voisines. Ces animaux font la transition des guenons et des semnopithèques aux cynocéphales; leur système dentaire affecte la même disposition que celui

des semnopithèques, sauf chez le magot, qui présente, ainsi que nous le verrons, deux tubercules supplémentaires à la dernière molaire d'en bas, ce qui lui en fait six en tout à cette dent, au lieu de cinq. Les dents des macaques sont d'ailleurs au nombre de trente-deux, et leur museau est d'autant plus proéminent, qu'ils sont plus avancés en âge.

Ces quadrumanes sont pourvus d'abajoues, c'est-à-dire que leurs joues sont lâches et dilatables, afin de recevoir momentanément les provisions qu'ils y emmagasinent. Ces singes ont le poil de nature soyeuse; et les couleurs qu'ils présentent ne varient guère que du noir au fauve et au gris verdâtre. Ils sont doués d'une grande intelligence dans leur jeunesse; mais, à mesure qu'ils vieillissent, ils deviennent méchants et intraitables.

Les principales espèces de macaques sont les suivantes : la plus commune est celle que Buffon appelait seule du nom de *macaque*. C'est le *Simia cynomolgos* des méthodistes.

MACAQUE BONNET-CHINOIS, *Simia sinica.*

Le bonnet-chinois habite le Bengale, où les dogmes de la religion de Brama lui ont mérité de la part des Hindous une grande part du respect qu'ils accordent aux autres animaux. Les mœurs de celui-ci ne diffèrent point de celles de la plu-

part des macaques; elles sont vives, pétulantes, capricieuses, et semblent être un mélange de brusquerie et de malice, de finesse et de méchanceté. Ce singe est plus particulièrement de la côte de Malabar; introduit accidentellement dans l'île Maurice, il s'est établi dans les rochers crevassés de la montagne du Pouce, et s'est rendu redoutable aux habitants par les maraudes continuelles auxquelles il se livre dans les vergers. Il est encore douteux si le *macaque aigrette* de Buffon est une variété du bonnet-chinois, ou s'il en diffère spécifiquement.

MACAQUE OUENDEROU, *Simia silenus.*

Son nom d'ouenderou lui a été donné par Buffon, qui l'emprunta au voyageur Knox, le premier qui ait clairement décrit ce quadrumane. « A Ceylan, dit-il, se trouvent des singes aussi grands que nos épagneuls, qui ont le poil gris, le visage noir, avec une grande barbe blanche d'une oreille à l'autre : on les nomme ouenderous; ils font peu de mal aux terres cultivées, et se tiennent ordinairement dans les bois, où ils ne vivent que de feuilles et de bourgeons; mais, quand ils sont en captivité, ils mangent de tout. » L'île de Ceylan n'est pas la patrie exclusive de cet animal; plusieurs voyageurs, et entre autres le P. Vincent-Marie, l'ont rencontré sur la côte de Malabar.

L'ouenderou atteint communément vingt-quatre pouces pour la longueur de sa tête et de son corps, et dix pour celle de sa queue. Cet animal n'est pas très-rare dans les ménageries.

MACAQUE RHESUS, *Simia rhesus.*

Ce singe, que Buffon avait nommé patas à courte queue, a été décrit par Audebert sous le nom que les naturalistes lui ont conservé depuis. Doué de mœurs excessivement sauvages, il paraît difficile à apprivoiser : d'abord hargneux, puis capricieux et méchant par boutades, il acquiert avec l'âge un caractère des plus intraitables. Les morsures qu'occasionnent ses canines, fort développées, sont, dit-on, quelquefois dangereuses. C'est sur le continent de l'Inde qu'il vit; il s'y tient par troupes nombreuses, qu'on rencontre dans les forêts qui bordent le Gange. Bien qu'il soit nuisible et méchant, les Hindous ne l'en prennent pas moins sous leur protection; aussi ne craint-il pas de s'avancer jusque dans leurs villes.

MACAQUE MAIMON, *Simia nemestrina.*

Le maimon, appelé aussi singe à queue de cochon, a près de vingt-un à vingt-deux pouces de longueur totale, sur dix-huit ou dix-neuf d'élévation, tandis que sa queue est très-courte, et se se recourbe en dessous, non loin de son origine. Son pelage est brun, noir en dessus, avec quel-

ques teintes verdâtres, et d'un brun clair aux parties inférieures.

MAGOT, *Simia inuus* (Pl. I — 4).

Le magot, dont quelques auteurs font un genre distinct qu'ils appellent en latin *inuus*, diffère surtout des macaques par sa dernière molaire de la mâchoire inférieure, qui présente deux tubercules supplémentaires au lieu d'un seulement ; ce n'est que chez le magot que l'on remarque cette particularité.

Ce quadrumane diffère encore des espèces de la même famille par quelques caractères qui sont extérieurs, et par conséquent plus faciles à saisir : il manque complétement de queue, et n'a cet organe représenté que par un simple tubercule, ou plutôt par l'extrémité de son coccix, qui forme, au-dessous de la peau, une légère éminence; sa face est assez allongée, surtout dans l'âge adulte ; mais ses narines ne sont point terminales comme celles des cynocéphales.

Le magot, dont on ne connaît qu'une espèce, habite les régions septentrionales de l'Afrique, et se trouve aussi dans une partie de l'Europe; on dit en effet qu'il vit en liberté et se perpétue dans les rochers de Gibraltar, c'est-à-dire à l'extrémité tout à fait sud de la péninsule espagnole.

Habitant des contrées peu éloignées de l'Europe, le magot est un des singes qu'on y trans-

porte le plus souvent; la douceur de son caractère et la facilité avec laquelle il s'apprivoise dans son jeune âge, le rendent d'ailleurs préférable à beaucoup d'autres espèces. Docile, soumis, autant que vif et intelligent, il se plie facilement, dans cet âge, à la servitude, et retient aisément les tours que les jongleurs lui apprennent; mais toutefois son caractère étourdi et capricieux lui attire dès lors de nombreuses corrections; et lorsqu'il est plus âgé, ses penchants se dénaturent, son humeur s'aigrit, son caractère devient moins traitable, et il s'abandonne alors à toute la frénésie de ses sauvages inclinations. On doit le priver du peu de liberté qu'on lui accordait à cette époque, si l'on ne veut s'exposer à le voir chaque jour attaquer avec violence les personnes qui se présentent à lui, déchirer leurs vêtements, ou les mordre au visage avec fureur.

Le magot atteint la taille d'un chien épagneul; son pelage est très-fourni, et les teintes qui le colorent sont sur la tête, les joues, le cou, les épaules, la partie antérieure du dos, et la région externe des membres antérieurs, d'un jaune doré assez vif, mélangé de quelques poils noirâtres; la poitrine et l'abdomen, ainsi que le dedans des membres et le bas des joues, sont d'un gris jaunâtre, la face est entièrement nue et les oreilles sont d'une couleur de chair livide les mains sont noirâtres et presque entièrement

poilues, et les poils des joues retombent sur les côtés du cou, sous la forme de favoris; de même que chez les chimpanzés et chez les orangs, les poils implantés sur les avant-bras des magots se dirigent de bas en haut, et par conséquent en sens contraire de ceux du bras (Pl. I—4).

On doit rapprocher des magots, à cause de la brièveté de leur queue, mais non point à cause de leurs dents, qui ont le même nombre de tubercules que celles des macaques, quelques espèces de ce dernier genre, parmi lesquelles il faut citer :

1° Le macaque nègre, dont une très-jolie figure, accompagnée d'une description exacte, vient d'être publiée, dans le *Voyage de la corvette l'Astrolabe*, par MM. Quoy et Gaimard. Ce quadrumane vit à Célèbes, dans les Moluques et aux Philippines.

2° Le macaque à face rouge, *macacus speciosus*, Fr. Cuv. Celui-ci se rapproche davantage encore du magot, et M. Temminck le place dans le même genre que lui, sous le nom d'*inuus speciosus*. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette seconde espèce de magot est d'une patrie tout à fait opposée à celle du magot, puisque c'est dans les îles du Japon qu'elle habite. M. Temminck dit qu'elle est le seul singe que l'on y trouve.

LES CYNOCÉPHALES.

Quelques mammalogistes modernes réunissent sous cette dénomination quelques espèces de singes propres à l'Afrique, parmi lesquelles se place celle que les anciens ont appelée *chæropithecos*, c'est-à-dire singe-cochon. Le mot de *cynocéphale*, qui veut dire tête de chien, était surtout appliqué au magot adulte.

Le pelage de ces singes se compose de poils généralement touffus, mais plus épais cependant sur les parties supérieures du corps : la face et les mains en sont ordinairement privées, ou du moins elles n'en montrent qu'en très-petite quantité. Ce n'est guère qu'en se servant à la fois de leurs quatre membres que les cynocéphales marchent ordinairement ; mais leur encollure massive et leurs muscles puissants leur donnent une énergie et une force prodigieuses. Ils gravissent les rochers et grimpent sur les arbres avec une prestesse peu commune, et les endroits qu'ils préfèrent sont toujours les lieux les plus déserts et les plus escarpés. Avec leurs longues canines, ils peuvent faire de dangereuses blessures. Leur voix aigre est tantôt un aboiement rauque, ou tantôt un grognement sourd et étouffé ; leur face hideuse et méchante, leurs appétits brutaux,

font de ces singes des êtres indomptables dont rien ne peut adoucir la férocité naturelle.

La nourriture des cynocéphales ne consiste qu'en fruits ou en graines, régime qui s'accorde peu avec leurs mœurs farouches. Dans l'état de liberté, ils vivent par troupes dans des cantons que chacun d'eux affectionne, et dont ils chassent impitoyablement ceux qui tenteraient de s'y établir. Tous ne redoutent pas les attaques de l'homme, et c'est, dit-on, à coups de pierres et de branches d'arbres qu'ils essaient de repousser les visites importunes. Leurs dévastations les ont rendus redoutables aux habitants des pays où ils vivent; et l'on assure que lorsqu'ils projettent de dépouiller un verger, ils ont soin de placer des vedettes dont la vigilance répond du salut de la troupe. On suppose que la durée de leur vie est de cinquante ans environ, et comme leur accroissement est lent, ils ne prennent guère les formes adultes avant sept ou huit ans.

On n'a point d'exemples de cynocéphales, parvenus à l'état complet de développement, qui soient restés apprivoisés; ils n'ont même jamais conservé la moindre reconnaissance pour ceux qui les soignent : toujours hargneux, sans cesse disposés à mordre, il est bien rare de leur voir déposer un instant leur air sauvage et méchant.

Tous les cynocéphales sont originaires d'Afri-

que, et se trouvent plus abondamment dans les parties intertropicales, bien qu'on en connaisse de l'Arabie-Déserte et des environs du cap de Bonne-Espérance. Parmi les curiosités rapportées d'Égypte par le célèbre voyageur Belzoni, se trouvait une momie parfaitement bien conservée d'un *cynocéphale tartarin* ou *hamadryas*, reconnaissable à sa longue chevelure et à son long camail de poils. Il paraît démontré qu'une autre espèce du même genre, le *simia cynocephalus*, appelé en français babouin, avait des temples à Hermopolis, et on en trouve des figures reconnaissables sur la plupart des monuments égyptiens. Il est même très-probable que le sphinx, dénaturé par la mythologie grecque, n'était qu'une légende à laquelle avait donné lieu l'hamadryas. Chez les Égyptiens, ce singe était le symbole de *Tot* ou Mercure.

Les espèces du genre cynocéphale sont le babouin, le papion, le chaima, le tartarin, le mandrill et le drill, que nous allons décrire successivement.

BABOUIN, *Simia cynocephalus.*

Le babouin vit dans l'Afrique septentrionale, en Égypte et en Barbarie. Sa taille la plus ordinaire est de deux pieds et quelques pouces de longueur, sans y comprendre la queue, dont les dimensions sont de vingt à vingt-deux pouces;

son museau est nu et de couleur livide de chair; d'épais favoris blanchâtres couvrent ses joues; son pelage est tout entier d'un jaune verdâtre, formé de poils jaunes et légèrement annelés de noir : cette teinte est beaucoup plus claire sur les parties inférieures.

PAPION, *Simia sphinx.*

Ses proportions communes, mesurées de l'extrémité du nez jusqu'à la queue, sont de deux pieds et quelques pouces sur vingt-six pouces d'élévation; la peau dénudée de ses mains, ses oreilles et sa face, sont d'un noir intense; l'ensemble de son pelage est jaunâtre, à reflets bruns, ce qui est dû à ce que chaque poil est annelé de noir et de bleu clair; ceux des joues sont fauves et disposés en favoris épais, et ceux du cou sont plus longs que tous les autres.

CHAIMA OU CYNOCÉPHALE-PORC, *Simia porcaria.*

Il a des formes massives et trapues. Ses membres sont même courts proportionnellement à l'ampleur du corps. Il a le pelage en général d'un noir verdâtre, plus clair sur les épaules et sur les flancs que le long du dos. Un individu âgé d'environ quinze ans, qui a vécu à la ménagerie de Paris, avait la tête longue d'un pied, depuis le bout du museau jusqu'à l'occiput; la dimension de sa queue était d'un pied huit pouces; sa hauteur

aux épaules de deux pieds quatre lignes, et au train de derrière, deux pieds neuf pouces et demi à peu près. Le *simia porcaria* vit par troupes de trois ou quatre individus seulement, sur les montagnes qui avoisinent les bois de l'Afrique australe, à plus de cent lieues de distance de la ville du Cap.

TARTARIN, *Simia hamadryas.*

Celui-ci a ordinairement le corps long de deux pieds, et la queue de quinze pouces; sa tête, mesurée depuis l'occiput jusqu'au bout du museau, a huit pouces; son corps est trapu et vigoureux. Il est de l'Afrique orientale et de l'Arabie; quelques auteurs pensent que c'est de lui qu'a parlé Diodore sous le nom de sphinx. Ce singe est représenté dans les bas-reliefs du sanctuaire d'Essaboua, si l'on en juge par la quarante-cinquième planche (figure A) des Monuments de la Nubie par Gau, où il est très-reconnaissable.

MANDRILL, *Simia mormon.*

De tous les animaux dont nous avons à parler, le mandrill est le plus remarquable par la profusion des riches couleurs qui ornent les parties du corps qui sont privées de poils; le rouge de feu, le violet le plus éclatant, l'azur le plus pur, sont répandus avec élégance sur sa face ou sur les larges nudités de ses fesses. Ce singe est aussi un

des plus robustes, et comme il est un des plus cruels, il légitime tout ce qu'ont dit les anciens voyageurs sur les mœurs des cynocéphales; de là sans doute provient le nom *man-drill*, ou homme-satyre, que lui ont donné les matelots hollandais qui fréquentèrent les premiers, sur les bâtiments européens, la côte occidentale d'Afrique. Celui dont nous indiquons en ce moment les principaux traits caractéristiques atteint jusqu'à quatre pieds et demi lorsqu'il se tient debout; sa queue est fort courte et n'a guère que deux pouces; mais ses membres sont d'une vigueur remarquable. Avec l'âge sa face s'allonge et se colore d'une manière singulière d'un mélange de bleu, de rouge et de vert.

La taille des mandrills égale celle des chiens de forte race, et leur force, ainsi que leur férocité, dépasse beaucoup celle de ces quadrupèdes.

LE DRILL, *Simia leucophæa.*

Le drill ne diffère du précédent que par des nuances si peu frappantes, que tous les auteurs, jusqu'à M. F. Cuvier, ne l'en distinguèrent pas d'une manière certaine; il en a aussi les mœurs, et son pelage est de même d'un brun verdâtre; mais sa face entièrement noire et sa taille un peu moindre le distinguent très-nettement.

Le drill et le mandrill habitent la Guinée. Le premier n'est connu que depuis le commence-

ment de ce siècle, mais le second l'est au contraire depuis très-longtemps. Buffon en a donné la description et la figure dans son quatorzième volume.

§ II.

SINGES DE L'AMÉRIQUE.

Les naturalistes ont donné le nom de *cebus* aux espèces de l'ordre des Quadrumanes qui sont particulières au nouveau continent. Ces animaux se distinguent surtout de ceux que nous venons d'étudier par quelques caractères qui les éloignent plus encore de l'homme. La plupart ont en effet trente-six dents, et non trente-deux comme l'espèce humaine et les singes d'Asie et d'Afrique; ils ont toujours une queue, et chez beaucoup d'espèces cet organe est, comme l'on dit, *préhensile*, c'est-à-dire susceptible de s'enrouler aux corps pour les saisir; il est alors dénudé dans une partie de son extrémité. De plus, les singes d'Amérique n'ont jamais les callosités fessières que nous avons vues à la plupart de ceux que nous venons d'étudier; ils n'ont point non plus d'abajoues. Ajoutons que leurs narines, ainsi que Buffon et Daubenton l'ont fait remarquer, sont très-éloignées l'une de l'autre et séparées par une très-large cloison. Les espèces les moins élevées

dans la série des cebus ou singes d'Amérique, sont celles qui ont la queue *lâche*, c'est-à-dire non prenante; quelques-unes d'entre elles ont les pouces des pieds postérieurs rapprochés des autres doigts et peu ou point opposables à ceux-ci. Parmi ces dernières, quelques-unes, telles que les ouistitis, n'ont plus que trente-deux dents : ce caractère semblerait d'abord devoir les rapprocher plus qu'aucun autre des pithéciens ou singes de l'Ancien-Monde; mais toutes leurs autres modifications sont trop profondes pour permettre ce rapprochement.

† *Espèces à queue prenante et nue à son extrémité.*

Si l'on excepte les cétacés, les kanguroos et quelques autres, il n'est point de Mammifères chez lesquels la queue remplisse de plus importantes fontions et jouisse d'une aussi grande force que chez ceux-ci. C'est en quelque sorte une cinquième main, à l'aide de laquelle l'animal peut, sans mouvoir son corps, saisir au loin les objets qu'il veut atteindre ou se suspendre aux branches des arbres.

LES HURLEURS OU ALOUATES.

En tête de ces animaux se placent les hurleurs ou alouates (*stentor*) qui forment un genre assez naturel, caractérisé par des membres de longueur

moyenne, à cinq doigts; une tête pyramidale, avec le museau allongé et le visage oblique; de plus la mâchoire inférieure des hurleurs est très-développée et loge entre ses branches l'hyoïde qui présente une forme tout à fait particulière. Le corps de cet os est transformé en une sorte de caisse à parois très-minces et élastiques, qui présente en arrière une large ouverture: cette caisse a jusqu'à deux pouces environ dans son diamètre antéro-postérieur, un et demi dans son diamètre transversal et deux dans son diamètre vertical; elle est en rapport avec le larynx: aussi contribue-t-elle à donner à la voix de ces animaux une étendue qu'on se figure difficilement. Les hurleurs ou les stentors, car l'un et l'autre de ces noms indiquent parfaitement leurs habitudes, poussent en effet des cris assourdissants et peuvent se faire entendre à plus d'une demi-lieue à la ronde. Leur voix prodigieuse est rauque et désagréable. Azara la compare au craquement d'une grande quantité de charrettes non graissées, et d'autres voyageurs aux hurlements d'une troupe de bêtes féroces. Ces singes se font entendre de temps en temps dans le courant de la journée; mais c'est surtout au lever et au coucher du soleil, ou à l'approche d'un orage, qu'ils poussent leurs cris effroyables et qu'ils les prolongent le plus longtemps. Les personnes qui les entendent pour la première fois ne peuvent croire que difficilement qu'ils en soient

la cause; plutôt admettraient-elles que les montagnes qui les environnent s'écroulent avec fracas.

Quelques voyageurs assurent que les hurleurs se taisent quand on approche d'eux; quelques autres affirment, au contraire, qu'ils redoublent leurs cris, et que leur principal moyen de défense, lorsqu'ils sont attaqués, est de faire le plus de bruit possible. Ils cherchent en même temps à éloigner l'agresseur en lui jetant des branches d'arbres et aussi en lançant sur lui leurs excréments. Au reste, ces animaux, qui sont extrêmement nombreux dans certains endroits, sont fort rarement attaqués par les chasseurs, leur peau n'étant que peu employée : leur chair néanmoins paraît être d'un goût assez agréable, et on la compare à celle du lièvre ou du mouton, ce qui n'est pas tout à fait identique. Comme ils se trouvent toujours sur les branches élevées des grands arbres, les flèches et les armes à feu peuvent seules les atteindre; encore, avec leur secours même, a-t-on beaucoup de peine à se procurer un certain nombre d'individus de l'espèce des hurleurs, parce que, s'ils ne sont pas tués sur le coup, ils s'accrochent avec leur queue à une branche d'arbre et y restent suspendus après leur mort.

Les espèces du genre alouate sont au nombre de sept ou huit; elles se trouvent surtout au Brésil, en Colombie, à la Guyane, etc. Leur taille la plus ordinaire est celle du magot : ce sont, parmi

les singes américains, les moins faciles à soumettre. Les plus communs dans les collections sont : le hurleur alouate, *stentor seniculus*, et le hurleur ursin, *stentor ursinus*, appelés aussi *cebus seniculus* et *cebus ursinus*.

ATÈLES.

Ces animaux, dont on connaît maintenant une dizaine d'espèces, semblent représenter, parmi les singes du Nouveau-Monde, les semnopithèques, qui sont de l'ancien continent. Ils ont à peu près la même conformation de tête, sauf le caractère des narines, beaucoup plus écartées chez eux qu'elles ne le sont chez les semnopithèques; ils ont en outre de commun avec ceux-ci l'extrême gracilité de leurs membres, le peu de volume de leur corps et la longueur de leur queue. Chez les atèles, cet organe est dénudé à son extrémité et susceptible de saisir les corps; les membres antérieurs ont leur pouce très-court, comme cela se voit chez quelques semnopithèques, ou même tout à fait nul, comme on le voit chez plusieurs espèces du genre avec lequel ils ont tant de ressemblance.

Les atèles, dont le nom signifie animaux sans pouce, bien qu'il y en ait parmi eux qui soient pourvus de cet organe, et dont un a même reçu la dénomination assez contradictoire d'atèle pen-

dadactyle ou à cinq doigts ; les atèles sont, disons-nous, essentiellement organisés pour vivre dans les arbres : ils y montrent une extrême agilité. Lorsqu'au contraire on les place à terre, rien n'est plus maladroit que leurs mouvements ; ils se traînent plutôt qu'ils ne marchent, en allongeant alternativement leurs longues jambes et leurs longs bras, en même temps qu'ils attachent aux corps voisins leur queue mobile comme un serpent ; au lieu d'appliquer leurs doigts ou la plante de leurs pieds sur le sol, comme le font la plupart des autres singes, ils marchent en s'appuyant sur le côté interne de leurs mains ou sur le côté externe de leurs pieds. Ces allures et leurs formes disgracieuses les ont fait comparer à des araignées ; on les a vulgairement nommés *singes-araignées*, et l'un d'eux a même reçu des naturalistes la dénomination d'arachnoïde. Mais, sur les arbres, ils sont au contraire d'une extrême agilité et d'une adresse remarquable. Ils les parcourent avec rapidité, et, s'aidant des plus petites branches, ils s'élancent d'un arbre à l'autre, même quand un assez grand intervalle les sépare ; comme ils se nourrissent de fruits, il n'y a aucune raison, si ce n'est le besoin d'eau, qui les force à descendre à terre.

Les atèles sont des animaux qu'on apprivoise aisément, et que les caresses et les bons traitements rendent très-affectueux. On assure même,

mais la chose n'a réellement pas été prouvée, qu'ils sont susceptibles de se prêter à différents services domestiques. Leur taille varie peu, et c'est parmi eux, ainsi que parmi les hurleurs, que l'on trouve les plus grands des singes de l'Amérique. Les espèces le plus généralement admises sont les suivantes : atèle chamek, *ateles pentadactylus;* atèle coaïta, *ateles paniscus;* atèle cayou, *ateles ater;* atèle belzébuth, *ateles belzebuth;* atèle marginé, *ateles marginatus;* atèle hyppoxanthe, *ateles hyppoxanthus;* atèle aux mains noires, *ateles melanochir,* auxquelles il faut ajouter deux ou trois autres espèces décrites par M. Isidore Geoffroy et M. Bennett; parmi ces dernières, nous citerons l'atèle métis, *ateles hybridus,* qui vit en Colombie et qui doit son nom à sa couleur analogue à celle des mulâtres.

LES LAGOTRICHES.

Les lagotriches, dont le nom rappelle que leur pelage a quelque chose de celui des lièvres, sont d'autres singes à queue prenante et dénudée en partie, dont la première espèce connue a été décrite par M. de Humboldt, sous le nom de *simia lagothrix*. Ce singe est haut de deux pieds deux pouces et demi, sa couleur est uniformément grise, et sa queue, plus longue que le corps. C'est sans doute par erreur que M. de Humboldt, auquel nous empruntons ces détails, ajoute que

les ongles sont aplatis. Le lagotriche habite les bords du Rio Guaviare, et paraît se trouver aussi près de l'embouchure de l'Orénoque.

†† *Espèces à queue entièrement velue et non prenante.*

LES SAJOUS OU SAPAJOUS (Pl. II — 2).

Ces animaux, dont il doit d'abord être question, sont plus connus qu'aucun autre genre de singes du même continent; leur taille moyenne, la douceur de leurs mœurs et leur instinct assez développé, les font en effet préférer à la plupart des autres, et, comme ils ne sont pas rares, on les amène très-fréquemment en Europe. La plupart des singes que les montreurs d'animaux promènent en Europe, et ceux en particulier que l'on voit si fréquemment partager à Paris l'existence vagabonde et misérable d'une foule de jeunes Auvergnats, Piémontais, etc., sont en effet des sajous.

Ces intéressants animaux sont pleins d'adresse, également vifs et remuants, et cependant très-éducables et très-affectueux, ainsi que chacun a pu s'en convaincre. A l'état de liberté, et par conséquent dans les forêts qui les ont vus naître, les sajous vivent sur les branches élevées des arbres, et se tiennent en troupes; ils se nourrissent principalement de fruits et mangent aussi

très-volontiers des insectes, des vers, des mollusques et même quelquefois de la viande.

L'espèce commune du sajou présente de nombreuses variétés, mais elle est le plus souvent colorée de brunâtre : sa patrie est la Guyane et le Brésil. D'autres sajous, moins connus, ont été décrits par les naturalistes.

LES CALLITRICHES.

Ceux-ci commenceront une petite section de singes chez lesquels la queue n'est point du tout dénudée et ne présente aucune faculté préhensile; aussi vont-ils plus souvent à terre que les précédents, quoique néanmoins on les trouve aussi fréquemment sur les arbres; tous ont encore six dents molaires de chaque côté des mâchoires, comme ceux du même pays que nous avons étudiés.

LE SAÏMIRI.

Une des principales espèces du groupe des callitriches est certainement le saïmiri, *simia sciurea*, dont Buffon a déjà parlé. Cette espèce a reçu différents noms, selon les contrées de l'Amérique méridionale où on l'a étudiée. La dénomination de saïmiri lui est donnée par les Galibis de la Guyane; *titi* est celle qu'elle porte sur les bords de l'Orénoque; Schreber, dans sa

planche 23, l'a nommée, ainsi que Gmelin, *simia sciurea*, c'est-à-dire singe-écureuil.

Le saïmiri n'a guère plus de dix à onze pouces de longueur pour tout le corps; mais sa queue est plus longue et velue dans toute son étendue; son pelage est généralement d'un gris olivâtre; ses bras et ses jambes sont d'un roux vif, et son museau, noirâtre. Ce quadrumane est certainement l'un des plus gracieux et des plus intéressants de tous, en même temps qu'il est un des plus intelligents; sa douceur est celle d'un enfant, sa physionomie a la même expression d'innocence. Le saïmiri ne reçoit pas moins vivement les impressions agréables ou désagréables, et il en témoigne toute son émotion; ses yeux, assure-t-on, se mouillent souvent de larmes lorsqu'il est inquiet ou effrayé. Les habitants des contrées où il vit le recherchent à cause de l'élégance de sa robe et de la douceur de ses instincts. Il étonne par son activité continuelle; cependant ses mouvements sont pleins de grâce. Sans cesse on le trouve occupé à jouer, à sauter et à prendre des insectes, surtout des araignées, qu'il préfère à tous les aliments végétaux. M. de Humboldt dit avoir remarqué que les saïmiris reconnaissaient visiblement des insectes dans les figures dessinées qu'on leur en présentait, qu'ils les distinguaient même sur des gravures non coloriées, et qu'ils cherchaient à saisir les animaux qu'ils y voyaient imités.

Les saïmiris habitent, en petites troupes, le Brésil et la Guyane. Ils recherchent les insectes et savent les prendre avec beaucoup d'adresse. On distingue parmi eux plusieurs espèces. On leur adjoint aussi d'autres singes, plus connus sous le nom de sagouins : la taille de ces derniers est un peu plus grande.

Disons que chez tous, comme d'ailleurs chez la plupart des singes d'Amérique, le pouce des membres antérieurs est de moins en moins opposable aux autres doigts, et que les ongles, de plus en plus voûtés, se rapprochent davantage de ceux des espèces inférieures, et en particulier des ouistitis et des makis ; et, si nous nous rappelons que plusieurs manquent tout à fait de pouces aux mêmes mains, nous verrons combien est fautive la dénomination de Quadrumanes que l'on a voulu donner à tous les animaux du premier ordre des Mammifères. Le mot latin *primates*, c'est-à-dire primats ou les premiers, est bien préférable, puisqu'en effet les prétendus Quadrumanes sont sans contredit les premiers des animaux.

LES SAKIS.

La dernière section des singes à vingt-quatre dents molaires est celle des sakis, appelés aussi singes à queue de renard ou singes de nuit. Leur

caractère essentiel consiste dans leurs dents incisives, qui sont inclinées en avant; leurs yeux sont grands, et leur queue, à peu près longue comme le corps, est garnie de poils longs et touffus. Les sakis vivent par troupes de sept ou huit individus; comme les callitriches, ils recherchent les forêts, et leur nourriture consiste en fruits et en mouches à miel. Les sajous, plus agiles et souvent plus forts qu'eux, les tracassent dans beaucoup de circonstances et leur enlèvent souvent leurs provisions. On distingue parmi les sakis plusieurs espèces; l'une d'elles a reçu la dénomination de *satanas*, qui signifie satan; les Brésiliens l'appellent *couxio*; elle est de couleur noire. Une autre, qu'on nomme *cebus chiropotes*, et vulgairement *le capucin*, a le pelage d'un roux marron; elle est des bords de l'Orénoque. Son menton est entouré d'une barbe; et comme lorsqu'elle boit elle craint de se mouiller, elle puise l'eau avec la main pour la porter à sa bouche, sans avoir besoin de humer à la surface du cours d'eau; c'est ce qui lui a valu son nom de *chiropotes* (qui boit avec la main): quant à celui de capucin, elle le doit à sa couleur.

LES OUISTITIS.

Ces petits Quadrumanes forment un groupe à part, que leurs caractères généraux veulent que

l'on place ici, entre les autres singes d'Amérique et les makis; mais que le nombre de leurs dents semblerait rapprocher des singes de l'Ancien-Monde, si leurs molaires, au nombre de vingt, comme chez ceux-ci, n'avaient une forme différente. On a peu de renseignements sur les mœurs de ces animaux dans la vie sauvage. On les dit gais, joueurs, mais cependant capricieux et très-irascibles. Irrités, ils dressent leurs poils, ordinairement assez longs, et croient faire peur autant qu'ils sont eux-mêmes effrayés. Toujours en mouvement, comme la plupart des singes, ils paraissent plus robustes, car ils semblent mieux s'accoutumer à la température de nos climats.

Tous les ouistitis sont de l'Amérique méridionale.

§ III.

LES MAKIS OU LÉMURIENS.

Buffon a nommé *makis*, et Linnæus, *lemur*, quelques espèces de Quadrumanes de l'ancien continent, et principalement de Madagascar, qui diffèrent, par plusieurs traits importants, des autres animaux du même ordre. La réunion de ces espèces constitue une troisième famille, que l'on appelle assez généralement la famille des

lémuriens. On doit remarquer que les derniers genres de celle qui précède, les ouistitis et les sakis, ont quelque ressemblance avec les lémuriens, et qu'ils marquent pour ainsi dire la transition des véritables singes aux lémuriens, que leur face allongée a fait nommer *singes à museau de renard*. Ceux-ci ont en outre leurs incisives de la mâchoire inférieure tout à fait couchées en avant, et leurs canines, prenant la même direction, diffèrent à peine des incisives par leur forme; aussi les lémuriens semblent-ils avoir six incisives inférieures au lieu de quatre: leurs incisives supérieures, ordinairement petites, varient assez; quant aux canines de la même mâchoire, elles sont puissantes, et les molaires, ainsi que celles d'en bas, sont ordinairement hérissées de pointes, ce qui permet à ces animaux de broyer avec plus de facilité les parties dures des insectes dont ils se nourrissent. Un autre caractère mérite d'être signalé à cause de sa fixité: c'est celui que présente l'ongle du doigt indicateur des membres de derrière, qui est allongé plus que ceux de tous les autres et faiblement recourbé.

Les makis saisissent à la manière des singes; leurs pouces sont bien opposables aux autres doigts, et lorsqu'ils cessent de l'être, c'est seulement aux membres supérieurs comme chez ceux-ci; or, l'on sait que les membres inférieurs

sont au contraire chez l'homme ceux dont le pouce n'est pas opposable, ce qui établit une différence digne de remarque. Les lémuriens ont les membres postérieurs les plus longs : aussi vont-ils le plus souvent par bonds et par sauts ; ils marchent rarement et ne se tiennent jamais sur deux membres seulement ; ils ont le plus souvent une queue assez longue, mais jamais cet organe n'est susceptible de préhension, et les fesses des makis sont toujours dépourvues de callosités.

Ils dorment assis, le museau incliné et appuyé sur la poitrine ; leur vie est principalement nocturne, et c'est pendant le jour, cachés dans des endroits obscurs, qu'ils reposent ; quelques-uns sont lents, ce qui tient à leurs proportions et à leur forme, mais la plupart jouissent au contraire d'une grande vivacité et d'une facilité remarquable dans leurs mouvements ; ils sautent à de grandes distances, grimpent avec facilité et vivent dans des lieux fort retirés. Aussi n'a-t-on sur eux que des renseignements peu nombreux. Beaucoup d'espèces de lémuriens restent encore à décrire. Celles que l'on connaît sont toutes des pays les plus chauds, et, ainsi qu'il a été dit plus haut, c'est à Madagascar qu'elles vivent en plus grande abondance. Nous rappellerons qu'aucun singe n'existe dans cette île si voisine de l'Afrique et qui en diffère néanmoins beaucoup par

ses productions naturelles. Un autre fait important pour l'histoire de la géographie des animaux, c'est que l'Amérique ne possède aucun lémurien, et que ceux des animaux de cette famille que produisent les parties les plus chaudes de l'Afrique et de l'Asie sont spécifiquement et même génériquement différents de ceux de Madagascar. Les makis proprement dits, ou mieux ceux auxquels ce nom est resté en propre, ainsi que les genres indri et cheirogale, comprennent seuls des espèces madécasses; le genre galago est d'Afrique, et ceux des loris et des tarsiers habitent l'archipel indien et le Bengale.

LES MAKIS.

Ces animaux vivent en troupes; ils se distinguent par leur longue queue, par leur museau allongé, et par leur fourrure épaisse. Ce sont des êtres fort agiles et assez robustes quoique de taille moyenne ou même petite; et, bien qu'ils soient habitants des pays extrêmement chauds, on parvient souvent à les conserver en vie pendant plusieurs années dans nos ménageries. L'un d'eux, appartenant à l'espèce appelée mococo, a vécu dix-neuf ans à la ménagerie du Muséum, malgré les froids rigoureux qu'il a dû supporter. Il cherchait à s'en garantir en se ramassant en boule, les jambes rapprochées du ventre, et en

se couvrant le dos avec sa queue. Il s'asseyait l'hiver à portée d'un foyer et tenait même son visage aussi rapproché du feu que possible. La voix des makis tient du grognement du cochon; *maquis* est le son qu'ils prononcent le plus souvent et qui leur a valu le nom qu'on leur donne; leur cri de douleur ou de haine est très-aigu. On distingue parmi ces animaux diverses espèces, et à leur tête le mococo, *lemur catta*, dont la couleur est cendrée, nuancée de roussâtre sur le corps, et blanchâtre en dessous; sa queue est annelée de noir et de blanc.

VARI, *Lemur mococo* (PL. II. — 4).

Cette autre espèce de maki est, avec le maki rouge, une des plus grandes de ce genre singulier de Quadrumanes. Ces animaux, que nous ne connaissons, à vrai dire, qu'en esclavage, pourraient bien avoir donné de leur naturel des idées tout à fait différentes de celles qu'on devrait en avoir et qu'il serait facile d'en prendre si on les étudiait dans leur état de nature. En effet, les makis, sans montrer beaucoup d'instinct, sans témoigner beaucoup d'affection pour ceux qui les soignent, semblent généralement avoir de la douceur; leur museau fin et leurs yeux n'annoncent rien de méchant, et quelques-uns d'entre eux paraissent prendre plaisir à donner et à recevoir des caresses; et cependant les

voyageurs assurent qu'ils sont d'un naturel plus farouche et plus cruel que leurs congénères.

Les caractères spécifiques du vari consistent dans ses couleurs, qui sont le noir et le blanc ; mais ces couleurs ne sont pas toujours réparties également. Dans la distribution la plus commune, les parties blanches sont les jambes, les cuisses et une bande transversale sur la croupe au-dessus de la queue, ainsi que les bras depuis le coude jusqu'aux mains; les épaules, le dos, les quatre mains et la queue sont noirs. Les mâles seuls ont la tête blanche ; chez les femelles, elle est entièrement noire en dessus.

MAKI NAIN, *Lemur minimus.*

Celui-ci est remarquable, ainsi que son nom l'indique, par la petitesse de ses dimensions ; Buffon le fit connaître en 1776, d'après un individu vivant à Paris, et il l'appela *rat de Madagascar*. M. Geoffroy l'a considéré comme le type d'un genre particulier auquel il a donné le nom de *microcebus*, c'est-à-dire *petit sapajou* ou petit singe. Les microcebus, dit ce savant, sont une répétition des makis, à cela près des différences suivantes : la jambe de derrière est proportionnellement plus longue, sans l'être autant que dans les galagos ; elle est redevable de sa plus grande dimension à un peu plus d'étendue des principaux osselets du tarse. Le museau

est plus court sans cesser d'être aussi fin, ce qui provient de la grandeur des yeux, lesquels sont à la fois plus voisins l'un de l'autre et en même temps rendus plus saillants sur les côtés. Ces petits animaux, dont on ne connaît qu'une espèce un peu moins grande que le surmulot, vivent sur les arbres, où ils nichent dans des trous qu'ils savent ajuster à leurs besoins.

LES GALAGOS.

On est conduit aux galagos par le naki nain. Un galago appelé par M. Fischer, naturaliste russe, galago de Demidoff, est de la taille de ce petit maki, dont il diffère aussi fort peu par les couleurs. Les galagos ont les oreilles fort grandes, et qui rappellent celles des chinchillas, dont ces animaux ont jusqu'à un certain point le pelage. Leur museau est moins court que celui des makis ; leur queue est moyennement longue et touffue, et leurs tarses sont assez grands. On trouve des galagos en Afrique, et principalement au Sénégal. On les y indique sous le nom d'*animaux de la gomme*. C'est au célèbre Adanson qu'on doit de les avoir fait connaître le premier.

L'espèce ordinaire est de la taille d'un ouistiti ; son pelage est d'un gris cendré. La troisième espèce, galago à grosse queue, n'est connue que par une seule peau et une tête osseuse conservées au Muséum de Paris.

LES INDRIS (Pl. II — 3).

Les indris paraissent devoir tenir le premier rang parmi les makis; leur museau est moins allongé que celui de la plupart de ces animaux. Ils se tiennent dans une position plus rapprochée de la verticale, et l'un d'eux, manquant de queue, n'est pas sans analogie, pour la forme générale, avec les premiers des singes. On ne trouve les indris qu'à Madagascar. Les Madécasses de la partie sud les recherchent à cause de leur éducabilité et de leur caractère docile; ils les élèvent et les dressent à la chasse. Les indris ont les jambes de derrière, à très-peu de choses près, deux fois aussi longues que les antérieures; aussi ces animaux peuvent-ils exécuter des bonds fort considérables; leurs mains sont remarquables par leur longueur et par le développement de leurs pouces, qui sont très-séparés des autres doigts; la queue, à peu près nulle chez une espèce, est au contraire assez longue chez une autre.

L'animal le plus intéressant de ce genre est sans contredit l'indri sans queue, *lemur indri* des auteurs (Pl. II — 3), qui a trois pieds de haut; il est noir, avec la face grise et le derrière de couleur blanche.

LES TARSIERS.

Daubenton décrivit le premier l'intéressant animal qui compose ce genre, et il lui appliqua le nom de tarsier pour indiquer la longueur très-caractéristique de ses tarses. Le tarsier, qui est à peu près de la taille d'un rat ordinaire, se distingue par l'élégance et la finesse de ses formes, bien plus délicates encore que celles du galago de Demidoff. Ses yeux sont volumineux et indiquent un animal nocturne ; c'est en effet lorsque le grand jour disparaît que ce petit quadrumane se met en route. Les insectes constituent sa principale nourriture. Les îles Moluques sont la patrie du tarsier.

LES LORIS.

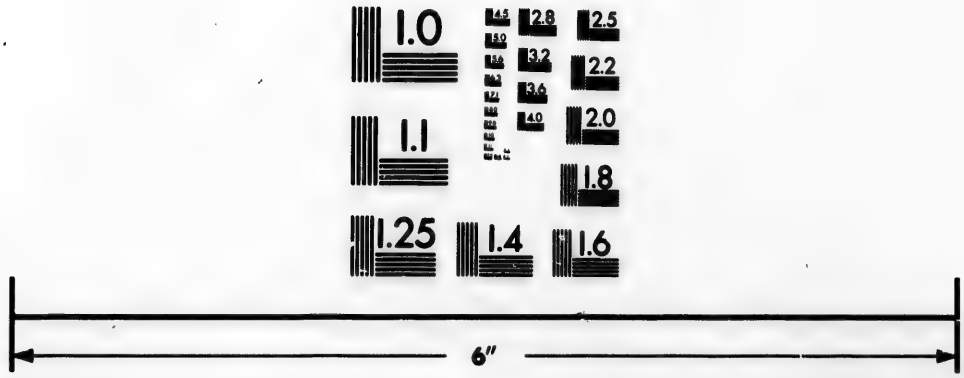
Les loris et les nycticèbes, que plusieurs savants naturalistes ne distinguent pas génériquement, sont des quadrumanes sans queue qui se rapprochent des genres précédents par leurs yeux grands et rapprochés, ce qui permet de soupçonner à l'avance qu'ils sont nocturnes, et ce que d'ailleurs l'observation a démontré. Les nycticèbes ont les formes ramassées et les membres courts, et les loris se font remarquer par leur corps effilé et par leurs extrémités longues

et grêles. L'égalité entre leurs membres antérieurs et postérieurs est encore un de leurs caractères, et il en résulte dans leurs allures des différences assez notables qui les éloignent des autres lémuriens. Leur démarche est pénible, et la lenteur de leurs mouvements leur a fait quelquefois donner, comme aux bradypes, le nom de paresseux. La taille de ces animaux est intermédiaire à celle des makis et du tarsier. Ils sont répandus dans l'Inde, au Bengale, et dans les îles de l'archipel, à Ceylan, à Java et à Sumatra.

AYE-AYE, *Cheiromys*.

La meilleure classification, celle qui mérite davantage le nom de méthode naturelle, est celle qui, en assignant aux animaux une place parmi ceux que l'on connaît, a soin de les rapprocher des espèces dont l'organisation et les mœurs sont le plus analogues aux leurs; aussi, indiquer la position d'un être dans la méthode naturelle, est-ce résumer en quelques mots les traits fondamentaux qui composent son histoire. Mais ce résultat n'est pas facile à obtenir, la seule preuve en est dans les nombreuses variations de positions que beaucoup d'espèces ont souffertes. L'aye-aye, le galéopithèque, le bradype et quelques autres en sont autant d'exemples. Le premier de ces animaux habite Madagascar, la patrie des lémuriens, et il y a été

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

découvert par Sonnerat; on n'en possède, que nous sachions, qu'un seul individu, dont la tête osseuse et la peau préparée sont conservées au Muséum : le savant voyageur auquel on le doit rapporte néanmoins qu'il en a tenu vivants à son bord deux individus. Ces animaux avaient été pris sur la côte méridionale de Madagascar. Leur taille est celle d'un lapin; leur queue est assez longue et touffue; leurs membres postérieurs ont cinq doigts, dont le pouce opposable aux quatre autres, comme dans les mains postérieures de tous les Quadrumanes; leurs doigts des membres antérieurs sont remarquables, comme le dit Sonnerat, par leur finesse et leur allongement; mais le pouce, quoique séparé des autres doigts, prend la même direction qu'eux. La tête de l'aye-aye est arrondie, elle offre en avant de chaque mâchoire deux grandes dents semblables à celles des rongeurs; il n'y a point de canines, et les molaires, au nombre de quatre de chaque côté de la mâchoire supérieure, ne dépassent pas celui de trois à l'inférieure.

Depuis Sonnerat, aucun voyageur n'a étudié l'aye-aye avec soin ; cet animal est rare, à ce qu'il paraît, à Madagascar, et ne se trouve pas dans toutes les provinces, car les habitants de la côte occidentale ne le connaissaient point. Les ayes-ayes sont paresseux et sans défense; ils vivent sous terre, et se nourrissent de vers, qu'ils retirent

des trous des arbres au moyen de leurs longs doigts des membres de devant.

§ IV.

GALÉOPITHÈQUES (Pl. II—5).

On connaît, parmi les animaux de cette quatrième et dernière famille, plusieurs espèces assez peu distinctes entre elles, mais que des particularités remarquables différencient tout d'abord des autres Mammifères. Les galéopithèques ne constituent qu'un seul genre, dont l'établissement est dû au célèbre Pallas; le nom que ce savant leur a donné signifie proprement *chat-singe*. Bontius, qui fit le premier connaître les galéopithèques, leur imposa la dénomination de *vespertilio admirabilis* (chauve-souris admirable), à cause de certaines analogies qu'ils ont avec le vespertilions dans leurs habitudes; mais Linnæus, reconnaissant leur rapport avec les makis, les appelle makis volants (*lemur volans*). C'est en effet de ces animaux que leur organisation rapproche les galéopithèques, et on ne saurait mieux les définir qu'en disant qu'ils sont des makis modifiés pour le vol. Les chauves-souris s'élèvent dans l'air au moyen d'une membrane légère, quoique résistante, qui unit leurs quatre mem-

bres, et qui s'étend aussi entre leurs doigts antérieurs, très-allongés, et, pour ainsi dire, changés en ailes; les galéopithèques ont bien, comme ces mammifères, une peau entre les membres (cette peau étant plus résistante et velue), mais ils n'ont point les doigts allongés, et c'est seulement avec la membrane de leurs flancs qu'ils se tiennent dans l'air; ils n'y volent pas à la manière des chauves-souris, mais leurs espèces de parachutes leur permettent de s'y soutenir, et c'est à leur faveur qu'ils peuvent se diriger d'un arbre à l'autre. C'est en effet dans les arbres qu'ils passent une grande partie de leur vie, leurs ongles crochus et puissants leur permettant d'y grimper avec beaucoup de facilité (Pl. II — 5).

Une particularité non moins remarquable que les membranes velues qui s'étendent entre les flancs des galéopithèques, est celle de leurs dents incisives inférieures, qui sont au nombre de quatre, et disposées en plusieurs petites lamelles assez serrées, et supportées par un pédicule, de manière à représenter complétement quatre petits peignes. La langue de ces animaux est festonnée à son extrémité d'une façon également singulière.

L'Hindoustan, une partie de la Chine et les îles de l'archipel indien forment la patrie des galéopithèques; ils y vivent d'insectes; leur taille est un peu plus grande que celle de l'écureuil, mais leur

forme n'a rien qui puisse être comparé à celle de ces animaux. Nous avons dit que les galéopithèques, bien qu'ils n'aient de pouce opposable à aucun des membres, offraient néanmoins le même système d'organisation que les Quadrumanes, et qu'ils se rapprochaient surtout des makis, comme l'avait reconnu Linnæus, et comme l'a depuis fait voir M. de Blainville, qui les considère comme constituant une famille dans ce groupe d'animaux. C'est donc à tort que beaucoup d'autres naturalistes ont voulu les reléguer parmi les chauves-souris, bien qu'au premier aspect ils semblent rappeler ces dernières.

§ V.

BRADYPES OU SINGES ANORMAUX.

Ainsi que nous l'avons signalé en commençant ce chapitre, le naturaliste que nous venons de nommer rapproche aussi des Quadrumanes (qu'il vaut mieux appeler avec Linnæus *Primates*) les bradypes (unau et aï), que d'autres considèrent comme des édentés. Les raisons sur lesquelles ce savant fonde sa manière de voir l'emporteront probablement, et les bradypes formeront, à la fin de l'ordre dont il est présentement question, un groupe analogue à ceux que les botanistes placent

après leurs familles naturelles sous le nom de *Genera affinia* (genres qui ont de l'affinité avec la famille).

La réputation de lenteur extrême que Buffon a faite à ces animaux n'est pas sans doute tout à fait dépourvue de fondement, mais elle est largement exagérée. Les bradypes, fort lents à terre, bien qu'ils le soient moins qu'on ne le croit généralement, sont au contraire assez agiles dans les arbres; et on s'expliquera facilement ce contraste, si l'on remarque, avec les naturalistes plus récents, que ces animaux, de même que les orangs-outangs, les gibbons, les loris, etc., sont essentiellement organisés pour vivre dans les arbres, et que, si quelques savants les ont trouvés maladroits, défectueux, on peut même dire ridicules, car ce mot a été employé, c'est qu'ils observaient les bradypes dans des circonstances tout à fait défavorables à leur organisme, et parfois aussi dans des climats différents du leur par la température.

Aussi, les voyageurs, imbus qu'ils étaient des narrations fournies par des observations superficielles, ne furent-ils pas peu étonnés, en voyant quel était le naturel des bradypes observés dans l'Amérique du sud, au milieu des forêts vierges qui leur servent de demeure. Transportés à bord des bâtiments, ces mammifères n'étaient pas plus paresseux que dans leurs habitations naturelles,

parce qu'ils pouvaient de même s'exercer à grimper.

La taille des bradypes ne dépasse pas celle d'un chien ordinaire. Ces animaux rappellent assez les orangs et les gibbons par leur forme générale ; leurs membres postérieurs sont de même fort grêles et fort impropres à la marche, et les antérieurs, allongés comme chez les singes cités plus haut, sont, de même que chez ceux-ci, fort bien disposés pour s'accrocher aux arbres : ils sont pourvus d'ongles fort allongés, et manquent de pouces ; les bradypes ont les poils du corps très-fournis et fort rudes ; leur squelette est remarquable par le nombre considérable et la disposition de ses côtes ; leur bassin est très-évasé de même que chez les animaux supérieurs, et ils n'ont qu'une queue fort courte, et, pour ainsi dire, nulle. On connaît parmi eux deux ou même trois espèces propres aux parties chaudes de l'Amérique ; toutes manquent de dents incisives, et ont, comme les makis, les os incisifs fort petits ; leurs molaires sont assez singulières, et rappellent celles des tatous ; l'une d'elles, l'aï, présente des dents canines à la mâchoire supérieure.

L'*aï*, qu'on appelle *bradypus tridactylus*, a trois doigts distincts, ce qui lui a valu son nom. Sa couleur est grise, souvent tachetée sur le dos de brun et de blanc.

L'*unau*, ou la deuxième espèce bien connue,

s'appelle en latin *bradypus didactylus ;* il est de moitié plus grand que l'aï, et son pelage est d'un gris-brun uniforme qui prend quelquefois une teinte roussâtre. Il est également de l'Amérique intertropicale, quoique pendant longtemps on l'ait cru de Ceylan ou même d'Afrique, ce qui a été démontré faux.

CHAPITRE II.

ORDRE DES CARNASSIERS.

Si l'ordre des Quadrumanes mérite d'être étudié avec soin à cause du rapport d'organisation physique que la plupart des espèces qui le composent offrent avec l'espèce humaine, celui-ci n'est pas moins digne, pour d'autres motifs, de fixer notre attention. Les nombreuses espèces qu'il renferme présentent entre elles des différences assez remarquables d'organisation, qui permettent de tirer de leur étude d'importantes données pour l'anato-

mie et la physiologie comparées; mais ce qui intéresse l'homme d'une manière non moins directe, c'est que presque toutes les espèces d'animaux que leurs armes et leur force rendent les plus dangereux appartiennent à cet ordre. Le loup, le renard, l'ours, la genette et le glouton sont en Europe les Carnassiers les plus redoutables; mais les dommages qu'ils occasionnent à l'homme, et leur influence sur l'économie générale passent pour ainsi dire inaperçus, si l'on pense aux espèces dix fois plus puissantes et plus cruelles qui abondent dans l'Asie, dans l'Afrique et même dans l'Amérique. Le lion, le tigre et plusieurs espèces de panthères sont, en Asie, les plus fâcheusement célèbres; ils y vivent avec une foule d'autres ennemis, inférieurs pour la force individuelle, mais également puissants par le nombre et par la ruse. Les espèces d'Europe, qui se retrouvent en Asie, n'occupent guère plus que le troisième rang; l'Afrique ne nourrit point le tigre proprement dit ou tigre royal, mais le lion y abonde et s'y rencontre depuis la Barbarie jusqu'au Cap de Bonne-Espérance; moins peuplée d'ours que l'Asie, qui en recèle au moins cinq espèces, elle n'en possède qu'une seule, à peine connue des naturalistes, et qui vit dans les monts Atlas. Deux espèces d'hyènes existent en Afrique, et l'une d'elles s'étend aussi dans une partie de l'Asie. Les panthères y sont nombreuses, et on y voit beaucoup d'autres

Carnassiers non moins puissants; mais combien d'espèces restent encore à découvrir, tant sont peu avancées nos connaissances sur les animaux qui peuplent l'intérieur de cette vaste contrée ! Le cougouar et la grande panthère, dont le véritable nom est jaguar, sont, en Amérique, les deux espèces les plus redoutables; ils vivent dans les régions les plus chaudes; c'est au contraire dans le nord de ce continent, et aussi dans les grandes chaînes de montagnes, que l'on rencontre les ours, dont une espèce occasionne souvent des dommages considérables. Après ces puissants et audacieux destructeurs, on doit signaler une foule d'espèces qui, s'attachant à des proies moins considérables, n'en sont pas moins nuisibles par les dégâts qu'elles font sur le petit gibier ou dans les fermes, dont elles mettent à mort les oiseaux domestiques et souvent les moutons. Mais les rapports de l'homme avec un autre animal du même ordre amoindrissent, s'ils ne compensent, ces nombreuses dévastations. Le chien, devenu domestique, est lui-même un des plus implacables adversaires de ces cruels ennemis de nos propriétés; guidé par l'homme, il contribue à leur éloignement, et dans certains cas à leur destruction. Aussi voit-on de siècle en siècle les espèces nuisibles devenir moins nombreuses à mesure que la civilisation s'étend. L'ours et le loup ont disparu de l'Angleterre; le lion, dont

l'existence en Grèce, lors de l'établissement des premières colonies africaines dans cette contrée, est généralement admise, en avait déjà été repoussé du temps d'Aristote, et en Afrique et dans l'Inde, on voit chaque année, à mesure que les villes ou les colonies s'agrandissent, les animaux féroces s'éloigner de leur voisinage. Cependant, de nombreuses provinces sont encore pour ainsi dire le domaine des bêtes fauves : M. Sykes, officier anglais et savant naturaliste, rapporte que dans tout le Dekkan, province indienne, on a pris, pendant les années 1825 à 1829, 472 panthères, et, dans un district seulement, 1,032 tigres royaux.

Le nom des animaux qui composent le second ordre de la classe des mammifères indique assez quelles sont leurs habitudes, et par suite quelle est leur organisation; mais tous ne sont pas carnassiers au même degré, tous ne le sont pas non plus de la même manière. Les chats méritent surtout ce titre : ils ont des armes puissantes pour attaquer et déchirer leur proie : leurs dents (incisives, canines et molaires, comme chez la plus grande partie des Carnassiers) sont tranchantes et acérées, et leurs griffes ont, dans leur faculté rétractile, une particularité remarquable, et qui leur est d'un grand avantage dans la lutte : d'autres sont un peu moins bien favorisés, mais leurs appétits ne sont pas si

franchement carnivores. Tels sont les hyènes, les loups et les renards. Quelques autres enfin, comme les ours, mangent différentes substances, et sont appelées omnivores, et il en est que l'on nomme insectivores, parce qu'ils se nourrissent exclusivement d'insectes. La taille de ces derniers est toujours au-dessous de la moyenne, et souvent elle se fait remarquer par sa petitesse; telles sont les musaraignes, les taupes, les hérissons, etc. C'est aux insectivores qu'appartient la plus petite espèce de mammifères connue.

Presque tous ces animaux vivent à la surface du sol, où ils se creusent des retraites dans les terres meubles, et y passent une partie de leur vie; ils sont terrestres ou fouisseurs; plusieurs sont remarquables par des particularités d'une autre sorte; on les prendrait d'abord pour des animaux d'un ordre différent, tant leur forme diffère; mais ce sont bien des Carnassiers modifiés dans une direction donnée, comme ceux-ci le sont dans une autre. Les uns sont organisés pour chercher leur nourriture dans l'air; et, plus volatiles que les galéopithèques, ils passent une partie de leur vie dans ce fluide: ce sont les chauves-souris. Les autres, comme les phoques, habitent au contraire dans l'eau; ils sont tout à fait aquatiques. C'est un genre de vie auquel on semble être insensiblement amené par l'observa-

tion des loutres, espèces semi-aquatiques, semi-terrestres, mais que nous n'appellerons pas pour cela amphibies, parce que ce mot paraîtrait signifier qu'elles peuvent alternativement respirer l'eau comme les poissons, ou l'air comme les Mammifères, tandis que certains reptiles, auxquels précisément le nom d'amphibies a été imposé, sont seuls dans ce cas.

En résumé, on doit reconnaître parmi les Mammifères des espèces ; 1° volatiles (chauves-souris appelées aussi *cheiroptères*) ; 2° insectivores terrestres, ou fouisseuses (hérissons, taupes, etc.) ; 3° terrestres plantigrades, ou digitigrades (ours, chats, chiens) ; 4° aquatiques (phoques). Nous les examinerons successivement.

§ Ier.

CHEIROPTÈRES OU CHAUVES-SOURIS.

La première famille des Carnassiers est celle des chauves-souris que l'on appelle scientifiquement *cheiroptères* (c'est-à-dire mains en ailes), parce qu'en effet les membranes qui leur servent à s'élever dans l'air sont surtout sontenues par leurs mains, dont les doigts sont très-allongés. Ces animaux sont excessivement variés en espèces, et on les trouve dans toutes les parties du monde ;

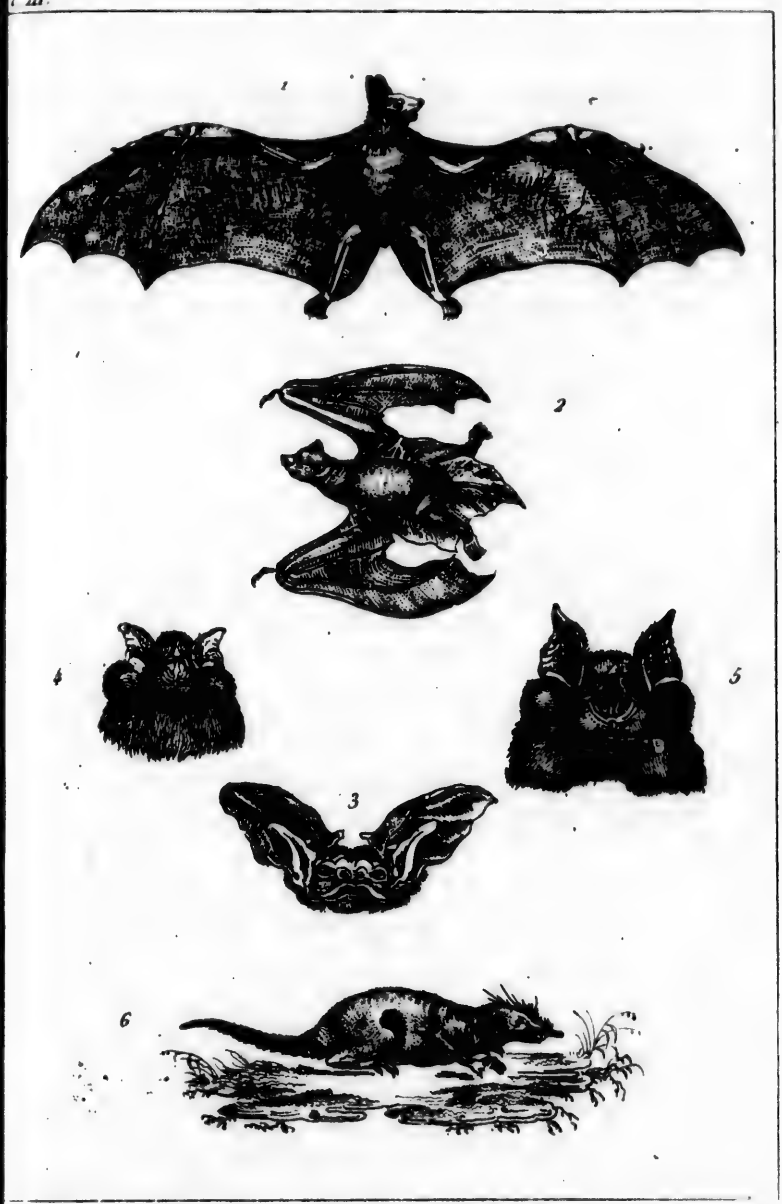
la Nouvelle-Hollande, que les didelphes habitent, à l'exclusion de presque tous les autres mammifères, présente aussi une espèce de cheiroptère du genre roussette, et plusieurs animaux de la même famille vivent dans les autres îles australiennes; mais c'est surtout dans le reste du globe terrestre que les cheiroptères abondent. Presque tous sont nocturnes ou crépusculaires, et ils se nourrissent surtout d'insectes. Quelques-uns recherchent au contraire les fruits; mais ceux-ci forment un groupe particulier sous le nom de chauves-souris frugivores.

LES ROUSSETTES (PL. III — 1).

Nous avons dit qu'une espèce de ce groupe vivait à la Nouvelle-Hollande; quelques autres sont des archipels de l'Inde, plusieurs habitent l'Asie, et on en retrouve en Afrique et à Madagascar; mais il n'existe pas de roussette en Amérique non plus qu'en Europe. Ces animaux sont les plus grands de tous les cheiroptères, et ceux qui ont le plus de rapports dans leurs mœurs et leur structure avec les Quadrumanes et particulièrement avec les galéopithèques, quoique néanmoins ils appartiennent sans aucun doute, comme toutes les chauves-souris, à un autre degré d'organisation. Les roussettes se distinguent surtout des autres chauves-souris par leurs dents

habitent,
mammi-
eiroptère
ux de la
austra-
du globe
Presque
et ils se
-uns re-
ceux-ci
nom de

groupe
autres
habitent
à Mada-
en Amé-
ux sont
et ceux
œurs et
parti-
quoique
doute,
tre de-
nguent
s dents



1 Roussette. 2 Vespertilion. 3 Oreillard. 4 Rhinolophe petit fer-à-cheval.
5 Grand fer-à-cheval. 6 Musaraigne Musette.

lic
et
de
plè
on
cha
plu
ne
plu
et
leu
n'o
co

tag
dai
co
qui
No
de
qu
à c
tai
un
l'a

laires dont les tubercules sont émoussés au lieu d'être disposés en petites pointes épineuses, et par leurs doigts indicateurs des membres de devant qui ont leurs trois phalanges complètes, la dernière étant même pourvue d'un ongle. Ces animaux se tiennent dans les lieux chauds et garnis d'arbres; on a constaté que plusieurs d'entre eux sont plus volontiers diurnes que nocturnes, c'est-à-dire que, comme la plupart des mammifères, c'est pendant le jour et non la nuit qu'ils se livrent à la recherche de leurs aliments. On connaît des roussettes qui n'ont pas moins d'un pied de longueur pour le corps et de cinq pieds d'envergure.

LES VESPERTILIONS (Pl. III — 2).

Le grand genre des vespertilions, que l'on partage aujourd'hui en beaucoup de groupes secondaires assez peu importants à connaître, est sans contredit celui de toute la classe des mammifères qui renferme le plus grand nombre d'espèces. Nous y comprendrons toutes celles qui manquent de phalange onguéale aux doigts antérieurs, et qui n'ont pas sur le nez une membrane semblable à celles des vampires, des rhinolophes, etc. Leur taille est ordinairement assez petite; quelques-unes cependant semblent plus grosses à cause de l'ampleur de leurs ailes. L'Europe et en particu-

lier la France possèdent plusieurs espèces de vespertilions; elles seront les seules que nous citerons; celles des autres contrées, même européennes, offrant un intérêt moins direct. Chez nous, comme dans tous les pays froids ou tempérés, les cheiroptères passent une partie de l'hiver engourdis par une sorte de somnolence qui simule assez la mort, et sous l'influence de laquelle ils tombent dès que la température commence à baisser; qu'on cherche alors dans les creux d'arbres, les trous de murs ou de carrières, où ils se sont retirés, on peut les saisir comme tous les autres animaux hibernants, sans qu'ils cherchent à s'échapper, mais ils recouvrent bientôt leurs sens si on les apporte dans un endroit moins froid, dans un appartement par exemple. Ces chauves-souris sont complétement insectivores, et c'est pour chercher les petits animaux qui leur servent de nourriture qu'elles sortent le soir pendant la belle saison. Les espèces qu'on a indiquées jusqu'ici comme se trouvant plus ou moins communément en France sont au nombre de douze.

Toutes ces espèces ne se rencontrent pas avec la même fréquence; plusieurs d'entre elles sont même extrêmement rares; les moins rares sont:

1° Le *murin*, qui a pour la tête et le corps trois pouces six lignes de longueur et un pied trois pouces d'envergure; son pelage est d'un blanc

jaunâtre en dessous et roux cendré ou brun roussâtre en dessus.

2° La *noctule*, qui n'a que quatorze pouces d'envergure; son poil doux et touffu est d'un roux fauve, uniforme, un peu plus clair sur les parties inférieures que sur les supérieures.

3° La *pipistrelle*, qui a huit pouces d'envergure et dont la couleur est d'un brun foncé en dessous et fauve en dessus, sa queue est longue et les membranes qui lui servent d'ailes sont de couleur noire.

4° La *serotine*, longue de deux pouces huit lignes; elle a treize pouces et demi d'envergure; ses poils assez longs et fort doux au toucher sont d'un brun foncé uniforme, avec un léger reflet roussâtre. La distinction de cette espèce, ainsi que celle des précédentes, est due à Daubenton, et les premières descriptions de l'illustre collaborateur de Buffon sont insérées dans les Mémoires de l'Académie des sciences pour l'année 1759.

Deux autres vespertilions de France méritent encore d'être cités; la longueur presque disproportionnée de leurs oreilles a engagé M. Geoffroy à les regarder comme devant constituer un genre à part qu'il a nommé oreillard, en latin *plecotus*.

L'une est l'*oreillard* de Daubenton; ses oreilles sont presque aussi longues que son corps qui

mesure un pouce neuf lignes; son envergure est de dix pouces et demi, sa couleur est d'un gris brun passant au cendré sur les parties inférieures. Les oreillards se trouvent presque partout, mais ils sont peu nombreux et vivent isolés (Pl. III — 3).

La deuxième espèce est la *barbastelle*, ainsi nommée par Daubenton; ses oreilles sont aussi larges que longues, non réunies entre elles à leur base comme dans l'oreillard. Ce vespertilion est beaucoup plus rare que le précédent, et n'a encore été signalé qu'en France et en Angleterre.

LES RHINOLOPHES.

Ils se distinguent aisément par les appendices membraneux et comme foliacés, dans lesquels sont ouvertes leurs narines; on en a trouvé en Asie, en Afrique et en Europe. Quatre espèces vivent dans cette dernière contrée, et deux sont assez fréquentes en France; elles sont les seules qui y existent.

GRAND FER-A-CHEVAL, *Rhinolophus hippocrepis.*

Celui-ci a, du museau à l'origine de la queue, deux pouces sept lignes environ et treize ou quatorze pouces d'envergure; son pelage est d'un roux jaunâtre. Le fer-à-cheval est commun

en France et notamment aux environs de Paris (Pl. III—5).

PETIT FER-A-CHEVAL, *Rhinolophus bihastatus.*

Daubenton a le premier distingué cette espèce de la précédente. Le petit fer-à-cheval est moins commun que le grand; il n'a pas tout à fait deux pouces de longueur; la membrane de son nez est surmontée de deux crêtes au lieu d'une, ce qui lui a valu le nom de *bihastatus;* les poils de son corps sont d'une teinte brun-cendrée, quelquefois cendré-blanchâtre (Pl. III—4).

LES VAMPIRES.

Ce sont aussi des cheiroptères; ils sont devenus célèbres dans les récits des voyageurs américains, à cause de l'habitude qu'ils ont de sucer le sang des animaux et même des hommes pendant que ceux-ci sont endormis. L'avidité de ces chauves-souris pour le sang est telle que les naturels de certaines contrées où ils vivent sont obligés, pour se soustraire à leur attaque, de passer la nuit dans des moustiquaires et de renfermer soigneusement leurs poules et autres animaux domestiques. Le vampire choisit en général la nuque, le cou ou le dos de sa victime, afin qu'elle puisse plus difficilement le mettre en fuite; mais beaucoup d'animaux, lorsqu'ils en sont attaqués, se

roulent sur le dos et ne tardent pas à les écraser. Les vampires sont, comme les phyllostomes dont nous allons parler, des chauves-souris pourvues d'une feuille nasale, et dont le doigt médius présente une phalange onguéale, partie qui manque chez les vespertilions et les rhinolophes : ils n'atteignent point les dimensions des roussettes.

Les phyllostomes, qui en sont fort voisins, présentent une assez grande différence dans leur régime presque entièrement frugivore; ils vont la nuit dans les vergers et ils ne tardent pas à les dépouiller de leurs meilleurs fruits. On trouve ces animaux aux Antilles et à la Guyane; ils attaquent surtout les fruits des sapotilliers.

§ II.

INSECTIVORES.

Comme presque tous les animaux qui se nourrissent d'insectes, ceux-ci sont de petite taille, et la plupart d'entre eux se creusent des galeries souterraines dans lesquelles ils cherchent les larves et les insectes fouisseurs, ou bien qu'ils abandonnent à certaines heures du jour et plutôt au crépuscule ou au lever du jour, pour aller butiner. Leur système dentaire diffère peu de celui des vespertilions, mais ils se font remar-

quer par le nombre souvent fort considérable de leurs dents; néanmoins ces animaux ne sont pas ceux des mammifères qui en présentent le plus; nous verrons que cette particularité sera justement caractéristique de certaines espèces de l'ordre des édentés, ce qui rend peu exact le nom qu'on a donné à celles-ci.

LES HÉRISSONS.

On a reconnu dans diverses contrées de l'ancien continent plusieurs espèces de hérissons dont une est propre à l'Europe et se retrouve aussi dans une partie de l'Asie. Ces animaux sont caractérisés par leur taille assez petite et par leurs poils en partie remplacés par des piquants. Ils ont six incisives à chaque mâchoire; leur queue est fort courte, et leurs pieds sont plantigrades, avec trois doigts à chacun d'eux. Les hérissons ont la faculté de rapprocher leur tête de leurs parties postérieures et de se rouler en boule en se pliant; la peau de leur dos est garnie de muscles tels qu'ils peuvent, en se contournant ainsi, redresser tous les piquants dont ils sont couverts, de manière à ne plus offrir à l'agresseur qu'une sphère hérissée de toutes parts; c'est par ce moyen que les animaux dont il s'agit échappent le plus souvent aux ennemis nombreux qui les attaquent.

HÉRISSON D'EUROPE, *Erinaceus europæus.*

C'est l'espèce qui vit en France et dans les autres parties de l'Europe; elle est assez connue pour que nous nous abstenions de la décrire; elle vit dans les bois où elle se creuse de petites galeries souterraines, et pendant l'hiver elle s'engourdit à la manière des chauves-souris et des marmottes.

Les *tanrecs*, qu'on plaçait d'abord dans le même genre que les hérissons, diffèrent peu de ces derniers dont ils ont la taille, le poil épineux et aussi la manière de vivre. Ils sont originaires de Madagascar, et une de leurs espèces a été transportée à Bourbon où elle s'est perpétuée. On assure que, dans la première de ces îles, les tanrecs s'endorment pendant les grandes chaleurs, comme sous nos climats les hérissons le font pendant la mauvaise saison.

Les *cladobates* sont d'autres insectivores assez semblables par la nature de leur poil, par leur taille et par leurs mœurs aux écureuils; ils vivent dans les îles de l'archipel des Indes. A côté d'eux nous citerons, mais sans insister sur leurs caractères zoologiques, les *euplères* qui sont des animaux de la même famille dont la seule espèce connue vit à Madagascar, et vient d'être tout récemment décrite sous le nom d'*euplère de Goudot*, en mémoire du voyageur qui l'a rap-

portée à Paris. Il paraît que le *falanoue* de Flacourt, qu'on croyait être la genette, n'est autre que cette euplère.

LES MUSARAIGNES.

Celles-ci forment un autre genre sur lequel nous insisterons davantage parce que plusieurs de leurs espèces s'observent en France où elles sont connues sous le nom de *musettes*. Les musaraignes de nos contrées sont fort petites, et c'est même parmi elles que l'on observe les plus petites espèces de mammifères. L'une d'elles, qui est propre à l'Italie et qu'on nomme musaraigne toscane, n'a guère plus d'un pouce et demi de longueur en y comprenant le corps et la queue. Quant aux espèces étrangères à l'Europe, elles habitent l'Afrique, l'Asie et l'Amérique, principalement l'Amérique septentrionale; toutes se font remarquer, ainsi que les nôtres, par l'odeur de musc qu'elles répandent, et qu'elles doivent à la sécrétion de glandes placées sur leurs flancs. Leur corps est assez allongé, leur queue est grêle, et ce qui les distingue surtout à l'extérieur, leur museau est prolongé en une sorte de petit boutoir mobile.

MUSARAIGNE PARADOXALE, *Sorex paradoxus*.

Celle-ci vient d'être récemment décrite par

M. Brandt, de Pétersbourg, sous le nom de *solenodon paradoxum*, ce naturaliste la regardant comme le type d'un genre particulier. Quoique ses habitudes soient complétement ignorées, nous avons cru devoir la signaler à cause de sa grande taille et de sa patrie qui n'est pas moins remarquable. Les animaux les plus grands sont ordinairement de contrées fort étendues, ou d'îles presque continentales; or, l'espèce actuelle est la plus grande de son genre, et cependant elle est confinée dans une île assez petite, Saint-Domingue, quoique ses congénères, qui lui sont de beaucoup inférieures en taille, soient pour la plupart des régions continentales; sa grandeur dépasse celle du surmulot, ce qui est gigantesque pour une musaraigne.

MUSARAIGNE GÉANTE, *Sorex giganteus.*

Quoique cette seconde espèce porte le nom de musaraigne géante, elle est moins grande que la précédente, mais elle est supérieure à toutes les autres par ses dimensions, et c'était certainement une musaraigne géante avant que celle-ci fût connue. On la rencontre dans l'Inde, aux îles de la Sonde et à l'Ile-de-France; mais elle ne paraît pas exister au Cap de Bonne-Espérance, ainsi qu'on l'avait faussement indiqué en la disant commune dans cette partie de l'Afrique. Elle est à peu près de la grandeur du rat noir, et sa cou-

leur est d'un gris plombé ; elle vit dans les habitations où elle est fort incommode à cause de l'odeur très-forte qu'elle répand ; il suffit qu'elle ait passé contre un mets pour le rendre immangeable.

Les espèces d'Afrique sont différentes de celles-ci ; l'une d'elles se trouve embaumée parmi les momies d'animaux que préparaient les anciens Égyptiens.

MUSARAIGNE MUETTE, *Sorex arenarius* (Pl. III — 6).

C'est l'espèce la plus commune chez nous. Elle mesure treize pouces depuis le museau jusqu'à l'origine de la queue, cette partie ayant dix-huit lignes. Ses oreilles sont assez grandes et nues, et son pelage est d'un gris sombre plus ou moins roussâtre en dessus et cendré en dessous, ces deux couleurs se fondant insensiblement sur les flancs. La musette est de toute l'Europe, et paraît se retrouver aussi dans l'Asie septentrionale, et même dans une partie de l'Amérique du Nord. Elle se tient ordinairement dans les bois, cachée dans des trous de souches d'arbres, ou dans des terriers abandonnés par les mulots ; en hiver, elle se rapproche des habitations rurales et affectionne surtout les endroits où il y a du fumier. C'est à tort qu'on attribue vulgairement à cette espèce la faculté de nuire aux chevaux et aux autres animaux domestiques ; elle recherche les

insectes qui vivent auprès de ces animaux ou dans leurs excréments, mais elle n'attaque jamais les quadrupèdes, et sa morsure, en supposant même qu'elle les mordît, n'aurait aucune fâcheuse influence sur la santé de ces derniers. Plusieurs autres espèces de musaraignes ont encore été observées en France ; ce sont les *sorex tetragonurus, leucodon*, *constrictus, lineatus*, *remifer, Daubentonii, coronatus* et *Hermanni*, qui sont plus ou moins incomplétement connues.

Nous signalerons encore les desmans; ce sont des animaux peu différents des musaraignes, et dont une espèce vit dans les Pyrénées.

LES TAUPES.

Ces mammifères, plus remarquables encore que les précédents, quoique moins variés en espèces, ne se trouvent qu'en Asie et en Europe; les taupes que l'on a indiquées en Afrique et en Amérique étant des animaux assez voisins, mais néanmoins de genre différent. Nous dirons d'abord un mot de ces dernières, et 1° des *chrysochlores*, qui se distinguent parmi tous les quadrupèdes connus par la beauté des reflets métalliques azurés, verts et dorés, qui distinguent leur pelage ; elles sont de la grosseur de nos taupes ou à peu près, ont aussi leurs habitudes et vivent dans les régions australes de l'Afrique. 2° Les

condylures ou taupes étoilées, dont le nom scientifique signifie queue articulée, parce que Seba ayant représenté l'espèce qui est le type de ce groupe d'après un individu desséché, il avait cru observer que sa queue se composait d'une suite d'articulations. Les condylures, auxquels cette mauvaise dénomination a été conservée, habitent l'Amérique septentrionale; ils sont surtout faciles à distinguer par leur museau, à l'extrémité duquel se remarquent des appendices membraneux disposés en étoile.

Quant aux véritables taupes, on en a distingué trois espèces : une propre au Japon, la deuxième du midi de la France et d'Italie, c'est la taupe aveugle, et la troisième, la taupe commune, *talpa Europæa*, qui paraît exister dans toute l'Europe et qui est un des mammifères les plus communs en France. La taupe est remarquable par la force de ses membres antérieurs qui représentent de véritables pelles au moyen desquelles elle creuse la terre avec facilité; sa queue est courte et ses mâchoires possèdent quarante-quatre dents, savoir : six incisives, deux canines, huit fausses molaires et six vraies molaires à la supérieure; huit incisives, deux canines, six fausses molaires et six vraies molaires à l'inférieure. Cet animal passe sa vie entière sous terre dans les galeries qu'il se pratique et qui sont souvent très-étendues. Chaque individu a

son terrier particulier, lequel se compose d'un long conduit ou boyau à l'une des extrémités duquel est le cantonnement formé de nombreux passages, partagés en différents points ou carrefours, et que la taupe creuse chaque jour pour la recherche de ses aliments; à l'autre extrémité sont aussi d'autres galeries, dont une sert de gîte ordinaire à l'animal qui n'en sort guère que deux heures le matin et deux heures le soir, pour se livrer à ses travaux dans les boyaux du cantonnement. La nourriture des taupes consiste en insectes, larves, chevelu de racines de diverses plantes, graines germées, et surtout en vers de terre ou lombrics. Ces quadrupèdes ne font point de provisions comme les campagnols, et ils ne s'endorment point en hiver dans leurs galeries. Ils s'y meuvent avec vîtesse; et lorsqu'à la surface du sol, on les surprend, ils se mettent aussitôt à fouir et ne tardent pas à se soustraire à la vue ou à la poursuite de leurs ennemis. Les taupes nagent aussi avec beaucoup de facilité lorsqu'on les jette dans l'eau. On leur fait une chasse assidue. L'art du taupier consiste à les enlever brusquement de leur gîte au moyen d'une bêche et aussi à tendre des piéges de diverses sortes sur le trajet de la longue galerie qu'elles parcourent pour se rendre à leur cantonnement, qui est leur lieu de repos. On doit à M. Lecourt un excellent traité sur la manière de détruire ces

animaux, et des observations fort curieuses sur leurs mœurs.

§ III.

CARNASSIERS PLANTIGRADES.

Les autres mammifères de l'ordre des Carnassiers sont souvent réunis par les méthodistes sous le nom de carnivores, c'est-à-dire mangeurs de chair, cette dénomination exprimant qu'ils sont encore plus avides de viandes que les espèces cheiroptères et insectivores. Mais on ne doit point dissimuler que parmi ces carnivores eux-mêmes il y a des animaux qui vivent en partie de substances végétales ou de matières qui, bien qu'animalisées, comme la cire, le miel, etc., ne sont pas néanmoins de la chair ; aussi est-il préférable de leur imposer d'autres noms, et de ne pas confondre dans une seule famille, comme on l'a fait, les chats, les chiens, les ours et les phoques. Ceux de ces animaux qui, en marchant, appuient, comme l'homme, sur toute la plante du pied, sont dits *plantigrades ;* ceux qui reposent sur l'extrémité des doigts seulement, comme les chiens et les chats, sont les *digitigrades,* et on appelle *pinnigrades,* c'est-à-dire se mouvant avec des nageoires, les phoques, dont les membres ont en effet la forme de nageoires.

Les *plantigrades* doivent être étudiés les premiers. Ajoutons au caractère de leurs membres, que leurs dents molaires, plus nombreuses en général que celles des digitigrades, sont toutes tuberculeuses, au lieu d'être tranchantes comme chez ces derniers. Les carnassiers plantigrades comprennent plusieurs espèces propres à l'Europe, à l'Asie et à l'Amérique principalement, et qu'on partage en plusieurs genres. Nous ne nous arrêterons pas sur les kinkajous, dont la seule espèce connue habite l'Amérique méridionale, et semble, par ses formes assez singulières, tenir autant des makis que des ours.

Les ratons et les coatis sont du même pays que les kinkajous, et se rapportent à la même famille, ainsi qu'une espèce assez semblable au glouton, le taïra, nommé en latin *mustela barbata*. Le taïra est noir, avec le dessus de la tête gris et une large tache blanche sous la gorge.

Nous devons parler plus longuement des ours.

LES OURS.

Ils forment un genre dans lequel on connaît diverses espèces, toutes de pays assez froids ou tempérés, et qui, lorsqu'elles s'avancent sous des latitudes plus méridionales, se tiennent toujours sur les points élevés des grandes chaînes de montagnes. Dans ce dernier cas, sont l'ours qui vit

les pre-
embres,
ıses en
t toutes
comme
tigrades
à l'Eu-
nent, et
ne nous
a seule
nale, et
s, tenir

ans que
famille,
glouton,
ata. Le
gris et

es ours.

connaît
oids ou
ous des
oujours
le mon-
qui vit

1 Ours aux longues lèvres. 2 Marte. 3 Hermine. 4 Loutre. 5 Johneumon

dans l'Atlas, celui du mont Sinaï, et l'espèce de l'Amérique du Sud que M. F. Cuvier a décrite sous le nom d'ours orné, *ursus ornatus*. Cette dernière a été trouvée au Chili et au Pérou; mais, ainsi que celle de Syrie et de Barbarie, elle est encore très-peu connue. Les îles de la Malaisie, Bornéo, Java et Sumatra, les monts Himalaya dans l'Inde, la Corée, la Chine possèdent aussi des ours, mais qui diffèrent spécifiquement de ceux des autres parties du monde.

OURS AUX LONGUES LÈVRES, *Ursus labiatus*.

On le trouve au Bengale, dans le Nepaul, à la côte de Malabar, etc.; et, comme il est un des plus faciles à apprivoiser, les bateleurs le mènent souvent avec eux pour lui faire exécuter divers tours. Shaw, l'un des premiers, a décrit cet animal; mais, par une erreur assez bizarre, il l'a considéré comme une espèce de paresseux, qu'il appelle *bradypus ursinus*. M. de Blainville a fait connaître cette méprise et imposé au prétendu bradype le nom que tous les naturalistes lui ont conservé depuis. L'*ursus labiatus* (Pl. IV — 1) est surtout remarquable par l'allongement et la mobilité de ses lèvres; les poils dont son corps est couvert présentent aussi dans leur longueur et leur couleur, d'un noir profond, une particularité remarquable. Cet animal est de la taille de l'ours d'Europe.

OURS D'EUROPE, *Ursus arctos.*

C'est celui que l'on trouve par toute l'Europe, principalement dans les montagnes; il existait autrefois en Angleterre, mais il y a été détruit; et dans plusieurs parties du continent, en France, par exemple, il est devenu fort rare; sa couleur varie, comme chacun sait, du brun plus ou moins foncé au roussâtre; les jeunes individus présentent souvent un collier blanc.

L'ours n'existe en France que dans les régions boisées des Alpes et des Pyrénées; c'est, de tous les animaux dits carnassiers, celui qui est le moins disposé à se nourrir de chair; il préfère, en effet, les racines et les fruits sauvages, tels que ceux du sorbier, du châtaignier, de la ronce, du framboisier et de l'épine-vinette; il aime aussi beaucoup le miel, et, pour se le procurer, il déchire avec ses griffes les ruches d'abeilles sauvages qu'il peut atteindre. Sa nourriture animale habituelle consiste surtout en œufs et jeunes oiseaux qu'il prend au nid, et il n'attaque les bestiaux et l'homme que lorsqu'il est vivement pressé par la faim. Il habite les cantons déserts, fait sa demeure dans le creux d'un vieux arbre ou dans une caverne, et il y passe l'hiver dans un état de somnolence dont il ne sort de temps en temps que pour lécher ou sucer ses pattes de devant. C'est en octobre, ou à peu près vers cette époque, et lorsqu'une nour-

riture abondante leur a procuré un embonpoint assez remarquable, que les ours se retirent dans leur tanière. Au printemps, après une gestation de sept mois, les femelles mettent bas depuis un jusqu'à cinq petits, selon l'âge qu'elles ont. Ces animaux marchent lourdement, et ne courent que rarement; leur fourrure grossière et laineuse est employée par les bourreliers. Leur graisse passe pour avoir la propriété de dissiper les douleurs rhumatismales. Enfin, la chair des jeunes et les pieds des adultes sont mangés par les habitants des montagnes.

Le caractère de ces animaux permet de les apprivoiser assez facilement, et souvent les chefs des ménageries ambulantes en mènent avec eux. A Berne, on en tient dans les fossés des remparts depuis la fondation de la ville, dont le nom lui-même rappelle que c'est à la prise d'un de ces animaux qu'elle doit son origine.

OURS BLANC, *Ursus maritimus.*

C'est une espèce bien distincte et facile à distinguer par sa taille, plus grande que celle du précédent, et par sa couleur, d'un blanc de neige dans un grand nombre d'individus, ou légèrement teint de jaunâtre dans quelques autres. Il est particulier au nord de l'Europe et de l'Asie, et se tient sur les bords de la mer Glaciale. Les glaces qui envahissent souvent les îles dont ces animaux

fréquentent le rivage, les privent pendant ce temps des ressources nécessaires à leur subsistance; alors ils deviennent plus cruels, ou plutôt plus hardis, et souvent ils attaquent l'homme et se jettent sur les embarcations. Mais leur nourriture habituelle consiste en poissons et en cétacés. Les dimensions auxquelles les ours blancs arrivent sont quelquefois très-considérables.

OURS NOIR, *Ursus niger.*

Celui-ci, dont la peau est surtout recherchée pour les fourrures, est abondant en certains points de l'Amérique du Nord, où se trouvent aussi des animaux de même genre, mais d'espèce différente; Pallas a le premier reconnu parfaitement ses caractères distinctifs. La chasse de ces ours est une des plus lucratives; leurs peaux préparées servent de vêtements aux naturels américains, et sont aussi pour eux un objet de commerce et d'échange au moyen duquel ils se procurent divers articles de nécessité ou d'agrément. Le Canada seul, au rapport de Mackenzie, a produit par échange aux Anglais, en 1798, deux mille cent peaux d'ours. On tire encore de ces mammifères une quantité considérable d'huile et de graisse.

LES BLAIREAUX.

Ce sont des animaux à vie nocturne et à marche

rampante; leurs jambes sont très-courtes, et leurs poils si longs, que leur ventre paraît toucher à terre; ils ont les ongles allongés et propres à fouir; leur queue est courte, et, à la base de celle-ci, existe une poche voisine de l'anus, de laquelle suinte une humeur grasse et fétide. Les blaireaux vivent dans les bois, et s'y creusent des terriers. Leur taille est celle d'un chien basset; ils vivent de proies, telles que lapins, mulots, etc., auxquels ils joignent aussi des substances végétales et des insectes.

BLAIREAU D'EUROPE, *Meles taxus.*

Il se trouve dans toute l'Europe et aussi dans une partie de l'Asie; les chasseurs croient devoir le distinguer en deux espèces; mais il est bien démontré qu'il n'en constitue qu'une seule. Dans la plupart des provinces de France, on le nomme *tesson*. C'est par erreur que les auteurs ont dit qu'il se dérobait à ses ennemis en grimpant sur un arbre : le blaireau, animal très-lourd, n'est rien moins que grimpeur; il est devenu assez rare dans notre pays. Sa tête est d'un blanc roussâtre, excepté le dessous de la mâchoire inférieure; ses oreilles noires sont bordées de blanc en dessus; son dos et ses flancs sont d'un gris sale, ondé de noirâtre; sa gorge, le dessous de la poitrine, le ventre, les jambes et les pieds sont d'un noir-brun foncé, le bas-ventre étant roussâtre.

Les blaireaux passent la plus grande partie de l'hiver dans leurs terriers, qu'ils entretiennent fort propres; mais ils n'y sont pas engourdis. Ils paraissent, pendant cette saison, vivre aux dépens de la graisse abondante qu'ils ont amassée en été et en automne. La chasse du blaireau était autrefois très-pratiquée en France, et elle l'est encore beaucoup en Angleterre; sa peau est employée par les bourreliers. Les poils les plus longs de sa queue sont recherchés pour la confection de diverses espèces de pinceaux auxquels on donne parfois le nom de *blaireaux;* ils servent aussi pour les brosses à barbe.

La deuxième espèce de ce genre est le *blaireau du Labrador*.

A côté de ces animaux, prennent place les gloutons, dont une espèce propre au nord de l'ancien et du nouveau continent, ne dépasse pas les blaireaux en dimension, mais leur est supérieure en force et en agilité. Elle fait, aux grands animaux du nord, aux rennes, aux élans, etc., une guerre assidue, et se nourrit surtout de leur chair. Son pelage, que compose une fourrure assez estimée, est d'une belle couleur marron, avec un peu de noir sur le dos. La longueur totale de son corps est de deux pieds huit pouces.

D'autres animaux de la famille des plantigrades offrent aussi un véritable intérêt; plusieurs d'entre eux sont remarquables, ainsi que les blai-

reaux, par la disposition de leurs couleurs; contrairement à ce que l'on voit chez les autres espèces, où les teintes les plus claires occupent toujours les parties inférieures : chez celles-ci, c'est aux supérieures qu'elles se font remarquer. Beaucoup d'entre elles ont en effet le ventre et la poitrine d'une couleur plus ou moins brune ou même noire, et le dos jaunâtre gris ou tout à fait blanc. L'un des plus remarquables sous ce rapport est le ratel, *gulo mellivorus*, qui vit au cap de Bonne-Espérance, ainsi que dans l'Inde. Cet animal est renommé dans tous les voyages au Cap pour son adresse à dérober le miel des abeilles sauvages. On dit qu'il est averti du voisinage des ruches par le *coucou indicateur*, qui vient après lui partager le butin.

§ IV.

CARNASSIERS DIGITIGRADES.

Nous avons vu qu'on donnait ce nom aux Mammifères carnassiers, qui marchent sur les doigts des pieds seulement, sans appuyer sur la plante; les chats, les chiens, les martes et les civettes sont tous des animaux digitigrades. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que des espèces appartenant à d'autres ordres qu'à celui des Carnassiers sont

aussi digitigrades. C'est parmi les Carnassiers de cette famille que se placent les espèces les plus redoutables par leur force et par leurs appétits farouches.

LES MOUFFETTES.

Elles se rapprochent assez des blaireaux et des gloutons, et comme elles sont à demi plantigrades, elles forment une coupe intermédiaire entre ces animaux et les martes. Leur système dentaire ne diffère guère de celui des putois que par l'existence de deux tubercules de plus au côté interne de la dent molaire qu'on appelle la carnassière; leur pelage est ordinairement rayé de blanc sur un fond noir, le blanc dominant en dessus; et leur queue, garnie de longs poils, est habituellement relevée sur le dos comme un panache.

Les mouffettes, remarquables par leur excessive puanteur, se trouvent seulement en Amérique; elles vivent dans des terriers, et se nourrissent de petits quadrupèdes, d'œufs, etc.

LES MARTES.

Les martes (*mustela*) et les espèces analogues forment une petite tribu de Carnassiers digitigrades, remarquables par la forme allongée de

leur corps, ce qui les a fait parfois qualifier de vermiformes. Celles qui composent le genre des martes et des putois ont trente-quatre ou trente-six dents, les putois ayant de chaque côté de la mâchoire supérieure une fausse molaire de moins que les martes. Ces animaux sont souvent remarquables par la cruauté de leurs instincts; ils se rapportent à un grand nombre d'espèces, et sont plus nombreux dans les régions du nord que sous les latitudes tropicales. Nous en avons cinq en France, sans compter le furet, qui doit être considéré comme un animal importé de Barbarie et d'Espagne. M. Florent Prévost a remarqué qu'une septième espèce, le *vison*, se rencontrait aussi en France, principalement dans le Poitou. On sait que le vison habite surtout le nord de l'Amérique.

PUTOIS, *Mustela putorius.*

Le putois se tient à la campagne, dans les bois, aux environs des maisons rurales, dans lesquelles il s'introduit pour faire une guerre à mort aux volailles et aux lapins; il se jette sur les poules et les pigeons en les saisissant par le cou, et souvent même leur séparant la tête, dont il mange la cervelle. Cet animal a le corps long de dix-sept pouces et la queue de six; son pelage est brun, les poils intérieurs étant d'un blanc jaunâtre: quelques taches blanches se remarquent sur sa tête et notamment près de son museau.

Le furet présente aussi le même système de dentition que le putois ; il est domestique en France, et on l'emploie surtout à la chasse du lapin, qu'il fait sortir de son terrier.

BELETTE, *Mustela vulgaris.*

Elle est commune en France ; son corps est long de six pouces et demi, et sa queue de trois et quelques lignes ; son pelage est fauve, passant au gris en dessous, et sa queue n'est jamais noire à la pointe comme celle de l'hermine. Cette dernière, *mustela herminea* (Pl. IV—3), est un peu plus grande, et, ce qui la distingue surtout, sa queue est noire à son extrémité, quelques couleurs que présentent les autres parties de son corps. La belette s'avance plus vers le sud que l'hermine, qui est au contraire presque exclusivement propre aux régions septentrionales de la Russie et de la Sibérie. Néanmoins la belette et l'hermine se rencontrent l'une et l'autre en France; Les hermines deviennent ordinairement blanches en hiver ; leurs peaux sont principalement employées pour doubler les manteaux d'apparat des princes et des rois.

MARTE ET FOUINE (Pl. IV—2).

La fouine (*mustela foina*) est un animal fort semblable à la marte commune (*mustela martes*), et à l'espèce américaine, connue sous le

nom de marte des Hurons, et qui est intéressante à cause de la finesse de sa fourrure. La fouine est à peu près de la taille d'un jeune chat; sa longueur, de l'occiput à la queue, est d'un peu plus d'un pied, sa hauteur au train de devant étant de sept pouces. Toutes les parties supérieures de cette espèce, sa tête exceptée, sont d'un fauve brun, connu dans la peinture sous le nom de bistre; son museau est d'une teinte plus pâle, ses pattes et sa queue passent au brun, et on voit sur le haut de sa poitrine et le dessus du cou une large plaque d'un beau blanc. C'est la couleur de cette tache qui distingue la fouine de la marte commune et de celle que nous citions tout à l'heure. Chez la marte (Pl. IV—2), la tache existe avec une disposition analogue, mais elle est fortement nuancée de jaune. Chez la marte des Hurons ou du Canada, elle peut exister ou ne pas exister, ainsi qu'on peut s'en assurer en examinant les peaux de cette variété si nombreuse chez les fourreurs, mais elle n'est jamais d'un blanc pur. Une autre *mustela* se rapproche encore de la fouine; c'est la zibeline, *mustela zibellina*, qui a la gorge grise et le pelage plus moelleux et d'une qualité supérieure.

La marte est de toute l'Europe occidentale; la marte des Hurons est de l'Amérique du nord; la zibeline, de toute la zone froide de notre hémisphère, et la fouine préfère les régions occidenta-

les de l'Asie ; mais en Europe, elle s'avance plus au sud que la marte. Quant aux mœurs, elles diffèrent peu ; la fouine et la marte présentent néanmoins dans les leurs quelques particularités : la première semble rechercher les habitations de l'homme pour y établir sa demeure, tandis que la seconde se tient à l'écart, et habite plutôt dans les bois ; mais ces différences sont moins importantes encore que celles de la couleur : aussi, quelques auteurs ont-ils regardé ces divers animaux comme de simples variétés d'une même espèce.

On trouve des *mustela* en Afrique, et une espèce, dont la couleur rappelle celle des mouffettes, y a reçu le nom de zorille, *mustela zorilla*.

LES LOUTRES (PL. IV—4).

Nous ne devons pas passer sous silence ces animaux, dont une espèce habite l'Europe, et qui ont des représentants en Afrique et en Asie, ainsi que dans l'Amérique Nord et Sud. Les loutres, au corps plus allongé que celui des martes, sont surtout organisées pour une vie aquatique ; elles se trouvent dans les lacs, les fleuves et parfois dans les eaux de la mer. L'espèce d'Europe (PL. IV—4) se rencontre aussi en France, mais elle n'y est pas commune. Quoi qu'on en ait dit, son caractère

n'est ni sanguinaire ni redoutable, et elle est facile à soumettre et même à apprivoiser. Avec quelques précautions, on réussit à la dresser pour la pêche, et mettant à profit la facilité avec laquelle elle se meut au sein des eaux, on la lâche à la recherche du poisson. La fourrure de cette espèce est beaucoup moins estimée que celle de la grande loutre de mer, autrement appelée *saricovienne*. Celle-ci fréquente le nord ; on la chasse avec activité : sa peau, dont on fait un commerce très-lucratif, est surtout recherchée par les Chinois de distinction, et devient l'un des plus beaux ornements de leur riche parure.

LES MANGOUSTES OU ICHNEUMONS (PL. IV — 5).

Si dans le système de théogonie des anciens Égyptiens, tous les êtres qui peuplent la surface de la terre devaient recevoir un culte particulier, en raison de l'influence qu'ils exercent sur l'économie de la nature et de la part qu'ils prennent dans l'harmonie générale, l'animal qui fait le sujet de cet article avait, plus qu'aucun autre, des droits aux hommages de ce peuple singulier. L'ichneumon, en effet, est éminemment utile à cause de ses instincts, qui le portent à se nourrir, de préférence à toute autre substance, des œufs de crocodiles et des autres grands reptiles, qui sont si nuisibles dans la partie de l'Afrique que le Nil

arrose de ses eaux. Le nombre considérable d'animaux de cette classe qu'il détruit en empêchant leurs œufs de se développer, méritait, sans aucun doute, la reconnaissance des Égyptiens. Poussé par un besoin de destruction, et dirigé par beaucoup de prudence, on le voit, à la chute du jour, se glisser entre les inégalités du terrain, épiant la moindre apparence, fixant son attention sur tout ce qui vient frapper ses sens, dans la vue de reconnaître un danger ou de découvrir une proie; et si le hasard le favorise, il ne se borne pas à satisfaire son appétit, il attaque tout ce qui se trouve à sa portée. Mais s'il est utile en détruisant les œufs des reptiles, il devient parfois incommode à cause des ravages qu'il fait dans les habitations où il a pu pénétrer; car, semblable à la fouine, il met à mort toutes les volailles qu'il y rencontre, sacrifiant aussi bien les mères et leurs petits que les œufs qu'elles viennent de pondre ou qu'elles couvent. Il met beaucoup de persévérance pour atteindre sa proie : on le voit rester des heures entières à la même place, guettant l'animal qu'il y a vu, et dont il est tenté de se rendre maître. Cette qnalité le rend très-propre à remplacer les chats, pour débarrasser une maison des petits animaux parasites qui peuvent y avoir choisi leur retraite; et c'est en effet dans cette intention qu'on élève quelquefois des ichneumons en domesticité.

La couleur de l'ichneumon est d'un brun foncé, tiqueté de blanc sale; cette dernière teinte est plus abondante sur le ventre et sur les flancs; la queue est terminée par un flocon de poils entièrement bruns, et la longueur totale de cette partie et du corps entier mesure deux pieds et demi environ.

L'Afrique possède plusieurs autres ineuchmons; on en trouve aussi dans l'Inde, en Chine et aux îles de la Sonde; mais il n'en existe pas en Europe.

LES CIVETTES.

Le genre des civettes, en latin *viverra*, auquel appartiennent aussi les genettes, renferme différents animaux de l'Ancien-Monde, confinés dans les pays tempérés ou sous les zones intertropicales, et dont une seule espèce vit en Europe. Ce groupe, qui n'a point de représentants en Amérique, est composé d'animaux à formes assez déliées, et qui ont quelque analogie avec les chats dans leurs mœurs, bien qu'ils n'aient pas les ongles rétractiles de ces derniers; leurs dents sont au nombre de quarante, et ils ont pour chaque mâchoire douze molaires, six de chaque côté. L'odeur souvent musquée que répandent les civettes est due à des glandes situées près de la queue, et qui acquièrent, chez les véritables ci-

vettes et chez le zibeth, un développement assez grand pour qu'il soit possible de recueillir leur produit et d'en faire un objet de commerce; cette substance est employée et bien connue sous le nom de *civette*.

CIVETTE D'AFRIQUE, *Viverra civetta.*

Elle est surtout du versant oriental de l'Afrique; sa taille est d'un tiers plus grande que celle du chat; son pelage est gris, tacheté et couvert de bandes brunes et noirâtres. En Abyssinie, on élève beaucoup de civettes en esclavage, afin de recueillir leur parfum, soit en le ramassant lorsqu'il tombe, soit en le prenant dans la poche qui le fournit, au moyen d'une espèce de cuiller, ou en introduisant dans ce réservoir des substances grasses qui se pénètrent de la matière odorante, et qu'on en retire ensuite.

ZIBETH, *Viverra zibetha.*

L'Inde, Sumatra et plusieurs grandes îles de l'archipel indien sont la patrie du zibeth. Le corps de cet animal a environ quinze ou dix-huit pouces de longueur, sans y comprendre la queue, qui en a onze; son pelage est moins fourni que celui de la civette, et sa crinière, ou les longs poils de son échine, beaucoup moins étendus. On assure que le zibeth est domestique en Abyssinie.

t assez
ir leur
; cette
le nom

l'Afri-
e celle
ouvert
ie, on
afin de
t lors-
he qui
er, ou
tances
rante,

lles de
e corps
pouces
e, qui
e celui
oils de
assure

1 Genette de France. 2 Chat Sauvage. 3 Lion. 4 Tigre royal. 5 Hyène tachetée.

GENETTE DE FRANCE, *Viverra genetta* (Pl. V—1).

La civette et le zibeth sont les espèces les mieux connues, et celles chez lesquelles la production odorante est le plus abondante; on a réservé le nom de genette à plusieurs autres animaux également odorants, mais à un degré beaucoup moindre. De ce nombre est la *genette de France* (Pl. V—1), qui vit aussi en Espagne et dans une partie de l'Afrique. Chez nous elle n'habite qu'un petit nombre de départements méridionaux, où elle est fort rare. Buffon ne l'a point connue, et celle qu'il donne sous le nom de genette de France appartient à l'Inde. Au même groupe se rapporte la genette indienne, *viverra indica*, qui fréquente une grande partie du continent indien, et toutes les îles de la mer des Indes depuis Sumatra jusqu'aux Philippines; on peut encore citer la genette du Cap, *viverra felina*, et celle de Madagascar, à laquelle on donne le nom de fossane, *viverra fossa*.

LES CHATS.

On appelle en latin *felis* les animaux du même genre que notre chat domestique, tels que le lion, le tigre, la panthère et un très-grand nombre d'autres espèces, moins importantes peut-être dans l'économie générale, mais non moins

dignes de l'attention des naturalistes. Les principaux traits caractéristiques des *felis* résident dans leurs dents au nombre de trente seulement, leur mâchoire supérieure n'ayant que quatre molaires, dont une fausse de chaque côté, et l'inférieure trois seulement. Ces animaux sont de tous les Carnassiers les plus féroces et les plus sanguinaires; ils sont aussi ceux qui disposent des armes les plus puissantes; leurs mâchoires courtes et robustes, leurs membres puissants et armés d'ongles rétractiles, c'est-à-dire susceptibles de se retirer dans une sorte de gaîne comme autant de crochets au moyen desquels ils déchirent leur proie, les rendent redoutables à tous les autres quadrupèdes. La plupart vivent dans les bois et font une chasse assidue aux animaux de toute sorte qui les fréquentent avec eux; comme les oiseaux de proie dont ils rappellent les principaux traits, ils se tiennent solitaires, chacun d'eux restant maître du cantonnement qu'il a choisi. On trouve des *felis* dans les deux continents, mais aucun n'existe à la Nouvelle-Hollande; la plupart sont des contrées méridionales, et cependant il en est qui remontent assez avant vers le nord. Le tigre lui-même, qu'on pourrait croire exclusivement spécial à l'Inde, est aussi dans ce cas, puisqu'on le rencontre jusqu'en Sibérie, en Corée, etc. Dans ces froides régions, sa fourrure devient plus épaisse, et, comme l'ir-

bis, autre espèce du même genre qui s'y rencontre avec lui, il présente des particularités dépendantes du climat. Les lynx, qui sont aussi des chats, comprennent également plusieurs espèces tout à fait septentrionales.

LION, *Felis leo* (PL. V — 3).

A la tête des espèces du genre chat est le lion, surnommé le roi des animaux à cause des belles qualités, de la force, j'ai presque dit de la magnanimité, que tout le monde lui reconnaît. Les lions, dont les traits caractéristiques sont bien connus, et que chacun distingue à l'épaisse crinière dont leur train antérieur est orné, à la couleur fauve uniforme de leur pelage et au flocon noir de l'extrémité de leur queue, habitent dans l'Afrique et aussi dans la partie méridionale de l'Inde : on doit même supposer qu'ils ont autrefois vécu en Grèce ; c'est au moins ce que porte à penser le témoignage des anciens auteurs ; mais ils n'ont pas tardé à en être repoussés. Un mammifère d'un autre genre, le chacal, qui est du groupe des chiens, est cité par les savants comme le fidèle compagnon du lion ; quelques-uns ont même admis une sorte d'intelligence entre l'un et l'autre : le fait est que le plus souvent ces deux carnassiers habitent les mêmes contrées ; par toute l'Afrique on les rencontre également. Le chacal est aussi d'Asie, mais il y est plus ré-

pandu que le lion, et il se trouve encore en Grèce. Ce n'est pas en ce pays seulement que les lions ont eu à souffrir des progrès de la civilisation ; quoiqu'ils n'aient point encore été détruits dans certaines autres contrées, ils y sont aujourd'hui bien moins abondants qu'autrefois. La Barbarie, qui recèle encore un nombre considérable de ces animaux, en fournissait bien davantage aux Romains, et les Grecs en retiraient de l'Asie-Mineure plus qu'on n'en rencontrerait de nos jours.

TIGRE ROYAL, *Felis tigris* (PL. V — 4).

Il se distingue par son pelage fauve en dessus, blanchâtre aux parties inférieures, et rayé de bandes de couleur noire. Sa taille est celle du lion (PL. V — 4). Cet animal est le véritable tigre, quoique souvent, et surtout dans le commerce, on donne ce nom aux espèces tachetées, c'est-à-dire aux panthères et aux jaguars. Le tigre ne se rencontre pas en Afrique ; mais en Asie, où il vit, il s'étend assez au nord, et on le trouve aussi sur les bords de la mer Caspienne, ainsi qu'à Java et à Sumatra, dans la mer des Indes. Quoiqu'on l'ait donné comme différant essentiellement du lion par ses mœurs et ses instincts, il présente, à peu de chose près, les mêmes habitudes que ce dernier, dont il a la force et le courage. Quoiqu'aussi abondant que le lion dans les pays qui sont sa véritable patrie, on le voit plus rarement dans nos ména-

geries, à cause de l'éloignement des régions qu'il habite.

JAGUAR, *Felis onca.*

Cet animal représente le tigre en Amérique; aussi lui a-t-on donné le nom de ce dernier, et les fourreurs le nomment-ils de préférence tigre d'Amérique ou bien grande panthère, le confondant alors, ainsi que Buffon l'avait fait, avec les panthères, qui sont tachetées à peu près selon la même manière, mais qui sont d'Asie et d'Afrique, et qui présentent d'ailleurs plusieurs particularités fort caractéristiques. Le jaguar est presque aussi grand que le tigre d'Orient et presque aussi dangereux; il fréquente les bois épais, et y fait sa demeure; il s'approche souvent des habitations pour y chercher une proie. On le distingue par son pelage, d'un fauve vif en dessus, marqué le long des flancs de quatre rangées de taches noires en forme de roses, c'est-à-dire composées elles-mêmes d'autres taches plus petites, et ayant un point noir à leur centre.

PANTHÈRE ET LÉOPARD.

L'histoire de ces deux animaux n'est pas encore définitivement établie, et les auteurs ne sont pas d'accord sur les traits qui appartiennent à chacun d'eux. Ce sont en effet des espèces fort difficiles à distinguer, mais dont on trouvera néces-

sairement les caractères, quand on aura pu les étudier sur un plus grand nombre d'individus. Ces animaux sont tachés comme les jaguars, mais ils leur sont inférieurs en dimensions; l'un et l'autre entraient dans les attributs de Bacchus. Les panthères employées pour la chasse dans certaines parties de l'Inde n'appartiennent ni à l'espèce de la panthère proprement dite, ni à celle du léopard: ce sont des guépards; elles se distinguent par la disposition de leurs couleurs, et surtout par leurs ongles, qui ne sont pas rétractiles. Les mœurs des guépards sont assez semblables, sous certains rapports, à celles des hyènes et des chiens.

Beaucoup d'autres espèces se distinguent dans le genre chat; nous citerons parmi elles les lynx, dont une race a quelques représentants dans les Pyrénées françaises et dans diverses autres parties de l'Europe. Rappelons aussi le caracal, *felis caracal* (Pl. VI.—1), qui est de l'Afrique et de l'Inde. L'espèce de ce dernier n'est pas très-rare en Barbarie et particulièrement dans nos possessions algériennes. Sa couleur fauve roussâtre, ses oreilles noires en dehors et surmontées avec élégance d'un pinceau de poils semblablement colorés, le jeu de sa physionomie, en font un animal remarquable. Le caracal paraît être le lynx des anciens; il est deux fois gros comme le chat domestique, mais ses proportions sont plus élancées.

ra pu les
individus.
ars, mais
; l'un et
Bacchus.
asse dans
nent ni à
lite, ni à
; elles se
couleurs,
t pas ré-
ont assez
celles des

uent dans
les lynx,
dans les
es parties
al, *felis*
que et de
très-rare
s posses-
oussâtre,
tées avec
ement co-
n animal
nx des an-
t domes-
élancées.

1 Caracal. 2 Chien Sauvage. 3 Phoque. 4 Fourmillier. 5 Tatou. 6 Dauphin.

la
co
re
ce
ve
so
qu
ce
qu
ap
ra
qu
co
les
da
ch
an
tré
div
so
co
et
re
de
no
no

CHAT DOMESTIQUE.

La source qui nous a fourni le chien, le chat et la plupart de nos animaux domestiques, est inconnue pour presque toutes ces espèces. Différents auteurs, reconnaissant dans l'Inde le berceau de l'espèce humaine et de sa civilisation, veulent que les différents animaux domestiques soient eux-mêmes originaires des races sauvages qui peuplent ces contrées. C'est en effet à des espèces ou même à des genres tout à fait asiatiques que le cheval, l'âne, la poule et quelques autres appartiennent; et cette seule coïncidence semblerait appuyer, sinon démontrer, la manière de voir que nous venons de citer. Mais il n'en est pas complétement de même pour les chiens, les chats, les moutons, les cochons, etc.; ces genres ont dans l'Inde des représentants dont ils se rapprochent en effet, mais des espèces congénères de ces animaux vivent aussi dans beaucoup d'autres contrées; et qui empêche que l'homme, dans les diverses contrées où il est venu s'établir, n'ait soumis les animaux sauvages qu'il y a rencontrés, comme il a pu le faire en Europe et en Afrique, et comme il l'a fait évidemment en Amérique en rendant le lama domestique? Dans cette manière de voir, on est conduit à admettre que les races nombreuses d'animaux domestiques de même nom sont elles-mêmes des races issues de diffé-

rentes espèces, et que, pour nous borner au chat dont il est ici question, les individus domestiques en Europe descendent du chat sauvage, *felis catus* (Pl. V—2), de cette partie du monde, comme ceux d'Afrique ont donné naissance aux variétés qui vivent chez les Egyptiens, les Abyssiniens, etc., et semblablement pour ceux de l'Inde. Les forêts de ces diverses régions recèlent en effet des espèces fort voisines des variétés nombreuses qu'y présente le chat domestique. Celui-ci, que les Grecs connaissaient à peine, mais qui était commun chez les Romains et chez les anciens Égyptiens, n'a pas été trouvé en Amérique et en Australie, lors de la découverte; ce qui indique que son association avec l'homme est moins ancienne que celle du chien, que ces peuples, surtout les Australiens, possédaient déja. Il est aujourd'hui généralement répandu; mais, dans tous les pays, il est plutôt un familier qu'un véritable serviteur; il cherche, dans ses rapports avec l'homme, protection, tranquillité, subsistance assurée; mais il est loin d'être aussi directement utile que le chien.

LES HYÈNES (Pl. V — 5).

Les hyènes établissent un lien de transition entre les chats et les chiens, car elles ont dans leurs mœurs, autant que dans leur organisation,

diverses particularités qui les rapprochent en même temps des uns et des autres ; leurs allures ont quelque chose de bizarre et de disgracieux résultant de la disposition de leurs membres, qui sont plus longs antérieurement qu'en arrière ; aussi leur dos est-il incliné. Leurs dents incisives et leurs canines sont en même nombre que chez les autres digitigrades, et elles ont cinq molaires à la mâchoire supérieure, et quatre à l'inférieure. L'opinion générale sur ces animaux n'est pas plus fondée que celle qu'on se fait des mœurs du lion, du tigre et de tant d'autres, et la réputation de férocité extrême qu'on leur a faite n'est rien moins que justifiée. Les hyènes sont voraces, mais elles manquent de courage, d'adresse et aussi d'armes offensives égales à celles des lions et des tigres, et leur nourriture habituelle consiste en animaux morts et en charognes, qu'elles cherchent après que ces grands destructeurs les ont abandonnés. C'est seulement lorsque la faim les presse qu'elles attaquent les animaux vivants, et ce n'est que dans les cas extrêmes qu'elles se jettent sur l'homme, ainsi qu'on voit d'ailleurs les loups eux-mêmes, les ours et jusqu'aux chiens sauvages le pratiquer en pareille circonstance. Elles sont assez faciles à soumettre, et elles s'apprivoisent jusqu'à un certain point. Dans les ménageries, elles comptent parmi les plus dociles, et, dans beaucoup de contrées d'Orient, on les élève fré-

quemment de manière à pouvoir leur laisser autant de liberté qu'aux chiens. On connaît trois espèces d'hyènes : l'*hyène brune* est la plus rare et fréquente l'Afrique australe ; l'*hyène tachetée* (Pl. V—5), un peu plus grande, est à peu près de la taille du loup ; on l'observe surtout en Afrique, depuis le Sénégal principalement jusqu'au Cap. La troisième est l'*hyène rayée* ; cette dernière diffère seulement par la disposition de ses couleurs, qui présentent, sur un fond analogue à celui de l'hyène tachetée, des bandes au lieu de taches : elle habite la Perse, l'Arabie, l'Égypte et l'Abyssinie.

On a quelquefois confondu dans le même genre que les hyènes un animal également originaire du sud de l'Afrique et d'abord nommé civette hyénoïde, parce qu'il rappelle en effet les hyènes par ses formes extérieures, mais que la singulière conformation de son système dentaire a fait avec raison distinguer en un genre particulier qu'on a nommé *protèle*. Ces protèles préfèrent les sables du désert ; ils se creusent des terriers dans lesquels ils passent une partie du jour, et, comme les hyènes, ils ne sortent que le soir ou pendant la nuit pour chercher leur nourriture. Leurs dents ne sont pas sans analogie avec celles de diverses espèces de phoques.

CHIENS.

Le loup, le renard, le chacal, le chien domestique et beaucoup d'autres animaux analogues, sont des espèces d'un même genre, auquel le chien a donné son nom. Tous ont cinq doigts antérieurs, et quatre avec un pouce tout à fait rudimentaire postérieurement; leurs ongles sont propres à fouir le sol, mais ils ne sont pas rétractiles; leur langue n'est pas armée de crochets comme celle des chats, et ils ont quarante-deux dents. Moins carnassiers que les martes, et à plus forte raison que les hyènes et les chats, ceux-ci associent fréquemment les productions végétales aux substances animales dont ils font leur nourriture; ils ont l'odorat excessivement sensible, et lorsqu'ils poursuivent une proie, ils le font à la piste avec beaucoup d'adresse. On sait combien l'homme a retiré d'avantages de cette qualité précieuse du chien domestique.

Toutes les espèces de ce grand genre n'ont pas les mêmes mœurs; les unes sont diurnes, c'est-à-dire que c'est dans le jour qu'elles se livrent avec le plus d'activité à leurs divers actes; d'autres sont nocturnes; elles sont aussi plus ou moins carnivores (plus ou moins avides de chair); trop faibles pour attaquer l'homme, trop inhabiles souvent pour se procurer certains gibiers que la

finesse permet aux renards de saisir, les loups recherchent plus souvent que ces derniers les racines et diverses autres substances végétales. Ainsi que les chacals, ils sont beaucoup plus omnivores; sous ce rapport, ils ont plus d'analogie avec l'espèce domestique. Ils ne perdent pas néanmoins, lorsqu'elle se présente, l'occasion d'enlever au berger quelques brebis, mais ils fuient devant lui, et s'ils se rapprochent quelquefois des villages, s'ils attaquent de temps à autre les hommes, et surtout les femmes et les enfants, c'est lorsque le besoin d'aliments se fait impérieusement sentir.

LOUP, *Canis lupus.*

Il est de toute l'Europe, d'une grande partie de l'Asie, et se rencontre aussi dans une portion de l'Amérique du Nord. La longueur totale de son corps est de trois pieds sept pouces; sa queue a seize pouces de long, et sa hauteur est de deux pieds et demi environ au garrot. Son pelage est composé de poils grossiers d'un gris fauve, varié de diverses nuances sur quelques parties. Quelquefois le loup est entièrement noir. La variété de cette dernière couleur a été prise le plus souvent pour une espèce distincte, mais il est bien constaté maintenant que le loup noir (*canis lycaon*) et le loup ordinaire peuvent provenir de la même portée, ce qui ne permet plus de doute

sur leur affinité. Quelques individus avancés en âge passent au contraire au blanc et constituent une autre variété. La durée de la vie de ces animaux est de quinze à vingt ans. Dans l'hiver, et surtout lorsque le froid est rigoureux, ils se réunissent quelquefois pour chasser, et l'on croit avoir remarqué qu'ils se disposent en relais pour atteindre leur proie plus sûrement. Dans les pays de hautes montagnes, et lorsque les gelées sont longuement prolongées, on voit parfois des troupes de loups affamés, composées de plusieurs centaines d'individus, souvent accompagnées d'ours, se répandre dans les campagnes et entrer dans les villages pour se jeter sur tous les animaux qu'ils rencontrent : moutons, chiens, chevaux, bœufs, sans épargner l'homme lui-même. Les loups deviennent facilement enragés, et, vers le milieu du siècle dernier, un d'eux, atteint de cette maladie, a causé d'immenses ravages en France, et a été surnommé *bête du Gévaudan ;* c'est à tort qu'on a dit que cet animal était une hyène, car l'hyène n'existe pas naturellement chez nous.

La voix du loup est un hurlement prolongé, que les chiens distinguent de loin, et qui produit toujours sur eux un sentiment de terreur, car le loup et le chien, quoique fort semblables par leur organisation, et peut-être originaires d'une souche commune, sont des animaux qu'on regarde comme antipathiques. Néanmoins, de même que

le lion et le tigre, ils reproduisent ensemble, et leurs petits, qu'on nomme *chiens-loups*, sont eux-mêmes féconds, bien qu'ils n'aient pas jusqu'ici donné lieu à de longues lignées.

CHACAL, *Canis aureus.*

Nous en avons fait mention en parlant du lion, dans l'histoire duquel il joue, chez certains auteurs, un rôle assez important, bien que du second ordre. L'Afrique, l'Inde, le Caucase, et en Europe, la Grèce, produisent des chacals, et partout ces animaux sont communs et présentent des différences qui ont servi à les distinguer en plusieurs variétés. Ce sont des animaux fouisseurs qui se tiennent par troupes, et dont la vie est surtout nocturne. Un peu plus grand que le renard, le chacal approche plus que lui du loup par ses membres plus élevés, et par sa queue moins longue et moins garnie. Son pelage fauve, légèrement doré dans certaines parties du corps, lui a valu son nom de *canis aureus*.

RENARD, *Canis vulpes.*

Plus répandu que le loup, plus défiant et plus rusé que lui, le renard n'est pas moins nuisible à cause de la destruction des volailles et du gibier. Il établit son domicile au milieu des bois peu éloignés des habitations rurales, ordinairement dans un ancien terrier de lapin, qu'il élar-

git à sa mesure, ou dans celui d'un blaireau qu'il a chassé en l'infectant de son urine. Il ne sort de cette retraite qu'au crépuscule du soir ou pendant la nuit, et y rentre dès que le jour commence à poindre. Doué d'organes de vision très-perfectionnés et d'un odorat très-délicat, il ne lui est pas difficile, dans ses chasses nocturnes, de trouver les traces des animaux dont il se nourrit; il se met à l'affût pour les saisir.

CHIEN DOMESTIQUE, *Canis familiaris.*

Le nom de *canis familiaris*, comparé à ceux du loup, du chacal ou du renard, *canis lupus*, *canis aureus*, *canis vulpes*, pourrait faire croire que les nombreuses races d'animaux auxquels on l'applique en zoologie, constituent, comme chacun de ceux-ci, une espèce réellement particulière, bien distincte et facile à caractériser. Mais l'histoire du chien, moins avancée peut-être que celle d'aucun autre animal domestique, est loin d'avoir la rectitude qu'on pourrait lui supposer, lorsqu'on vient l'interroger sur l'origine de ce fidèle serviteur, c'est-à-dire sur la race sauvage dont il est issu; car, quelque ancienne qu'on la suppose, l'association de cet animal avec l'espèce humaine est postérieure aux premiers temps de la création; et comme le cheval, l'âne, le cochon, le coq, etc., le chien a eu son type sauvage. Moins anciennement soumises que lui, les espèces que

je viens de citer ont été nécessairement modifiées d'une manière moins profonde par la domesticité ; et comme elles différaient moins de leurs types originels, ceux-ci ont été plus faciles à reconnaître. Mais il n'en a pas été de même du chien, et l'on peut dire que c'est encore aujourd'hui une question que de savoir de quels animaux il provient, puisque l'opinion des savants n'est point encore fixée à cet égard. Le loup, le chacal ou le renard lui ont-ils donné naissance, ou bien, comme l'ont pensé divers auteurs, appartient-il à quelque autre espèce du même genre, dont la race sauvage se serait anéantie, ou serait encore inconnue des naturalistes ? Cette dernière opinion est certainement la plus probable, et elle prendra plus de gravité encore si l'on remarque que la plupart de nos animaux domestiques de l'Ancien-Monde proviennent en grande partie de l'Inde, comme cela est de toute évidence pour le cheval, l'âne et le coq, et que cette partie du globe renferme plusieurs races ou espèces sauvages de chiens peu éloignées du chien de berger, que Buffon et tous les auteurs supposent le plus rapproché de son type sauvage.

Pour juger de l'influence qu'ont eue sur ces quadrupèdes leurs relations avec l'espèce humaine, il n'est pas même nécessaire de savoir ce qu'ils étaient avant d'être soumis à la domesticité, il suffit de comparer les variations qu'on

remarque entre les diverses races de chiens domestiques, et celles que présentent les variétés de telle autre espèce restée dans les conditions où l'a placée la nature, et l'on ne tardera pas à reconnaître que ces différences sont pour la plupart d'une importance plus grande que celles qui distinguent non-seulement, comme nous le disions, les diverses races d'une même espèce, mais encore les différentes espèces d'un même genre : car les altérations portent sur la forme générale et sur celle de chacun des organes en particulier.

Les mœurs du chien sont aussi variables que ses formes extérieures. L'homme a créé, pour chaque race, un genre de vie qui semble en rapport avec sa nouvelle organisation. L'une est dressée à telle sorte de chasse ; celle-ci l'est pour la garde ; telle autre, pour la conduite des troupeaux ; on a des chiens contrebandiers, comme on en a qui sont nés, j'ai presque dit façonnés, pour la vie de salon, et d'autres qui doivent traîner des fardeaux à la manière des bêtes de somme ou briller dans les combats. Autrefois on se servait de limiers pour traquer les malfaiteurs, et dans quelques colonies des Antilles, on avait recours, il y a peu d'années encore, à ce moyen barbare, pour atteindre les nègres qui fuyaient l'esclavage et se réfugiaient dans les bois. Mais, bien que profondes, ces altérations dans les mœurs et l'or-

ganisme du chien ne tarderaient pas à s'effacer elles-mêmes si les causes qui les produisent ou les entretiennent venaient à cesser, et il est probable que ces animaux, en redevenant sauvages, finiraient par reprendre plus ou moins leur forme primitive. Aussi, ceux qui dans leurs rapports avec l'homme ont eu un genre de vie plus analogue avec le régime pour lequel la nature les avait créés, doivent-ils être et sont-ils réellement les plus voisins du type primitif. Buffon, qui n'avait pu, comme on l'a fait depuis, étudier les diverses races domestiques de l'Inde et de l'Australie, avait reconnu que le chien de berger, parmi ceux que nous possédons, devait être le plus analogue à la souche de tous les autres. C'est en effet de cette variété remarquable que se rapprochent les chiens mi-sauvages, mi-domestiques de la Nouvelle-Hollande, et ceux qui sont redevenus entièrement sauvages en Amérique (Pl. VI—2) depuis que les Européens se sont établis dans cette partie du monde.

L'étude des nombreuses variations qu'a subies le chien domestique n'a pas été négligée des naturalistes. Nous dirons seulement que chacune de ses races reçoit des savants une dénomination particulière; et ici, comme pour les variétés de toutes les espèces, cette dénomination est ajoutée à celle que l'espèce elle-même porte dans le système zoologique. Le chien ayant été nommé,

comme nous l'avons dit, *canis familiaris*, on appelle *canis familiaris gallicus*, le chien courant; *canis familiaris borealis*, le chien des Esquimaux; *canis familiaris fricator*, le doguin; *canis familiaris australis*, celui de la Nouvelle-Hollande, etc.

§ V.

LES CARNASSIERS PINNIGRADES.

Nous savons déjà qu'on appelle *pinnigrades*, c'est-à-dire progressant à l'aide de nageoires, ceux des animaux carnassiers qui, vivant complétement dans l'eau, ont leurs membres tout à fait disposés pour la natation. Cette cinquième famille se compose des phoques et des morses, qui sont tous des animaux marins; leurs pieds sont si courts et tellement enveloppés dans la peau, qu'à terre ils ne peuvent servir pour marcher; alors les phoques sont obligés de ramper; mais les membranes qui réunissent leurs doigts font de leurs extrémités des nageoires assez comparables à celles des poissons, et leurs corps ayant une forme à peu près semblable à celle de ces derniers animaux, les pinnigrades nagent avec une facilité extrême. La disposition de leurs membres postérieurs est surtout remarquable; ils sont courts et dirigés en arrière; parrallèle-

ment à l'axe du corps, le bassin de ces animaux est étroit, et leur queue courte est en partie cachée entre les membres postérieurs.

LES PHOQUES, *Phoca* (Pl. VI — 3).

Le genre des phoques, dont tout le monde a entendu parler, comprend un nombre assez considérable d'espèces répandues dans toutes les mers, sous toutes les latitudes, et parmi lesquelles il en est plusieurs qui atteignent une taille remarquable, et d'autres qui, bien que moins colossales, méritent d'être signalées à cause des produits que leur peau et leur graisse fournissent aux navigateurs qui se livrent à leur chasse. Moins profondément modifiés dans leur appareil locomotoire que les lamantins et les cétacés, les phoques sont pour ainsi dire moins invariablement aquatiques : aussi s'approchent-ils plus fréquemment des rivages ; ils y viennent même pour s'y choisir un lieu de repos, et c'est aussi à terre qu'ils mettent au monde et allaitent leurs petits. Habitants naturels des mers, ils recherchent les côtes désertes, et nulle part ils ne sont plus abondants que sur les rivages des terres frappées de mort et enveloppées des glaces du pôle ; c'est là que leurs sauvages tribus se plaisent de préférence depuis des siècles et qu'elles y sont sans cesse de plus en plus refoulées par le génie destructeur de l'homme qui

les harcèle et les y poursuit. Toutes les mers de l'Océan-Atlantique, de même que la Méditerranée et la Caspienne, aussi bien que l'Océan-Indien, les Océans Arctique et Antarctique, nourrissent des phoques; mais on peut poser en principe que ceux de ces animaux qui vivent sous l'équateur et entre les tropiques ne sont jamais que des espèces isolées ou solitaires, tandis que ceux du pôle boréal et du pôle austral se réunissent au contraire en grandes compagnies et forment d'innombrables légions.

Les phoques sont recherchés pour leur graisse huileuse, qui est usitée dans les arts; mais certaines espèces de ces animaux sont surtout estimées à cause de leur fourrure douce et soyeuse.

PHOQUE MOINE, *Phoca monachus.*

C'est celui de la Méditerranée; il atteint sept à huit pieds de longueur, et son pelage est d'un brun noirâtre en dessus et blanchâtre en dessous. Cet animal était déjà connu des anciens; on le rencontre quelquefois sur nos côtes du midi de la France. Les phoques de nos rives océaniennes se rapportent à deux ou trois espèces; ceux des mers du Nord sont beaucoup plus nombreux. On chasse les phoques non-seulement dans les mers australes, mais aussi dans plusieurs points des mers boréales, au Kamtschatka, à Terre-Neuve, sur les côtes d'Islande, etc. Les nombreuses espèces

que renferme le genre de ces animaux ont fait le sujet de plusieurs travaux importants, parmi lesquels nous citerons ceux de Fabricius, Péron, Blainville, Cuvier, Thienemann et Nilson. On connaît des phoques pourvus d'oreilles et d'autres qui n'ont à l'extérieur aucun rudiment de cet organe; les premiers ont reçu le nom d'otaries; les dénominations vulgaires des phoques sont celles de chien de mer, veau marin, lion marin, etc. Celle de chien de mer est certainement une des plus heureuses, car on ne saurait nier qu'il n'existe dans l'organisation des phoques et dans celle des chiens de véritables analogies.

Parmi les espèces de ce groupe qui sont étrangères à nos mers, nous citerons le *phoque à trompe*, appelé aussi éléphant marin. Son nom rappelle que, dans le mâle, le nez se prolonge en une sorte de trompe molle, qui imite celle des tapirs et jusqu'à un certain point celle des éléphants. Ces animaux fréquentent les rivages de l'Amérique australe, et atteignent jusqu'à vingt, vingt-cinq et même trente pieds. Ils vivent par troupes nombreuses et se nourrissent, comme les autres phoques, de poissons et de mollusques pélagiens dont ils détruisent une grande quantité.

LES MORSES.

Le genre morse ne comprend qu'une seule es-

pèce dont la forme générale et la disposition des membres rappellent ce que l'on connaît des phoques, mais qui se distingue aisément de ces animaux par les deux énormes canines sortant de la bouche que présente sa mâchoire supérieure, canines qui constituent deux véritables défenses. Le morse habite toutes les parties de la mer Glaciale, et atteint jusqu'à vingt pieds de longueur. Les voyageurs le désignent souvent par le nom de vache marine, cheval marin, bête aux grandes dents, etc. Il paraît qu'il se nourrit de plantes aquatiques aussi bien que de substances animales. Ses mœurs sont à peu près les mêmes que celles des phoques; il vit en troupes nombreuses, fréquente les côtes et vient souvent à terre, où il est d'une capture facile; mais il est dangereux d'attaquer les morses en pleine mer, car toute la troupe, assure-t-on, se réunit pour défendre celui qui est blessé, entoure l'embarcation d'où le trait est parti, et ne tarde pas à la chavirer pour meurtrir à coups de dents les hommes qui la dirigent. On recherche le morse pour ses dents, dont l'ivoire, quoique grenu, est assez estimé; pour sa peau, qui est employée par les carrossiers, et pour son huile, dont un seul individu peut souvent fournir une demi-tonne.

CHAPITRE III.

MAMMIFÈRES ÉDENTÉS.

Linnæus avait appelé ces animaux brutes (*brutæ*), dénomination que les naturalistes plus récents ont remplacée par celle d'*édentés*, quoique cette dernière, peut-être parce qu'elle est plus rigoureusement significative, soit beaucoup moins heureuse. Ces mammifères mériteraient en effet bien plutôt le nom de *mal dentés* que celui d'édentés; car, s'il en est parmi eux un petit nombre qui n'ont pas de dent du tout, il en est aussi qui ont un très-grand nombre de ces organes; tels sont, par exemple, certains tatous qui n'ont pas moins de quatre-vingt-dix-huit dents : mais chez tous, ces organes, lorsqu'ils existent, ont une forme et une disposition assez particulières. Aucun d'eux n'a de véritables incisives, quelques-uns seulement ont des canines; et, comme nous l'avons vu, il en est, tels que les fourmiliers, qui n'ont

pas même de molaires : c'est surtout à ces derniers que le mot d'édentés mérite davantage d'être imposé. Ces dispositions remarquables ne sont pas les seules qui caractérisent les mammifères du troisième ordre. Ces animaux offrent, dans les autres points de leur organisation, des particularités non moins remarquables ; et, envisagés dans leurs formes aussi bien que dans leurs mœurs et dans la nature de leurs téguments, ils ne manqueront pas d'attirer nécessairement l'attention des observateurs : on peut dire qu'ils sont caractérisés par leur bizarre apparence. Peut-être encore est-ce là ce qui a engagé certains auteurs à leur adjoindre quelques autres espèces, non moins étranges qu'eux sous différents rapports, mais qui appartiennent à d'autres ordres ; tels sont les échidnés et les ornithorrhynques, dont nous parlerons à la fin de ce petit Traité, et les bradypes dont il a été question (page 85).

Ainsi réduits, les édentés ou les brutes, pourront être partagés en trois groupes assez distincts : ceux des *tatous*, des *fourmiliers* et des *pangolins*. La plupart sont des régions intertropicales ; les deux premiers sont du Nouveau-Monde et le troisième a des représentants en Afrique et en Asie.

§ Ier.

ÉDENTÉS TERRESTRES.

LES TATOUS, *Dasypus* (Pl. VI — 5).

Le genre des tatous est remarquable par les caractères des espèces qu'il comprend; toutes ayant le corps, la tête et la queue protégés par des espèces de carapaces ou boucliers, composées de poils agglutinés, et qui sont formées par un épaississement de leur peau. Sur le tronc, ces espèces de boucliers sont disposées par bandes transversales, afin de ne point empêcher les mouvements que l'animal doit exécuter. On ne trouve des tatous qu'en Amérique.

Ces mammifères, dont la taille est moyenne ou même assez petite, puisque le plus souvent ils ne sont guère plus gros que des lapins, vivent, comme ces derniers, dans des trous qu'ils se creusent eux-mêmes, au moyen des ongles énormes dont leurs membres antérieurs sont armés. Ce sont des êtres assez lents, et dont la nourriture consiste principalement en fruits et en insectes. Les tatous ont aussi dans leurs dents, assez semblables pour la forme et la disposition à celle de certains dauphins, un caractère remarquable; et quoiqu'ils appartiennent à l'ordre des édentés,

il en est qui possèdent, comme beaucoup de cétacés, un nombre considérable de ces organes. On connaît aussi une espèce de tatou qui présente des incisives, plusieurs dents étant insérées dans l'os incisif ou intermaxillaire.

LES ORYCTÉROPES, *Oryctérope*.

L'oryctérope, ou cochon de terre, est un animal du cap de Bonne-Espérance, assez analogue aux tatous par ses mœurs et par le grand développement de ses ongles, mais qui n'a pas la cuirasse de ces derniers, et chez lequel on ne compte que vingt-six dents, toutes mâchelières. Ce quadrupède a le corps épais, et semble se rapprocher ainsi du cochon; de là le nom qui lui a été parfois appliqué. Il est couvert de soies d'un gris sale, un peu roussâtres sur les flancs et sous le ventre, et d'un brun obscur sur les pieds; il se creuse des terriers, dont il ne sort que la nuit, et recherche principalement, pour s'en nourrir, les fourmis et les termites, qu'il saisit au moyen de sa langue longue et gluante.

LES FOURMILIERS, *Myrmecophaga* (Pl. VI—4).

Ceux-ci habitent les parties chaudes de l'Amérique, et comprennent plusieurs espèces assez différentes entre elles par le port et la forme gé-

nérale, mais qui ont également pour caractère d'être complétement dépourvues de dents.

TAMANOIR, *Myrmecophaga jubata.*

Cette espèce, du genre des fourmiliers, a le corps très-long et très-bas sur jambes; sa tête est fort mince, très-allongée et terminée par une très-petite bouche; ses pieds de devant ont quatre doigts, et ceux de derrière cinq; sa queue est garnie de longs poils, et son pelage est brun avec une bande oblique noire, bordée de blanc sur chaque épaule. Le tamanoir, que l'on trouve à la Guyane, au Brésil, au Pérou et au Paraguay, vit solitaire; il est lent et nocturne : c'est un animal très-bizarre par sa forme générale, et qui paraît être stupide. Comme les autres fourmiliers, il se nourrit principalement de fourmis, et c'est à l'aide de sa langue allongée et visqueuse, comme celle des oryctéropes, qu'il s'empare de ces insectes.

TAMANDUA, *Myrmecophaga tamandua.*

Ainsi que le précédent, il a été connu de Buffon; il se distingue par ses doigts, au nombre de quatre antérieurement et de cinq postérieurement; sa queue est presque ronde, et son pelage rude est d'une teinte triste et rembrunie; sa tête est cylindrique et allongée. Le *tamandua* présente les mêmes mœurs que le tamanoir; il

vit à la Guyane et au Brésil principalement. Son odeur sent fortement le musc. On a distingué plusieurs variétés de *tamandua*.

FOURMILIER DIDACTYLE, *Myrmecophaga didactyla.*

Cette espèce, non moins curieuse par sa forme que ses congénères, est modifiée pour d'autres habitudes. Les précédentes vivent à terre, et c'est principalement dans les arbres que celle-ci doit passer son existence; sa taille est celle d'un rat de la plus forte dimension; ses pieds de devant n'ont que deux doigts, ce qui l'a fait nommer didactyle; sa queue est prenante, c'est-à-dire susceptible de saisir les corps, comme nous l'avons vu pour celle de certains singes et des kinkajous. Cette particularité permet au fourmilier didactyle de grimper aux arbres avec beaucoup plus d'aisance; il y passe en effet une partie de sa vie, faisant une grande destruction de fourmis et d'autres insectes qu'il ramasse avec sa langue. Ce quadrupède a le poil assez long et généralement fauve : on le trouve à la Guyane et au Brésil.

§ II.

CÉTACÉS.

Nous devons maintenant consacrer quelques pages à faire un abrégé de l'histoire des cétacés.

Ces animaux, d'abord confondus dans une même classe avec les poissons, quoique de tout temps on ait reconnu leurs rapports avec les mammifères, ont été, plutôt par habitude que par suite d'un véritable raisonnement, placés à la fin des mammifères ; il semblait que, parce qu'ils ne sont pas quadrupèdes, et parce que leur forme rappelle grossièrement celle des poissons, ils n'étaient pas dignes de prendre, parmi les mammifères, le rang auquel leur organisation semble les appeler. Disons d'abord que, pour reconnaître un cétacé, il suffit de se rappeler que tout animal de ce groupe manque de pieds postérieurs, a le corps de forme ichthyoïde, c'est-à-dire semblable à celui d'un poisson ; que ses membres antérieurs manquent d'ongles et ressemblent à des nageoires ; que son corps est lisse et dépourvu de poils ; et, ce qui est plus caractéristique, que ses narines, placées différemment que celles des autres animaux, sont ouvertes au sommet de la tête, et reçoivent le nom d'évents. On ne doit pas laisser confondre avec les cétacés quelques animaux privés de membres de derrière, mais qui n'ont point les narines disposées en évents, et qui s'éloignent d'ailleurs des véritables cétacés par différents autres traits que nous signalerons en leur lieu.

Les naturalistes, même en rangeant les cétacés

parmi les poissons, n'ont jamais ignoré par combien de caractères importants ces deux sortes d'animaux diffèrent entre eux; mais le public, oubliant sans doute que les savants admettaient sous le nom de poissons des êtres aussi dissemblables, par cela seul que les uns et les autres vivent dans l'eau et qu'ils sont privés des poils qui distinguent la plupart des vrais mammifères, a toujours eu des cétacés l'opinion qu'ils étaient de vrais poissons. Il est cependant aussi facile de prouver que ces gigantesques habitants des mers sont vraiment des espèces de mammifères, que de le démontrer pour les lamantins ou prétendues sirènes, pour les morses, pour les phoques, etc. Les poissons respirent au moyen de branchies, et l'eau est le seul aliment de leur respiration; ils sont ovipares; ils n'ont point de mamelles, point de lait pour allaiter leurs petits; leur peau lisse ou écailleuse n'est jamais garnie de poils; leur sang est froid, etc., tandis que les cétacés respirent l'air en nature et par l'intermédiaire de véritables poumons; aussi sont-ils obligés de venir à la surface de l'eau toutes les fois qu'ils ont besoin de faire une nouvelle inspiration; ils ont des mamelles sécrétant un lait assez abondant, et dont se nourrissent leurs petits déjà vivants, comme ceux des autres mammifères lorsqu'ils viennent au monde; leur sang est chaud à la manière de celui des oiseaux et

mammifères; et leur peau, qu'elle soit nue ou garnie de quelques poils, comme cela se voit chez certains dauphins, n'est jamais recouverte d'écailles, ni même comparable, pour sa structure, à celle des poissons à peau lisse. Ces animaux montrent d'ailleurs un instinct plus développé que celui des poissons. Dans beaucoup de cas, ils vivent en troupes plus ou moins nombreuses, errant à la surface des mers ou confinés dans les parages de quelque côte déserte, ou au sein de quelque archipel. Tous nagent avec une extrême facilité; beaucoup d'entre eux le font même avec élégance. Les dauphins se plaisent à suivre les navires, à la manière des requins; ils se jouent avec grâce autour des bâtiments, et leur course rapide, les mille détours qu'ils ne cessent d'exécuter, sont souvent, au milieu des longues traversées, un spectacle dans la contemplation duquel se plaisent les marins, et qui leur fait oublier pendant quelques heures la vaste solitude qui les entoure.

Tous les vrais cétacés méritent le nom de souffleurs, car ils sont tous pourvus d'évents. Leur nourriture consistant en petits animaux pélagiens (mollusques, zoophytes, crustacés, etc.), ils avalent, en même temps que ces petits êtres, de très-grands volumes d'eau dont il fallait qu'ils pussent se débarrasser, puisque c'est l'air et non l'eau qu'ils respirent, et que d'ailleurs ils n'ont

pas d'ouïes comme les poissons. Cette eau s'arrête dans leur bouche, et la contraction de cet organe la refoulant vers les narines qui forment un canal ouvert dans les évents, sur le sommet de la tête, elle s'échappe par cette ouverture. C'est ainsi que les cétacés, les plus volumineux surtout, produisent ces jets d'eau qui les font remarquer à la surface des mers. Leurs narines, sans cesse traversées par des flots d'eau salée, ne pouvaient être tapissées d'une membrane assez délicate pour percevoir les odeurs; aussi manquent-ils véritablement du sens de l'odorat.

LES DAUPHINS, *Delphinus* (Pl. VI--6).

Le genre de ces animaux, tel que l'ont admis les anciens auteurs, comprend un très-grand nombre d'espèces propres à toutes les mers et à toutes les latitudes, et qui se reconnaissent à leur corps à peu près en fuseau, à leur tête tantôt obtuse, tantôt allongée, mais qui n'est pas plus grosse que leur corps. Les dauphins ont généralement des dents aux deux mâchoires, et, chez quelques espèces, ces dents sont très-nombreuses. Si l'on admet qu'ils sont du même degré d'organisation que les tatous et les oryctéropes, et qu'ils représentent ces derniers au sein des eaux, il faudra nécessairement donner à l'ordre qui les comprend un autre nom que celui d'éden-

tés, puisqu'en réalité ce sera parmi eux que se trouveront rangées les espèces qui ont le plus de dents. Mais une chose remarquable, et qui fait voir combien serait préférable la dénomination de *mal dentés*, dont on a parfois essayé de se servir, c'est qu'ici, comme chez les édentés terrestres, on voit à côté d'espèces à dents très-nombreuses, des animaux, évidemment de la même famille, qui cependant n'ont que fort peu ou même point du tout de dent. Chez ceux qui en ont beaucoup, comme chez ceux qui n'en présentent qu'un petit nombre, ces organes sont toujours remarquables par leur forme assez singulière.

Les dauphins qui se trouvent le plus souvent sur nos côtes sont le dauphin ordinaire, *delphinus delphis*, et le marsouin, *delphinus phocæna*. Le second diffère surtout du premier par son museau beaucoup plus raccourci. Ces animaux fréquentent de préférence les embouchures des fleuves, et souvent ils en remontent le cours jusqu'à une certaine hauteur, sans que le changement d'eau douce et d'eau salée ait sur eux aucune influence fâcheuse. Mais c'est à la mer, comme tous les autres dauphins, qu'ils passent la plus grande partie de leur vie et qu'ils se tiennent de préférence. On doit faire remarquer cependant qu'il existe, dans une des contrées de l'Amérique du Sud, la Bolivie, une espèce de la famille des dauphins qui est tout à fait fluviatile. Les habi-

tants de plusieurs provinces la connaissent sous le nom d'*inia*.

C'est au même genre ou plutôt à la même famille qu'appartient le *narwhal*, dont le système dentaire est si singulier. Ce mammifère, rare dans les collections, et dont on ne possède pas même le squelette en France, est surtout remarquable par l'énorme dent qui sort de sa bouche, et qui, implantée dans sa mâchoire supérieure, ressemble plutôt à une grande corne qu'à une véritable dent. Dans le jeune âge, il existe deux de ces dents; mais l'une d'elles ne tarde pas à s'arrêter dans son développement, tandis que l'autre (ordinairement celle de gauche) s'avance en ligne droite, et constitue un énorme stylet arrondi, pointu, en général sillonné en spirale, et qui n'atteint pas moins du tiers, ou même de la moitié de la longueur totale du corps de l'animal. On voit de ces dents qui ont jusqu'à dix pieds de long. Les narwhals nagent avec une grande vitesse, et ils comptent parmi les ennemis les plus redoutables des baleines. Réunis en troupes nombreuses, ils attaquent souvent ces gigantesques cétacés, et leur font avec leurs défenses de cruelles blessures. Les pêcheurs de la mer du Nord prennent fréquemment des narwhals, et ils les recherchent à cause de la bonne qualité de leur huile.

LES BALEINES.

Le genre baleine (*balæna*), à côté duquel on doit citer ceux des cachalots et des physétères, commence la série des cétacés à grosse tête ou macrocéphales. Ces animaux, qui sont les plus volumineux de tous ceux que l'on connaît, doivent l'énorme développement de leur tête, non pas au cerveau ni au crâne, qui conservent les mêmes proportions que chez les dauphins, mais aux os de la face, dont les dimensions sont énormes. Les caractères distinctifs des baleines sont principalement tirés des espèces de lames allongées qui remplacent les dents à leur mâchoire supérieure, et qu'on appelle *fanons*. Ces lamelles, qu'on exploite dans le commerce sous le nom de *baleines*, sont disposées en série de chaque côté de la bouche, et représentent d'énormes peignes, à travers lesquels l'eau, engloutie dans la gueule immense de ces mammifères, s'échappe en partie après avoir abandonné les petits animaux qu'elle renfermait, et qui sont la pâture des grands cétacés dont il s'agit. Les espèces de ce genre n'ont point de dents aux mâchoires; leur tête, assez grosse, ne l'est pas autant que celle des cachalots; les véritables baleines sont celles chez lesquelles il n'existe point de nageoire dorsale.

L'espèce la plus célèbre est la baleine franche, *balæna mysticetus*, qui était autrefois beaucoup

plus fréquente, même dans nos parages, qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le nombre considérable des animaux de cette espèce qu'on a détruits n'a pas été sans influence sur leur multiplication : les baleines sont devenues plus timides; elles se sont éloignées de plus en plus dans le Nord, et leur chasse présente chaque jour de nouvelles difficultés; on assure que les individus de quatre-vingts et même cent pieds, comme il n'est pas douteux qu'il en existe, sont devenus extrêmement rares. La taille des plus belles baleines que se procurent d'ordinaire les pêcheurs est de soixante à soixante-dix pieds environ. On a calculé que le poids d'un individu de ces dimensions est de près de soixante-dix tonnes, et équivaut presque à celui de trois cents bœufs. On ignore la durée de la vie de ces animaux; celle de leur gestation paraît être de neuf à dix mois; leurs petits naissent en février ou en mars, et, en venant au monde, ils ont treize ou quatorze pieds de longueur. La baleine ne produit qu'un seul baleineau à la fois, et elle lui porte la plus tendre affection; souvent on la voit le soutenir sur ses nageoires; lorsqu'il est attaqué par les pêcheurs, elle le défend avec courage, et se laisse prendre elle-même en essayant de le sauver, plutôt que de l'abandonner. La force de ces animaux est proportionnée à leurs dimensions : d'un seul coup de queue, ils peuvent lancer en l'air une chaloupe

chargée d'hommes; et, lorsqu'ils sont percés par le harpon, ils plongent avec tant de violence, que, si la corde fixée à cet instrument s'accroche au bateau des pêcheurs, le cétacé l'entraîne avec lui au fond de la mer.

Quelques animaux voisins des baleines, et qu'on peut considérer comme du même genre, sont les *baleinoptères*, ils diffèrent seulement par la présence d'une nageoire dorsale. On en distingue plusieurs espèces, dont une est à la fois de l'Océan et de la Méditerranée.

Certains autres qu'on appelle baleinoptères rorquals sont remarquables par les rides qui sillonnent leur poitrine et qui permettent une grande dilatation à cette partie.

C'est aussi à la famille des baleines qu'appartiennent les cachalots (Pl. VII — 1). Ceux-ci se distinguent principalement par l'existence d'une rangée de dents cylindriques ou coniques de chaque côté de leur mâchoire inférieure, qui est étroite, allongée, et répond à un sillon de la mâchoire supérieure. Celle-ci manque de dents ou n'en présente que de très-petites, et elle n'a pas non plus de fanons, ce qui différencie tout d'abord les cachalots des baleines. La tête de ces cétacés est énorme et excessivement renflée en avant : tout le dessus de la surface du crâne a la forme d'un vaste bassin ovalaire, dont les bords s'élèvent en arrière à six pieds au-dessus du crâne, et

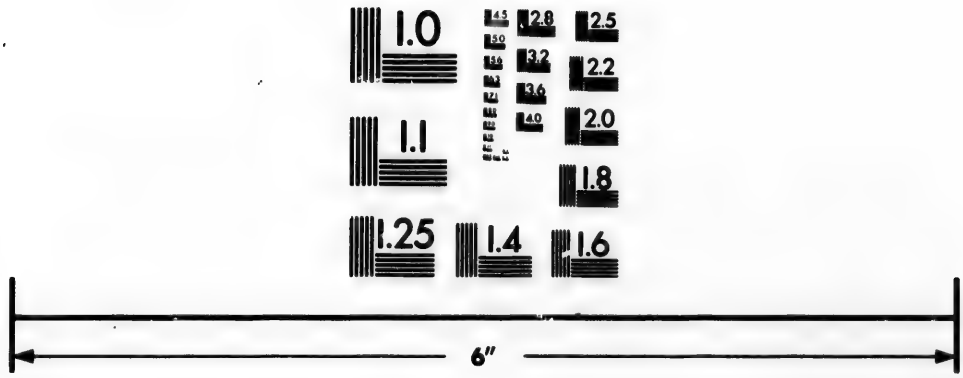
1 Cachalot. 2.2. Gerboise. 3 Surmulot. 4 Castor.

s'a
pa
me
co
qui
co
ma
rés
dis
s'e
et
dan
le r
sur
obli
un
mu
Les
me
plu
dan
qui
du
mo
od
qu
de
se

s'abaissent graduellement en avant; ce vaste espace est divisé en deux étages par une cloison membraneuse, et chacune des chambres qu'il circonscrit est remplie d'*adipocire*, espèce d'huile qui se fige par le refroidissement, et qui est connue dans le commerce sous le nom de *spermaceti* ou *blanc de baleine* : ces espèces de réservoirs comm[illegible]ent avec des canaux qui se distribuent da[illegible]tes parties du corps, s'entrelacent da[illegible]su graisseux sous-cutané, et contiennent également de l'adipocire; aussi, dans les cachalots nouvellement morts, voit-on le réservoir supérieur de la tête se remplir à mesure qu'on le vide. Le canal de l'évent traverse obliquement cette masse d'adipocire, et s'ouvre un peu à gauche, près du bord supérieur du muffle, qui termine en avant la tête du cachalot. Les jets d'eau qui en sortent sont dirigés obliquement en avant, et ressemblent à une gerbe de pluie; ils sont plus élevés et plus fréquents que dans les baleines, et sont accompagnés d'un bruit qui s'entend de très-loin. La couche de lard, étendue sous la peau, est moins épaisse et fournit moins d'huile que chez la baleine. La substance odorante si connue sous le nom d'*ambre gris*, et que l'on rencontre quelquefois flottant à la surface de la mer, paraît être une concrétion morbide qui se forme dans l'intestin de ces animaux.

Les cachalots habitent de préférence la partie

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

équatoriale du Grand-Océan et de l'Atlantique : on les rencontre par bandes assez nombreuses. Ils paraissent se nourrir principalement de mollusques; mais on assure qu'ils n'épargnent pas non plus les plus gros poissons, et ils sont pour tous les habitants des mers un objet d'épouvante.

CHAPITRE IV.

ORDRE DES RONGEURS.

Les rongeurs, que Linnæus comprenait dans sa méthode sous le nom de *glires*, forment le quatrième ordre de la classe des Mammifères; ils sont de mœurs douces ou même timides, de taille souvent au-dessous de la moyenne, et sont variés en espèces. Ces animaux, dont on rencontre des représentants sur tous les points du globe terrestre, sont les rats, les écureuils, les lapins, les cabiais, dont une variété domestique porte le nom de cochon d'Inde, les castors, etc.; tous sont faciles à reconnaître à leurs doigts armés d'ongles plus ou moins propres à fouir, et à leurs dents, qui ne sont jamais que de deux sortes,

les unes incisives, au nombre de deux à chaque mâchoire, et les autres molaires. Les incisives sont séparées des molaires par un espace vide semblable à celui que dans le cheval on nomme la barre, et celles-ci, dont le nombre varie de trois à cinq, ou rarement six, sont de forme différente, suivant les diverses espèces.

Le nom de rongeurs vient, à ces mammifères, de la manière dont ils coupent leurs aliments par un travail continu, comme s'ils les limaient : ils peuvent aussi ronger les matières les plus dures, et on voit beaucoup d'entre eux se nourrir de bois ou d'écorce. Les végétaux frais leur sont également agréables, mais ils ne mangent de viande que lorsqu'ils y sont contraints par le besoin. Leurs intestins, comme ceux de tous les animaux à régime végétal, sont fort longs; leur estomac est simple, ou peu divisé, et leur cœcum est souvent très-volumineux et d'une étendue plus grande que l'estomac lui-même. Dans tous le cerveau est presque lisse et sans circonvolutions; les yeux se dirigent tout à fait de côté : aussi remarque-t-on qu'en s'approchant de certains rongeurs, si l'on reste toujours vis-à-vis d'eux, on peut arriver jusqu'à les toucher sans en être vu.

Bien que très-nombreux en espèces, les rongeurs peuvent être classés très-naturellement. On les distribue en quatre familles : les écureuils ou sciuriens, qui sont agiles et grimpeurs, les rats

ou fouisseurs, les lièvres ou sauteurs, et les cabiais ou caviens, qu'on pourrait appeler marcheurs, car ce sont, de tous, ceux qui ont les allures les plus lourdes.

§ Ier.

RONGEURS SCIURIENS.

Les écureuils, en latin *sciurus*, ont donné leur nom à cette famille, dont ils sont les animaux les plus connus. On doit leur adjoindre les loirs, dont les habitudes sont peu différentes, et les marmottes, qui sont plutôt des animaux de montagnes, et des espèces destinées à fouir, mais dont l'organisation n'est pas différente de celle des autres sciuriens. Tous font partie des rongeurs pourvus de clavicules, et ils présentent dans leur dentition des particularités caractéristiques : on les reconnaît à leurs incisives inférieures très-comprimées, et à leurs mâchelières tuberculeuses, nombre de quatre à la mâchoire inférieure, et de cinq, dont une très-petite, à la supérieure; leur tête est large, leurs yeux sont saillants; leurs mouvements sont pleins de vivacité, et leurs formes, généralement fort gracieuses.

LES ÉCUREUILS, *Sciurus*.

Le genre des écureuils est reconnaissable à la queue longue et bien garnie des espèces fort va-

riées qu'il comprend. Celles-ci vivent dans les forêts, et se construisent sur les arbres de petits nids dans lesquels elles élèvent leurs petits. Il n'existe en Europe qu'une seule espèce d'écureuil proprement dit ; mais l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, principalement l'Amérique septentrionale, en nourrissent un grand nombre. Plusieurs de ces animaux sont remarquables par la richesse de leur fourrure.

ÉCUREUIL D'EUROPE, *Sciurus vulgaris.*

Ce joli quadrupède a le dos d'un roux plus ou moins vif et passant quelquefois au brun ; son ventre est plus clair ; sa queue prend la forme d'un élégant panache et ses oreilles sont surmontées d'un joli bouquet de poils. Commun dans la plupart de nos forêts, l'écureuil se fait remarquer par la vivacité de ses mouvements ; on le tient souvent captif, et alors il ne perd rien de ses charmantes dispositions. Dans certains cas, il varie de couleur, soit pour passer au brun-noirâtre, soit pour devenir plus ou moins grisâtre ; les fourrures connues sous le nom de *petit-gris* sont celles d'une variété de cette espèce que produisent les régions septentrionales. C'est dans la Laponie, la Russie, la Sibérie, que les écureuils petits-gris existent en plus grande abondance, et ils y sont l'objet d'une exportation importante ; on assure que chaque année on tire de la Russie plus de deux millions de peaux de petits-gris.

Parmi d'autres espèces également intéressantes d'écureuils, on doit surtout remarquer celles qu'on nomme polatouches ou écureuils volants. Plus agiles encore que leurs congénères, celles-ci sont aidées dans la rapidité de leurs mouvements par des membranes particulières, expansions de la peau des flancs, qui s'étendent entre leurs membres et qui leur donnent la faculté de se soutenir quelques instants en l'air et de tripler la longueur de leurs bonds. Une d'elles, le polatouche (*sciurus volucella*), habite le nord de l'Amérique, et une autre vit dans une partie de l'Europe, en Pologne et en Russie principalement : c'est l'écureuil volant (*sciurus volans*); sa couleur est gris-cendrée en dessus et blanche en dessous, et sa taille égale celle d'un rat.

Parmi les écureuils étrangers, il en est plusieurs qui sont plus gros que notre espèce d'Europe. Quelques-uns ont même trois ou quatre fois sa longueur. Certaines différences plus ou moins importantes ont permis aux naturalistes de la distinguer en plusieurs sections; la forme de la queue de ces animaux est une des parties qui présente les meilleures formes caractéristiques. Abondamment garnie de poils disposés sur deux séries, comme les barbes d'une plume (queue distique), cet organe n'en offre d'autres fois qu'une moindre quantité, et, chez certaines espèces, les poils sont courts et disposés comme chez les au-

tres animaux : alors la queue est ronde ou déprimée, mais elle n'est plus distique ; dans ce dernier cas, les oreilles manquent souvent du bouquet de poils qu'elles ont chez l'écureuil ordinaire. Les espèces de cette catégorie sont les plus semblables aux marmottes.

LES MARMOTTES, *Arctomys*.

Leur nom scientifique a pour racines deux mots grecs, dont l'un, *arctos*, signifie ours, et l'autre, *mus*, que nous retrouverons comme l'un des composants de beaucoup d'autres dénominations imposées aux rongeurs, est le nom grec des rats. Les marmottes ont les dents des écureuils, mais elles n'ont pas les formes déliées de ces animaux ; elles sont plus lourdes, et, sous ce rapport, elles ont pu, jusqu'à un certain point, être comparées à des ours ; leur queue, toujours velue, n'est jamais distincte, et elle est ordinairement de moyenne grandeur ou même tout à fait courte. On a découvert en Asie et dans l'Amérique septentrionale plusieurs espèces de marmottes, et une espèce de ce genre habite l'Europe et se trouve surtout dans les grandes chaînes de montagnes. La marmotte d'Europe n'est pas rare dans certaines parties de la France, et elle est connue à peu près partout, car elle est un des animaux que les petits Savoyards qui mendient de ville en ville mènent le plus souvent avec eux. Un peu

moins grande que le lapin, la marmotte est d'un gris roussâtre sur les parties supérieures, avec un peu de cendré vers la tête. Tout le monde a entendu parler de son engourdissement hivernal. La peau des animaux de cette espèce est employée comme fourrure de bas prix, et leur chair est recherchée comme nourriture par les montagnards de quelques parties des Alpes.

LES LOIRS, *Myoxus*.

A la fin de la famille des sciuriens, et comme les plus voisins des muriens ou rats, se rangent les loirs, dont notre pays possède trois espèces, le loir proprement dit, le lérot et le muscardin. Ces animaux, plus petits que les écureuils, ont de commun avec ces derniers plusieurs traits de leurs mœurs et la plupart des points de leur organisme; ils ont leur forme générale et leur queue plus ou moins distique; mais leurs dents molaires, qui sont également tuberculeuses, sont au nombre de quatre seulement à chaque mâchoire; ils ont en tout vingt dents au lieu de vingt-deux.

LOIR ORDINAIRE, *Myoxus glis*.

Il est intermédiaire pour la taille au rat ordinaire et au surmulot; brun-cendré en dessus, il est blanc sur les parties inférieures et présente autour de l'œil une tache foncée. Le loir habite le midi de l'Europe et n'est pas rare dans la France

méridionale. On le trouve aussi fréquemment en Italie, et c'est lui que les Romains recherchaient avec tant de soin, à cause de l'excellent goût qu'ils trouvaient à sa chair. Il était, à cette époque, pour les peuples d'Italie, un mets très-estimé. On élevait une grande quantité de ces animaux dans des tonnes ou dans des parcs, comme nous nourrissons des lapins. Les loirs sont du nombre des animaux hivernants, c'est-à-dire que, comme les chauves-souris, les marmottes, etc., ils passent l'hiver dans un état de somnolence. Ils sont très-gras lorsqu'ils tombent en léthargie, mais leur embonpoint les a presque complétement abandonnés lorsqu'ils en sortent. C'est en automne, avant l'hivernation par conséquent, qu'on les prenait pour les manger, et c'est ce que font encore aujourd'hui quelques peuplades d'Italie, qui ont conservé l'usage de leurs ancêtres; mais, de notre temps, les loirs ne sont point un objet de gourmandise; car c'est seulement dans les villages les plus malheureux qu'on s'en nourrit.

LÉROT, *Myoxus nitela.*

Celui-ci semble être à l'espèce du loir ce qu'est la fouine par rapport à la marte, ou la souris relativement au mulot. Au lieu de vivre dans les bois comme les loirs, etc., il préfère, comme la fouine et la souris, les lieux habités par l'homme; et, comme il se nourrit de fruits, c'est dans les

vergers, dans les jardins, etc., qu'il se tient de préférence. Il est un peu plus petit que le loir; sa longueur est d'environ trois pouces et demi, depuis l'occiput jusqu'à l'origine de la queue, et cette dernière partie mesure quatre pouces. Le lérot est grisâtre en dessus, et, ce qui le distingue principalement, une grande tache noire naît vers ses moustaches, remonte vers son œil, qu'elle embrasse, passe au bas de l'oreille pour venir se terminer sur les côtés du cou; une autre tache noire, mais très-petite, se voit sur chaque côté de son front, et se trouve séparée de la grande par une autre, qui est blanche.

Le lérot se nourrit de fruits, et loge dans les trous des murs contre lesquels sont appuyés des espaliers; à mesure que les fruits mûrissent, il les entame, et il occasionne par ce moyen des dégâts qui le font redouter des cultivateurs. On le trouve dans toute l'Europe tempérée, et il s'avance beaucoup plus au nord que le loir.

MUSCARDIN, *Myoxus muscardinus.*

C'est la troisième et dernière des espèces qui vivent en France, on peut même dire dans l'Europe continentale, car le *myoxus dryas,* que l'on a indiqué dans les régions orientales de cette partie du monde et dans la Perse, ne diffère probablement pas du loir. Le muscardin est plus petit que les deux précédents, et son pelage est de couleur fauve-roussâtre.

Un autre animal du même genre s'observe en Sicile, et on trouve aussi des loirs en Afrique.

§ II.

RONGEURS MURIENS.

Le rat, en latin *mus* (génitif *muris*), a donné son nom à la nombreuse famille des muriens. Les animaux qui s'y rangent avec lui rappellent plus ou moins sa forme et ses habitudes, et la plupart ne diffèrent que fort peu de lui par la taille; mais plusieurs rongeurs muriens acquièrent des dimensions assez grandes : nous citerons, parmi ces derniers, les castors, les porcs-épics, et même les capromys.

LES HYDROMYS.

Les hydromys, dont le nom veut dire rats d'eau, ont quelque chose des sciuriens dans la disposition de leurs dents. Ce sont des animaux fort remarquables par leur patrie. Parmi tous les animaux que nous avons étudiés jusqu'ici, un seul, la roussette à tête grise, a été propre à la Nouvelle-Hollande; aucun autre carnassier, aucun quadrumane n'habite cette contrée, que nous verrons peuplée par les didelphes et les ornithodelphes, deux groupes très-remarquables de la classe des animaux à mamelles. Les autres ordres de Mammifères ordinaires, ruminants, gravigra-

des ou pachydermes, n'ont pas non plus de représentants au continent australien; mais les rongeurs, de même que les roussettes, font exception. Les espèces neu-hollandaises de l'ordre des rongeurs les premières connues, sont les hydromys, qui vivent à la Terre de Diemen et dans la Nouvelle-Galles du Sud. On a depuis rapporté des mêmes régions deux autres animaux de la même famille, l'un voisin du chinchilla (*hapalotis*), et l'autre, des rats proprement dits (*pseudomys*).

Ce groupe des hydromys est composé de deux espèces : l'une est l'hydromys à ventre blanc, et l'autre l'hydromys à ventre jaune.

LES RATS, *Mus*.

Le genre des rats est beaucoup plus nombreux que celui des écureuils, et les migrations de certaines espèces qu'il comprend méritent d'être signalées. Certaines d'entre elles, parasites au milieu de nos demeures, nous ont en effet suivis presque partout, et l'époque de l'arrivée de plusieurs de leurs colonies, qui est parfaitement connue, ne remonte pas à une date fort ancienne. La souris était la seule espèce de rat domestique qui vécût en Europe du temps des Romains; ce n'est que plus récemment que le rat noir et le surmulot s'y sont établis. Depuis, les relations maritimes des Européens avec la plupart des peuples de la terre les ont répandus sur beau-

coup d'autres points, et dans la plupart des ports marchands de l'Afrique, de l'Amérique, et même de la Nouvelle-Hollande ; ils sont aujourd'hui fort nombreux. Les autres espèces du même genre, qui ont continué de vivre éloignées de l'homme, sont très-variées; on les nomme principalement mulots, et on en connaît en France trois espèces. Parmi les rats exotiques, il en est plusieurs qui présentent des dispositions de couleurs assez curieuses, ou qui sont remarquables par leurs dimensions. Parmi ces derniers, est le pilori des Antilles, qui est supérieur en taille au surmulot; quelques-uns de l'Inde sont aussi dans ce cas; les premiers ont souvent leur robe marquée de bandes longitudinales de différentes couleurs et en nombre variable. Nous citerons parmi eux le rat de Barbarie, commun à Alger, Bone et Oran, où il vit dans les champs, et qui a le dos marqué de huit ou neuf de ces lignes.

RAT SURMULOT, *Mus decumanus* (Pl. VII — 3).

C'est le plus grand de ceux qui vivent chez nous; il est de moitié supérieur au rat noir. On voit des surmulots qui ont huit ou neuf pouces depuis le bord du museau jusqu'à la queue, et dont la tête seule n'a pas moins de deux pouces. Cet animal n'épargne aucun travail pour se procurer sa subsistance; il perce les murailles, soulève les pavés, et, comme il est très-commun et qu'il mul-

tiplie avec une extrême rapidité, il n'est pas rare de voir des troupes de son espèce envahir pour ainsi dire les magasins, et y occasionner d'irréparables dommages. Les surmulots se nourrissent à peu près indifféremment de substances végétales et animales : de graines, de racines, de viande, etc.

Les surmulots sont originaires d'Asie; c'est des contrées méridionales de l'Inde et de la Perse qu'ils sont venus en Europe. Il paraît que c'est en Angleterre que le surmulot s'est d'abord montré, et qu'il y existait déjà vers l'année 1730. Sa présence n'a été signalée en France qu'en 1750, et, en 1766, il n'était pas encore parvenu en Russie ni en Sibérie; mais, peu de temps après, on l'a vu arriver de l'Occident sur les bords du Volga. C'est depuis, qu'il a été transporté en Amérique et dans les autres contrées habitées par les Européens.

RAT NOIR, *Mus rattus*.

On l'appelle aussi rat domestique, parce qu'il est celui qu'on trouve le plus fréquemment dans les habitations; sa taille, moindre que celle du surmulot, lui permet de s'y introduire plus aisément que ce dernier. De même que lui, il était inconnu aux anciens, mais il a existé en Europe avant le surmulot : c'est vers le moyen âge qu'il s'y est introduit. On ne sait pas d'une manière précise de quel lieu il est originaire. La longueur totale de son corps est de sept pouces environ, et

sa queue est à peu près de la même grandeur. Il est ordinairement d'un cendré noirâtre. Le surmulot l'a détruit dans plusieurs localités, ou il l'y a rendu fort rare; mais il faut avouer que nous avons été loin de gagner à ce change.

SOURIS, *Mus musculus.*

La souris est au contraire native d'Europe, et, quoique plus petite que les précédents, elle est aussi incommode dans beaucoup de cas, à cause de sa fréquence et de son goût pour le linge, les livres et tant d'autres substances. Maintenant, elle vit non-seulement dans les habitations européennes, mais aussi dans beaucoup d'autres contrées où le commerce l'a transportée. Cette espèce est trop connue pour que nous en donnions la description.

On sait qu'elle varie assez fréquemment, et qu'il n'est pas rare de trouver des souris entièrement blanches.

LES GERBOISES, *Dipus* (PL. VII — 2).

Les gerboises se rapprochent des rats par la forme de leurs dents molaires, mais elles ont la queue plus fournie que celle de ces animaux, et souvent terminée par un flocon de poils; leurs membres sont d'ailleurs beaucoup plus longs, surtout les postérieurs; aussi les gerboises sont-elles très-agiles à la course. Elles progressent par bonds, et vivent pour la plupart dans les contrées désertes

des parties les plus chaudes. L'Afrique et l'Asie possèdent un nombre assez considérable de ces mammifères. Les véritables gerboises présentent une autre particularité que celle de la longueur de leurs membres postérieurs ; leurs doigts, au nombre de trois, quatre ou même cinq à cette partie, sont supportés, comme chez les oiseaux, par un seul os du métatarse. L'espèce la plus commune de ce genre est le *gerboa*, qui est de la taille d'un rat, et n'a que trois doigts aux membres inférieurs. On rencontre ce rongeur depuis la Barbarie jusqu'auprès de la mer Caspienne.

Les gerbilles (*gerbillus*), qui sont voisines des gerboises, n'ont pas comme elles le métatarse composé d'un seul os, et leur système dentaire est encore plus voisin de celui des rats ordinaires ; elles sont de même propres aux régions chaudes de l'ancien continent. Les espèces américaines du même groupe ont reçu le nom de *mérions*, que portent aussi quelques oiseaux de l'ordre des passereaux.

LES HAMSTERS, *Lemmus*.

Ils ont la queue courte et velue, comme les campagnols ; leurs molaires, au nombre de trois de chaque côté, sont bordées d'un repli d'émail, et leurs joues sont extensibles. L'espèce type de ce genre, que l'on nomme quelquefois marmotte d'Allemagne, est commune depuis le Rhin jusqu'en

Sibérie, et se rencontre quelquefois en Alsace. Son corps est long d'environ huit pouces, et son pelage, gris-rougeâtre en dessus, est noir en dessous avec des taches de chaque côté sous la gorge. Le hamster vit solitaire et se nourrit de racines et de céréales farineuses, qu'il vient chercher dans les terres cultivées; il peut manger aussi de la chair, et lorsque la faim le presse, il n'épargne pas même sa propre espèce. C'est un des mammifères les plus nuisibles à l'agriculture, à cause de la quantité de grains qu'il amasse dans son terrier.

Sa demeure a toujours une double issue: l'une, oblique, sert à rejeter au dehors les déblais de la terre; l'autre, perpendiculaire, est la voie par laquelle l'animal entre et sort. Ces galeries conduisent à un certain nombre d'excavations circulaires qui communiquent ensemble par des conduits horizontaux. L'une de ces cellules, garnie d'un lit d'herbes sèches, est la demeure du hamster, les autres sont destinées à lui servir de magasins pour les provisions qu'il y transporte au moyen des poches de ses joues.

LES CAMPAGNOLS.

Les campagnols ne diffèrent que très-peu des hamsters, dont ils ont le système dentaire, et ne paraissent pas devoir en être séparés génériquement. Ce sont des rongeurs de taille ordinaire-

ment petite, à pelage peu varié, et qui vivent dans les champs (d'où leur nom de campagnols) et quelquefois aussi dans les bois ou sur le bord des eaux; on en rencontre dans plusieurs parties de l'Amérique septentrionale, en Asie, en Europe, et même en Afrique. Les cténodactyles, parmi lesquels on ne compte qu'une seule espèce de Barbarie, devront sans doute leur être réunis. Les molaires des campagnols sont au nombre de six à chaque mâchoire, trois de chaque côté, et la bordure d'émail qu'elles présentent y forme des replis en zig zag. Ces animaux, dont différentes espèces vivent en France, dans les bois et dans les champs, ont le port extérieur des rats et leur taille, mais ils en diffèrent par leur queue ordinairement plus courte et toujours poilue, au lieu d'être écailleuse. Plusieurs d'entre eux se multiplient avec une effrayante rapidité, et sont la cause de nombreux dégâts.

CAMPAGNOL RAT D'EAU, *Lemmus amphibius.*

Buffon en a parlé sous le nom de *rat d'eau,* qu'on lui donne assez fréquemment. Il a la queue plus longue que la moitié du corps, grise, assez velue; les oreilles plus courtes que le poil qui les entoure, et le pelage d'un gris noirâtre terreux, qui se rapproche plus ou moins du grisâtre en dessus et du gris clair en dessous; ses dents incisives sont d'un jaune foncé, et le pouce des pieds

de devant est presque nul. La longueur du rat d'eau est de six pouces trois lignes pour le corps, et de trois pouces quatre lignes pour la queue. Les jeunes sujets sont d'un gris terreux, plus clair que celui des adultes et presque uniforme.

CAMPAGNOL DES CHAMPS, *Lemmus arvalis.*

Il est commun dans les campagnes de toute l'Europe, et devient souvent un véritable fléau par son extrême multiplication. Un peu avant la moisson, les campagnols de cette espèce coupent la tige des céréales pour en faire tomber l'épi; cette nourriture venant ensuite à leur manquer, ils dévorent les jeunes trèfles, et à l'approche de l'automne ils recherchent, surtout dans nos provinces du nord, les champs de carottes qu'ils dévastent; puis, lorsque l'hiver commence, ils se réfugient en grand nombre dans les meules de blé. Quelquefois ils sont rares, ce qui arrive surtout pendant les étés trop secs; d'autres fois au contraire ils sont nombreux à l'excès.

On a essayé plusieurs moyens pour les détruire. Une excellente pratique, pour plusieurs fermiers, consiste à former dans les campagnes, au moyen d'une tarière en fer, un grand nombre de trous ronds de quatre pouces de diamètre sur un pied de profondeur; les campagnols y tombent et ne peuvent en sortir; on fait la ronde une fois par jour pour les tuer et réparer les brèches qu'ils

ont pu faire. Ce moyen permet de prendre encore différentes autres espèces de petits mammifères.

Ces animaux ont quatre pouces dix lignes environ de longueur totale, y compris la queue, qui a treize lignes seulement; leur pelage est d'un jaunâtre plus ou moins gris en dessus, et blanc ou blanchâtre en dessous; les oreilles sont plus grandes que le poil.

CAMPAGNOL FAUVE, *Arvicola fulvus.*

C'est une espèce assez voisine de la précédente, et qu'on a indiquée dans plusieurs localités de la France, ainsi qu'en Belgique; ses oreilles sont plus petites que celles du campagnol des champs, et sa queue atteint à peine le tiers de la longueur du corps, qui lui-même a trois pouces deux lignes. Ce petit animal se creuse des galeries au bord des ruisseaux.

On distingue encore plusieurs espèces de ce genre, parmi lesquelles nous signalerons le campagnol économe (*lemmus œconomus*), qui est plus spécialement de Russie et de Sibérie, mais que l'on observe quelquefois en Allemagne, en Suisse et même en France; il recherche les champs de pommes de terre, et se fait remarquer par l'art avec lequel il construit sa demeure, par les magasins nombreux qu'il destine à sa réserve, et par les voyages lointains qu'il entreprend fréquemment, traversant par troupes innombrables di-

verses parties du nord de l'Asie et de l'est de l'Europe.

LES CHINCHILLAS et LES VISCACHES.

Jusque dans ces derniers temps, l'histoire des chinchillas et celle de la viscache, qui n'en diffère que sous quelques rapports peu importants, a été fort peu connue ; on peut dire qu'on l'a presque entièrement ignorée; et, quoique les dépouilles de ces animaux arrivassent tous les ans par milliers en Europe, on avait sur leur organisation et leurs mœurs des données si vagues, que c'est à peine si l'on connaissait à quel ordre ils devaient être rapportés. On se décida néanmoins à les placer parmi les rongeurs; mais quand on voulut déterminer quel rang ils devaient prendre dans la série de ces mammifères, on ne put y parvenir, et on commit une foule d'erreurs; c'est ainsi qu'on les prit successivement pour des rats, des gerboises, des marmottes, des lièvres et des agoutis.

Envisagés dans leur forme extérieure, les callomys ont quelque chose du port des lapins, et l'on est tenté de les en rapprocher; l'étude de leur organisation intérieure confirme cette manière de voir, qui semble donc mériter l'approbation; les lapins ont plus de dents que les callomys, puisqu'ils ont vingt molaires, mais ils ont même dans

leurs dents quelque chose du caractère de ces animaux. On ne trouve de callomys que dans l'Amérique méridionale.

CHINCHILLA, *Callomys laniger* (PL. VIII — 1)

Le chinchilla est long de quinze pouces environ, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue; sa couleur est d'un brun gris, ondulé de blanc à la face supérieure du corps et très-clair en dessous; son poil est extrêmement fin et très-doux au toucher; il est assez long, mêlé et très-soyeux. Le port des chinchillas ressemble à celui des lapins, mais leur queue est plus courte et leurs oreilles sont évasées, arrondies et nues. La tête de ces animaux est à peu près celle d'un écureuil; elle en a toute la vivacité, les moustaches qu'on voit sur ses joues sont composées d'une trentaine de poils inégalement longs, les uns blancs, les autres noirs, et dirigés obliquement sur les parties latérales.

Les chinchillas habitent par familles les montagnes, dans lesquelles ils se pratiquent des terriers nombreux et profonds. La peau de ces animaux est précieuse pour les fourreurs, et c'est pour l'obtenir qu'on leur fait une chasse si meurtrière à Coquimbo; elles sont fréquemment employées en Europe. On les y importe de Valparaiso et de Santiago; celles qui proviennent du Pérou sont expédiées des parties orientales

de ces
ns l'A-

viron,
nité de
ondulé
s-clair
fin et
nêlé et
mble à
courte
t nues.
le d'un
staches
s d'une
es uns
uement

monta-
erriers
imaux
t pour
meur-
nt em-
e Val-
ennent
entales

Pl VIII.

1 Chinchilla. 2 Capromys. 3 Porc-épic. 4 Agouti. 5 Éléphant d'Afrique.
6 Éléphant d'Asie. 7 Lamantin.

des A
Lima
balle
inuti
les p
s'exp
long
auqu
dus
ont
donn
com
com
dont
leur
ils é
touj
dans
très
para
d'hu
diza
vale
cien
ceu
ces
très

des Andes à Buénos-Ayres, ou bien envoyées à Lima. Comme on leur retranche, pour les emballer plus commodément, toutes les parties inutiles aux fourreurs, c'est-à-dire la queue, les pattes, les oreilles et les dents, il est facile de s'expliquer pourquoi les naturalistes ont été si longtemps incertains sur la nature de l'animal auquel elles appartiennent. Les premiers individus vivants que l'on ait possédés en Europe n'y ont été reçus que vers 1830, et ils ont permis de donner sur leur espèce des renseignements plus complets. On a pu reconnaître sur ces individus combien leur espèce est voisine de celle des lapins, dont ils ont la démarche et les appétits; mais leur intelligence était beaucoup moins obtuse; ils étaient gais, quoique captifs, et cherchaient toujours à sauter, à fouir, etc. Les fourrures dans lesquelles entre la peau des chinchillas sont très-chaudes et aussi très-belles, cependant il paraît qu'on en fait un moindre usage aujourd'hui, car les peaux qu'on vendait il y a une dizaine d'années vingt ou vingt-cinq francs, n'en valent plus maintenant que cinq ou six. Les anciens Péruviens, beaucoup plus industrieux que ceux de nos jours, fabriquaient, avec la soie de ces pelleteries, des couvertures et des étoffes très-précieuses.

VISCACHE, *Callomys viscaccia.*

Les viscaches ne se rencontrent que dans les plaines; elles se creusent des terriers profonds, mais qui n'ont jamais qu'une entrée. Assez ordinairement on trouve réunies dans un même lieu plusieurs familles, dont les terriers, rapprochés les uns des autres, représentent une sorte de village souterrain. Elles sont communes dans une grande partie de l'Amérique du sud, et il est impossible, dans plusieurs provinces, notamment dans celle de Buenos-Ayres, de faire un quart de lieue sans rencontrer une famille de viscaches; souvent même la campagne est criblée partout de leurs terriers. Ces animaux ont la singulière habitude de réunir sur le bord de leurs trous les ossements, les morceaux de bois et en général tout ce qu'ils trouvent épars sur le sol, en sorte que si l'on perd quelque objet dans la campagne, on est presque sûr de le retrouver à l'entrée d'un de leurs terriers. Cependant les viscaches ont soin d'étendre et d'aplanir les terres de leur trou, et d'empêcher qu'il ne se forme un monticule autour. Elles ont constamment le plus grand soin de leur domicile. Si une viscache vient à périr dans son terrier les autres individus du voisinage s'empressent de la porter au dehors.

Une famille de ces animaux est le plus souvent composée de huit à dix individus; souvent on

en trouve réunis un plus grand nombre. Essentiellement solitaires, ils n'abandonnent les terriers où ils sont nés que lorsque des accidents auxquels ils n'ont pu porter remède les en chassent, ou lorsque la famille, devenue trop nombreuse, les oblige à se diviser pour pouvoir vivre. Ils s'éloignent même à peine de leurs terriers, et au moindre bruit ils y rentrent. Les Indiens, qui connaissent très-bien leurs mœurs, assurent que tout craintifs qu'ils se montrent ordinairement, ils deviennent néanmoins courageux dans le moment du danger, et se défendent même contre les sarigues, les mouffettes et les autres carnassiers.

On voit ordinairement les viscaches assises près de leurs terriers, comme les lapins. Elles marchent aussi en sautant à peu près de la même manière, c'est-à-dire en avançant à la fois les deux membres postérieurs après la partie antérieure; leur démarche est assez rapide, et tous leurs mouvements sont très-vifs. Elles ont divers cris : lorsque quelque chose les effraie, on les entend dans leurs terriers exprimer leur frayeur par des sons rauques imitant une espèce de roulement; quand elles sont surprises hors de leur trou, elles jettent, en se sauvant, un cri aigu. Elles se nourrissent habituellement de plantes légumineuses et de graminées, principalement de ces dernières, et d'une espèce de luzerne qui

abonde dans les Pampas ; mais lorsqu'elles habitent dans le voisinage des jardins, elles y causent de grands dégâts ; aussi les cultivateurs leur font-ils une guerre cruelle.

La chair de la viscache est blanche et très-délicate ; cependant les Américains la dédaignent assez généralement. Leur peau est employée comme fourrure, et on les chasse pour se la procurer et aussi pour diminuer le nombre des viscaches, qui ne sont pas sans faire beaucoup de ravages.

Les viscaches, les chinchillas et les lagotis habitent l'Amérique méridionale. Il paraît que le genre hapalotis, qui est en Australie un des représentants de l'ordre des rongeurs, appartient aussi à ce groupe ; mais on ne trouve pas d'animaux de leur sorte en Asie, non plus qu'en Europe et en Afrique.

LES ORYCTOMYS.

Ce sont d'autres rongeurs assez semblables aux campagnols par leur port, et qui rappellent aussi quelques animaux d'Asie et de l'Europe orientale que l'on a nommés rats-taupes. Un de ces rats-taupes est remarquable par la petitesse de ses yeux, qui sont tout à fait inutiles à la vision et cachés sous la peau ; c'est le zemmi ou rat-taupe aveugle. Il a, comme les autres espèces de son genre, six dents molaires seulement à chaque

mâchoire ; mais les oryctomys en ont huit, quatre de chaque côté. Parmi eux il importe de reconnaître les rats à bourses, dont trois espèces vivent dans l'Amérique septentrionale. On les a nommés ainsi, à cause des sortes de poches très-dilatables qui communiquent avec leurs joues, et dans lesquelles ils mettent en réserve une partie de leur nourriture. Ces rats à bourses, que Linnæus appelait *mus bursarius*, vivent aux États-Unis, en Floride, en Géorgie, en Californie, et au Mexique ; ce sont des animaux terriers, dont la taille surpasse de quelque chose celle du rat noir.

LES CAPROMYS.

Ceux-ci sont aussi des rongeurs muriens, à huit molaires à chaque mâchoire, ces dents étant pourvues de rubans d'émail à replis sinueux. Les capromys sont de la taille d'un lapin ; on en connaît quatre espèces, dont une est de Saint-Domingue, les trois autres étant particulières à Cuba. Ces dernières sont les seuls mammifères terrestres propres à l'île dont elles sont originaires. Elles constituaient le seul gibier qui fût à Cuba lors de la découverte de cette île. Les capromys reçoivent des colons le nom d'*utia*. L'un d'eux (Pl. VIII — 2) a des formes plus trapues que les autres ; il est brun, avec le dessous du cou blanchâtre sale : c'est l'*utia congo* des Espagnols.

LES CASTORS, *Castor* (Pl. VII—4).

Les castors se distinguent de tous les autres rongeurs par leur queue aplatie horizontalement comme une rame, et couverte d'écailles embriquées, qui rappellent celles des poissons. Ce sont des animaux de taille assez forte et dont les formes sont lourdes et ramassées; leurs dents sont au nombre de vingt; leurs doigts de devant, courts à proportion de ceux de derrière, sont armés d'ongles propres à fouir, et ceux de derrière sont palmés, c'est-à-dire réunis entre eux par une membrane; enfin, on trouve sous la queue de ces animaux deux grosses glandes dont les canaux excréteurs aboutissent dans des replis cutanés et y versent une sorte de pommade, d'une odeur très-forte, qui est employée en médecine sous le nom de *castoreum*. Il existe des castors en Europe et même en France, aussi bien qu'en Amérique et dans le nord de l'Asie. Tous sont de la même espèce; leurs mœurs offrent seules des différences dans ces diverses contrées. Tout le monde a entendu parler de l'instinct presque merveilleux qui porte les castors à se construire des habitations; ceux d'Amérique sont surtout remarquables par leur habileté. En Europe, ils creusent des terriers voisins des cours d'eau, mais ils ne construisent pas. La nourriture principale de

ces animaux consiste en écorce d'arbres, tels que le bouleau, le saule, etc., et en racines de certaines plantes aquatiques.

Les castors, dont le pelage est ordinairement d'un brun roussâtre uniforme, mais quelquefois d'un beau noir, et d'autres fois blanc, sont pourvus, en très-grande abondance, d'un duvet grisâtre, moelleux et d'une finesse extrême, qui reste caché sous ses poils longs et soyeux, et est enduit d'une humeur grasse qui l'empêche de prendre l'eau, et produit une grande chaleur. Mais cette fourrure, qui leur est si utile, devient souvent la cause de leur destruction, car elle est très-recherchée dans le commerce, et, pour se la procurer, on fait aux castors une chasse des plus actives. Les peaux des castors ont en effet un prix assez élevé. On les emploie comme fourrure et aussi pour la fabrication des chapeaux de feutre. Les plus belles sont celles des animaux tués en hiver et dans les parties les plus septentrionales de l'Amérique. Une peau fournit environ une livre un tiers de duvet, lequel vaut actuellement en France deux cents francs la livre. L'importation de ces peaux s'est élevée quelquefois à environ cent cinquante mille en une seule année.

Auprès de ces animaux nous devons signaler les *couia* ou myopotames, qui sont de l'Amérique méridionale, et ont les dents et les pieds des castors, mais dont la queue est grêle et arrondie.

Leur duvet est souvent employé à la place de celui des castors.

LES PORCS-ÉPICS, *Hystrix* (Pl. VIII — 3).

Le genre des porcs-épics comprend plusieurs espèces des deux continents ; mais une seule habite l'Europe, et elle ne se rencontre que dans les contrées tout à fait méridionales : elle est aussi de Barbarie et d'une partie de l'Inde. Cet animal est long d'environ deux pieds ; sa démarche est lourde, et les piquants qui couvrent la partie supérieure de son corps sont très-acérés et fort longs ; chacun d'eux est régulièrement annelé de noir, de brun et de blanc, et sur la nuque et le cou s'élèvent de longues soies raides, qui forment une crinière. Le porc-épic creuse des terriers et se nourrit d'aliments végétaux ; il s'introduit parfois dans les fermes et fait des ravages plus ou moins grands dans les vergers ; il hérisse ses piquants lorsqu'on l'irrite, et cherche à s'en faire une défense, mais il ne les darde pas contre ses ennemis, ainsi qu'on l'a dit à tort. C'est un animal essentiellement terrestre. Le même groupe comprend une espèce américaine, appelée *coendou*, et qui est organisée pour grimper. Celle-ci, dont les piquants sont noirs et blancs vers leur moitié supérieure, et d'un beau jaune soufré à leur base, a la queue prenante, ce qui lui permet de se tenir avec

facilité dans les arbres, au milieu desquels elle habite.

§ III.

RONGEURS LÉPORIENS.

LES LIÈVRES, *Lepus*.

Le lièvre et le lapin sont, comme on le suppose bien, deux espèces d'un même genre, mais chez lesquelles les mœurs présentent quelques particularités tout à fait caractéristiques. Animal de plaine et essentiellement coureur, le lièvre ne se creuse point de terrier, comme le lapin; il se contente d'un gîte dont il change la position suivant les diverses époques de l'année. Les lièvres se rencontrent dans presque toute l'Europe; dans le nord ils ne sont pas moins communs que dans le midi. Les lapins sont, au contraire, des provinces méridionales; ils ne s'avancent point vers le nord, et on les suppose originaires d'Espagne et de Barbarie. Ce sont des animaux fouisseurs, qui préfèrent les bois aux plaines, et qui se retirent dans des terriers plus ou moins grands qu'ils se creusent à la surface du sol. Les lapins ont, comme les lièvres, des dents molaires, au nombre de six à la mâchoire supérieure, et de cinq à l'inférieure, ces dents ayant, dans les espèces de col-

lines transverses qu'on remarque à leur surface, un caractère particulier. Joignez-y que, contrairement à ce que présentent tous les autres rongeurs, les animaux du genre lièvre ont quatre incisives au lieu de deux seulement à la mâchoire supérieure, deux plus petites, placées en dedans, et deux plus grandes, visibles en dehors; que leurs oreilles sont très-longues, et que leur queue est toujours fort courte.

La fourrure de ces animaux est employée comme pelleterie : c'est principalement dans la fabrication des chapeaux de feutre qu'on fait le plus grand usage de leurs poils. Le duvet qui s'y trouve mêlé en grande abondance a, de même que celui du castor et de beaucoup d'autres mammifères, la propriété de se pelotonner et de se feutrer très-solidement. Le poil du lapin ne sert que pour le feutre le plus commun; celui des lièvres donne des produits beaucoup plus beaux, principalement dans les individus des pays froids.

§ IV.

RONGEURS CAVIENS.

Nous terminerons cette énumération, déjà longue, quoique fort abrégée, des genres nombreux qui composent l'ordre des mammifères

rongeurs, par quelques mots sur les cabiais, *cavia*, dont on a fait une famille sous le nom de caviens.

On distingue plusieurs genres parmi les cabiais; tels sont ceux des agoutis, des cabiais proprement dits, des kerodons et des pacas. Les agoutis ont les formes plus élancées que les autres, et leurs dents rappellent celles des porcs-épics; ils sont d'Amérique, ainsi que tous les animaux de la même famille. Quant aux cabiais ordinaires, connus sous le nom d'*aperea*, ils doivent surtout nous occuper, parce que c'est d'eux que provient le petit animal domestique connu en Europe sous le nom de *cochon d'Inde*. L'aperea est gris-roussâtre sur le dos, et blanchâtre en dessous, il a sept ou huit pouces de longueur; c'est un animal timide, qui se nourrit de substances végétales et vit en société dans de petits terriers. On trouve l'aperea au Brésil, au Paraguay et jusqu'en Patagonie. Peu intelligent, cet animal est loin cependant d'être aussi stupide que les cochons d'Inde, ses descendants domestiques. Ceux-ci, que leurs rapports avec l'espèce humaine ont tellement fait varier de couleur, sont doux par tempérament, dociles par faiblesse, et presque insensibles à tout, ils ont l'air d'automates, faits seulement pour figurer une espèce.

CHAPITRE V.

ORDRE DES GRAVIGRADES.

Le nom sous lequel sont compris ces animaux indique la lourdeur de leurs mouvements et l'un des traits les plus caractéristiques de leurs allures; tous, quoiqu'ils soient peu nombreux, sont remarquables par leurs grandes dimensions. Ce sont les éléphants et les lamantins d'une part, les dugongs et les stellères de l'autre. Rien, au premier aspect, ne paraîtra plus disparate que cette réunion dans un même ordre des éléphants et des lamantins; les uns ont eu effet une trompe, et leur corps est supporté par quatre membres; tandis que les seconds, privés de la trompe des éléphants, ont dans la forme de leur corps beaucoup d'analogie avec les cétacés, et manquent, ainsi que ces derniers, de membres postérieurs. Mais, à vrai dire, ce sont là des différences qui tiennent à la nature du milieu que ces animaux habitent,

et si l'on vient à analyser les autres parties, même les plus importantes, de leur organisme, on verra que les lamantins sont à tous égards intimement liés aux éléphants, et que, comme nous l'avons déjà dit, on ne saurait les comparer aux cétacés, bien qu'ordinairement on les confonde avec eux sous cette dénomination. Ils ont dans la disposition de leur crâne divers traits particuliers à eux seuls et aux éléphants; leurs dents, ainsi que chez ceux-ci, sont de deux sortes seulement (molaires en nombre variable et incisives au nombre de deux à l'une et à l'autre mâchoire). Plusieurs autres dispositions communes dans le tube digestif, la nature de la peau, des ongles, etc., confirment le rapprochement qu'un naturaliste moderne a fait des éléphants et des lamantins, et ces deux sortes d'animaux doivent donc constituer dans un même ordre deux familles, dans l'une desquelles entreront les éléphants ou les gravigrades terrestres, et dans l'autre les lamantins et les dugongs ou gravigrades aquatiques. On retrouve dans le sein de la terre des débris de plusieurs espèces ayant appartenu au même groupe que ces animaux. Les plus connus sont les mastodontes ou mammouths et les dinothériums. Ceux-ci sont surtout remarquables parce qu'ils semblent tenir en même temps des éléphants et des lamantins, et ceux-là en ce qu'ils sont du nombre des fossiles

dont il a été le plus aisé à reconnaître la véritable nature bien qu'ils soient de races aujourd'hui éteintes.

LES ÉLÉPHANTS.

Le nom d'éléphant n'est pas, comme le pensaient les anciens auteurs, celui d'une seule espèce de mammifère; car, sans parler des éléphants fossiles et des mastodontes, dont les diverses espèces ont également disparu de la surface du sol, il est bien démontré depuis Camper que l'éléphant d'Asie et d'Afrique, s'ils sont animaux du même genre, ne sont certainement pas de la même espèce. Ces mammifères se distinguent en effet l'un de l'autre par plusieurs particularités notables. Nous ne donnerons pas leurs caractères communs, que tout le monde connaît; mais nous essaierons de faire savoir comment ils diffèrent l'un de l'autre. On ne trouve, comme chacun sait, les éléphants qu'en Asie et en Afrique. Dans cette dernière contrée, ils sont répandus depuis le sud jusqu'aux confins de la Barbarie; mais ils n'habitent de la première que les parties méridionales, ainsi que les grandes îles de la mer des Indes, Sumatra, Bornéo, Ceylan. Ces animaux se distinguent surtout entre eux par la forme de leur tête et celle de leurs oreilles, ainsi que par la nature de leurs dents.

ÉLÉPHANT D'ASIE, *Elephas asiaticus* (Pl. VIII — 6).

Il existe sur le continent depuis l'Indus jusqu'à la mer Orientale et dans les grandes îles qui sont au sud de l'Inde. Sa tête est oblongue, son front, concave sur le milieu et bombé de chaque côté; ses oreilles sont moins grandes que celles de l'espèce africaine et plus écartées entre elles; ses dents sont molaires, marquées de rubans transverses d'émail, qui donnent à la coupe de lames qui les composent une forme particulière. D'ailleurs, l'éléphant d'Asie présente les mêmes formes de corps et de membres que celui d'Afrique; sa peau est de même rude et à peu près nue, son nez est prolongé en une énorme trompe dont il se sert avec beaucoup d'adresse, et ses pieds sont également plantigrades, les doigts, au nombre de cinq, étant enveloppés dans la masse des chairs jusqu'à leur dernière phalange inclusivement.

La couleur ordinaire des éléphants d'Asie est d'un gris terreux passant au brun; cependant lorsque leur peau est humide, et, par exemple, qu'ils viennent de se baigner, on aperçoit sur plusieurs parties de leur corps, et particulièrement sur la trompe, à son origine, des taches blanches légèrement teintes de couleur de chair; les poils sont de la couleur générale de la peau. Chez quelques races d'éléphants, que les Malais

et les Indiens estiment de préférence et auxquels ils accordent parfois les honneurs divins, la couleur est entièrement d'un blanc rose. La teinte que prennent alors ces animaux est le résultat d'une maladie semblable à celle qui produit les albinos dans l'espèce humaine. Selon certaines peuplades des bords du Gange, les éléphants blancs sont animés par les âmes d'anciens rois. On sait que les princes de Siam, du Pégou et de diverses autres contrées, placent dans leur titre celui de possesseur de l'éléphant blanc; ils logent ce respectable mammifère dans leur palais et le font servir avec magnificence par un nombreux domestique.

Les défenses de l'éléphant des Indes sont assez courtes, et c'est chez les femelles qu'elles arrivent aux moindres dimensions. Cependant il y a des mâles qui ne les ont pas plus longues, mais on en ignore la raison. On appelle ces derniers *mookna*. Ceux qui ont de longues défenses se nomment *dauntelah*, du mot *daund*, qui est le même que le mot *dent*.

Il y a une infinité de variétés parmi les dauntelahs, par rapport à la direction et à la courbure de leurs dents; les plus estimés sont ceux où elles approchent le plus de la direction horizontale. Les princes indiens ont aussi un respect superstitieux pour les dauntelahs qui n'ont qu'une défense, comme cela arrive quelquefois.

Malgré la grosseur de sa masse, l'éléphant ne manque pas de légèreté dans ses mouvements; il a un trot assez prompt, et atteint aisément un homme à la course; mais comme il ne peut se tourner rapidement, on lui échappe en se portant de côté. Il remue les oreilles en courant, et on a prétendu qu'il les emploie quelquefois pour se diriger. Il a peine à descendre les pentes trop rapides, et il est obligé de ployer alors ses pieds de derrière pour ne pas être emporté par la masse de s tête et de ses défenses.

Le corps de cet animal étant plus léger que l'eau, il traverse très-aisément les rivières à la nage, et n'a pas besoin, comme disent les anciens, de marcher sur le fond en élevant sa trompe vers la surface pour respirer.

Il préfère les lieux humides et couverts, ainsi que le bord des fleuves, à tout autre séjour; l'excès du chaud ne le fait pas moins souffrir que celui du froid; sa nourriture principale consiste en herbes, en racines et en jeunes branches; mais il aime par-dessus tout les fruits et les plantes sucrées, comme la canne à sucre et le maïs.

L'instinct naturel des éléphants les porte à la société; ils se tiennent en grandes troupes dans l'intérieur des forêts, dont ils sortent rarement; ces troupes ou hordes comprennent depuis quarante jusqu'à cent individus de tout âge et de tout sexe, et sont conduites par l'un des plus

vieux et des plus vigoureux individus qui les composent. Les plus jeunes et les femelles sont placés au milieu et protégés par les mâles. On voit aussi quelques éléphants solitaires ; les Indiens les nomment *grondahs*, ces éléphants marrons ou grondahs sont plus dangereux que les autres.

Les éléphants ne se reproduisant pas en captivité, tous ceux que l'on emploie ont commencé par être sauvages.

On prend aux Indes les éléphants de deux manières, en troupes ou isolés ; une troupe entière doit être attaquée par un grand nombre d'hommes armés, qui se placent en cercle autour d'elle, l'effraient par le bruit des tam-tams, des armes à feu et par l'éclat de la flamme, en même temps qu'ils se prêtent mutuellement secours pour empêcher les éléphants de s'échapper de tout autre côté que celui où ils veulent les conduire. De la sorte, on fait entrer ces animaux dans une enceinte préparée, fermée de larges fossés et de palissades composées d'arbres plantés profondément et soutenus par des barres transverses et par des arcs-boutants ; l'entrée de cette enceinte est garnie de feuillage et ressemble, autant qu'il est possible, à un sentier ordinaire de forêt. Cependant l'éléphant qui est à la tête de la horde hésite longtemps avant de s'y introduire ; mais une fois qu'il y a mis le pied, tous les autres le suivent, comme on voit sur nos côtes des troupes de dauphins

donner inévitablement dans l'écueil où leur guide vient d'échouer. Après que la troupe des éléphants est tombée dans le piége qui lui était tendu, il s'agit de les isoler pour les dompter. Des cris, des flambeaux, le bruit des instruments les arrêtent dans tous les efforts qu'ils tentent pour passer le fossé et renverser la palissade. On leur donne leur nourriture sur un échafaud placé près de l'entrée d'un couloir, dans lequel on les attire de cette manière un à un, et qui est assez étroit pour qu'ils ne puissent s'y tourner. Dès qu'un d'eux est entré dans ce couloir, la porte est fermée, et l'animal arrêté devant et derrière par des traverses qu'on lui oppose aussitôt; on prend ses pieds dans des nœuds coulants, on lui enlace les jambes, etc., et on ne tarde pas à dompter sa fureur.

Il ne faut pas tant de préparatifs pour prendre les éléphants isolés, et, de quelque manière qu'on se soit rendu maître de ces animaux, leur éducation est la même. On les livre à des gardiens assistés de quelques valets, qui les habituent à l'esclavage par un mélange de caresses et de menaces, en les grattant avec de longs bambous, en les aspergeant d'eau pour les rafraîchir, en leur donnant ou leur refusant la nourriture. Quelquefois aussi on a recours aux châtiments, et on les frappe avec des bâtons garnis d'une pointe de fer. Le maître s'approche ainsi d'eux par degrés jusqu'à ce qu'enfin l'éléphant qu'il a choisi lui permette

de monter sur son cou, partie de laquelle on dirige facilement les mouvements de ces animaux. Il faut environ six mois pour en venir à ce point de docilité ; cependant on ne peut jamais compter sur une parfaite réussite, car, lorsqu'un éléphant qu'on croyait bien apprivoisé veut s'enfuir, tous les efforts de son conducteur ne peuvent l'arrêter.

L'éléphant est un des animaux les plus utiles que l'homme ait domptés ; sa force est prodigieuse ; il porte jusqu'à deux milliers, il tire des fardeaux que six chevaux pourraient à peine ébranler ; il fait, sans fatigue, quinze ou vingt lieues par jour, et, lorsqu'on le presse, il en fait plus de trente. Tout le monde sait qu'on l'employait autrefois à la guerre, qu'on le chargeait de soldats, et qu'on lui accordait une place importante dans les batailles. Aujourd'hui encore on le monte dans la chasse au tigre et au lion ; et, bien qu'il craigne le feu, et que les détonations l'effraient parfois, il ne laisse pas de rendre d'importants services ; il est dans l'Inde d'un usage journalier pour le transport des fardeaux ; il y est aussi fréquemment employé comme monture de voyage.

L'espèce importante qui nous occupe est connue des Européens depuis assez longtemps ; mais elle ne l'était pas encore du temps d'Homère. Le chantre d'Achille parle souvent de l'ivoire, mais sans savoir quel animal le produit. Hérodote a, le

premier, indiqué que cette substance est la dent de l'éléphant. Les premiers Grecs qui virent cet animal, furent Alexandre et ses Macédoniens, qui eurent à en combattre dans l'armée de Porus. Il faut qu'ils les aient souvent observés, car Aristote en donne une histoire fort détaillée, et beaucoup plus exacte que celle qu'ont écrite divers auteurs modernes.

C'est de l'éléphant indien que Buffon a surtout parlé dans la belle description de son *Histoire Naturelle*. Cette espèce habite l'Asie orientale et une grande partie de l'Asie méridionale, la côte de Malabar, les royaumes de Bengale, d'Arakan, de Pégou, de Siam et quelques provinces de l'empire chinois ; on la trouve aussi dans les grandes îles avoisinantes : Ceylan, l'archipel de la Sonde et Célèbes.

ÉLÉPHANT D'AFRIQUE, *Elephas africanus.*

L'éléphant d'Afrique, dont la première bonne description est due à Perrault, a la tête plus arrondie, moins large en dessus ; son front est moins bombé et ses oreilles sont beaucoup plus grandes et plus rapprochées par leur bord interne ; ses dents molaires offrent aussi une autre disposition, et ses défenses sont plus fortes.

L'éléphant d'Afrique diffère assez peu, quant aux mœurs, de celui d'Asie, mais il n'est plus aujourd'hui domestique, et on le chasse plutôt pour

sa chair, qui est bonne à manger, et pour ses défenses, qui sont recherchées dans le commerce, que pour toute autre cause.

Cet éléphant habite toute l'Afrique australe : on le trouve à la côte de Mozambique, au Sénégal ; mais on ignore les régions qui limitent présentement sa patrie au nord. (Pl. VIII — 5).

LES LAMANTINS.

Ces animaux (Pl. VIII — 7) habitent les eaux de la mer, et se tiennent de préférence à l'embouchure des grands fleuves et au milieu des archipels; leur régime est herbivore, et leurs dents molaires, au nombre de sept ou huit de chaque côté, sont, pour nous servir de l'expression usitée, à collines transverses; ils n'ont d'incisives que dans le très-jeune âge. C'est parce qu'ils paissent l'herbe comme les ruminants que les voyageurs les ont souvent désignés sous le nom de *bœuf*, de *vache* ou de *veau marin*. Les lamantins ont des vestiges d'ongles aux membres antérieurs, les seuls qu'ils présentent; ces membres ont avec des mains une ressemblance grossière; et comme les lamantins s'en servent avec assez d'adresse, on a supposé que c'est à eux que ces animaux doivent leur nom vulgaire de *manates* ou *manati* dont on a fait *lamantin*. Les mammifères de ce genre fréquentent les côtes occidentales de l'Afrique et

celles de l'Amérique orientale; ils sont donc des parages les plus chauds de l'océan Atlantique; ils vivent en troupes et viennent souvent à terre; ils se laissent facilement approcher, et montrent assez de douceur.

LES DUGONGS, *Halicore*.

Les dugongs diffèrent des précédents par le nombre et la forme de leurs molaires, ainsi que par la présence, à la mâchoire supérieure, de deux fortes incisives, dont ils se servent pour arracher les fucus qui font leur nourriture. Ces animaux manquent de membres postérieurs, ainsi que les lamantins; on n'en distingue bien qu'une seule espèce, propre à la mer des Indes et à la mer Rouge. Dans cette dernière localité, ils ont été connus de tout temps. Les Hébreux les désignaient par le nom de *thachasch*, et c'était de leur peau que se recouvrait leur arche sacrée. Les Arabes recherchent les dugongs à cause de leur peau et de leurs dents.

— —

CHAPITRE VI.

ORDRE DES PACHYDERMES.

Linnæus, qui avait déjà établi la plupart des ordres que les naturalistes plus récents admettent parmi les mammifères, avait imposé aux espèces que comprend celui-ci le nom de *brutes*, qui convient en effet parfaitement au rhinocéros, au tapir, au cochon, qui en sont les principales espèces, et même aussi, jusqu'à un certain point, au cheval, bien que, suivant la remarque du Pline français, la plus belle conquête que l'homme ait jamais faite soit celle de ce noble et fougueux quadrupède.

Les pachydermes n'ont point les mamelles pectorales des espèces de l'ordre que nous venons d'étudier; ils ont, le plus souvent, des dents de trois sortes, incisives, canines et molaires, et leurs pieds sont ongulés, c'est-à-dire que chacun de leurs doigts, lorsqu'il est complet, est enveloppé par son extrémité dans un ongle de l'espèce dite

sabot; tel est le cas du cheval, qui n'a qu'un seul sabot à chaque pied, et que pour cela on a nommé solipède, mot qui n'exprime pas précisément cette manière d'être; tel est aussi le cochon, qui a quatre sabots pour chaque membre. Pachyderme signifie peau épaisse; c'est donc un mot qui convient parfaitement aux espèces auxquelles on l'applique. Presque toutes habitent des marécages; elles sont omnivores et voraces; leur malpropreté est souvent excessive, et plusieurs sont d'un caractère brutal et souvent même farouche. La grande force de plusieurs pachydermes les rend d'ailleurs fort redoutables et leur permet de résister aux ennemis les plus vigoureux, et souvent même d'attaquer avec succès les animaux qui leur sont incommodes. D'autres, plus faibles, comme les pécaris ou sangliers d'Amérique, se réunissent en troupes nombreuses, et trouvent une force non moins grande dans leur association.

LES TAPIRS, *Tapirus*.

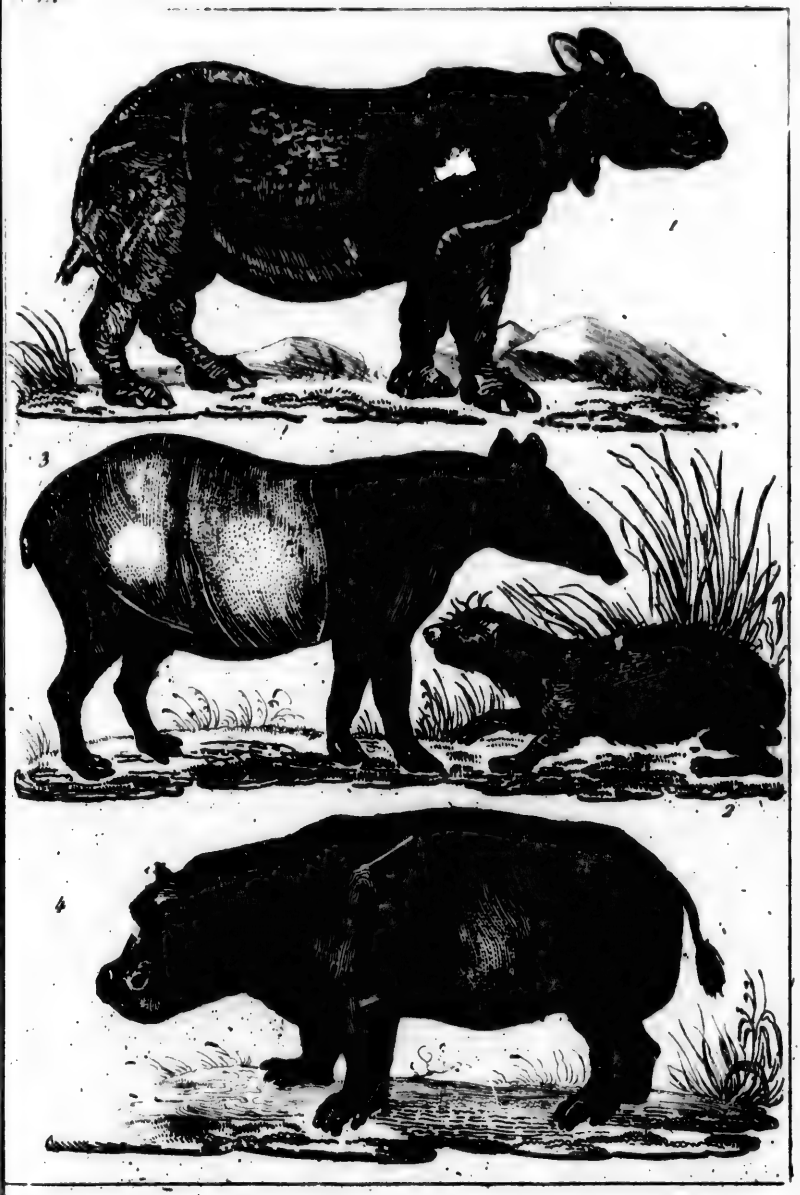
Des trois espèces qui composent ce genre, deux sont américaines, et la troisième vit dans l'Inde; Les tapirs sont, à peu de chose près, de la taille de nos cochons domestiques; ils ont un boutoir fort allongé et mobile comme une petite trompe; tous préfèrent les pays montueux (Pl. IX — 3).

LES RHINOCÉROS, *Rhinocéros*.

Ils sont tous de l'Ancien-Monde. On en connaît plusieurs espèces ; il en est qui ont une corne (Pl. IX — 1), d'autres qui en ont deux, et quelques-uns qui n'en ont pas du tout. L'Afrique australe et centrale, l'Inde et les îles de la Sonde, sont les seules contrées où vivent les rhinocéros. Ces animaux, dont le nom veut dire *corne sur le nez*, ont été connus des anciens ; ce sont, avec les hippopotames, les plus grands des pachydermes, et ce sont aussi sans contredit les plus farouches. La corne de leur nez, qu'elle soit double ou simple, est toujours placée sur la ligne médiane, et ce n'est pas, comme celles des ruminants, un prolongement osseux, engaîné ou non par un étui corné, mais bien une simple protubérance, résultat de poils agglutinés, et qui dépend uniquement de la peau. On prépare, avec cette partie du corps des rhinocéros, divers ustensiles recherchés en Asie, et auxquels on attribue souvent des vertus merveilleuses. Les pieds de ces mammifères sont tous divisés en trois doigts, garnis de sabots très-grands ; leur queue est courte et rudimentaire, et leur peau, sèche, rugueuse et presque dépourvue de poils, est si épaisse et si dure, qu'elle semble constituer une espèce de cuirasse. Quelquefois elle forme, à la hauteur des épaules, des plis profonds, disposés transversalement ; enfin, ils ont

connaît
rne (Pl.
elques-
strale et
sont les
Ces ani-
le nez,
les hip-
rmes, et
ches. La
simple,
, et ce
prolon-
i corné,
ultat de
ent de la
orps des
en Asie,
us mer-
ont tous
ts très-
entaire,
dépour-
lle sem-
lquefois
olis pro-
, ils ont

Pl. IX



1 Rhinocéros unicorne. 2 Daman du Cap. 3 Tapir de Sumatra.
4 Hippopotame.

à ch
chel
chaq
rhin
gieu
d'en
capt
O
dont
Près
rhin
stitu
tinc
bico

M
ren
doi
en
vie
ces
bas
da
qu

à chaque mâchoire, et de chaque côté, sept mâchelières; la mâchoire supérieure a une canine de chaque côté; le nombre des incisives varie. Les rhinocéros sont des animaux d'une force prodigieuse et d'une extrême rudesse : aussi a-t-on soin d'enchaîner fortement tous ceux que l'on tient en captivité.

On trouve aux Indes trois espèces de rhinocéros, dont une bicorne, et deux ayant une corne unique. Près de l'embouchure du Gange, on a observé des rhinocéros sans cornes; mais on ignore s'ils constituent une simple variété ou une espèce distincte; en Afrique, il existe aussi des rhinocéros bicornes.

LES DAMANTS, *Hyrax*.

Malgré leur petite taille et leur forme en apparence assez éloignée, les damants (Pl. IX — 2) ne doivent point être séparés des rhinocéros; ils ont en effet, ainsi que l'a démontré le premier G. Cuvier, tous les traits principaux qui caractérisent ces derniers. Leur grosseur est celle d'un chien basset ou d'un lapin; ils vivent sur les rochers, dans toute la côte occidentale d'Afrique, ainsi qu'au Cap et en Syrie.

LES CHEVAUX, *Equus*.

C'est un des genres les plus intéressants de

l'ordre des pachydermes, non-seulement à cause de la forme élégante et de la belle robe de plusieurs de ses espèces, mais aussi à cause des nombreux avantages que l'homme retire de celles qu'il a domptées. Le genre *equus* se partage en six espèces, trois africaines et trois asiatiques; les premières sont le zèbre, le daw et le czigitai; les autres sont le cheval, l'âne et l'hémione. L'âne et le cheval sont depuis longtemps domestiques, et les quatre autres, que leur coloration gracieuse doit faire rechercher avec ardeur, sont également domestiques dans quelques contrées. Espérons qu'ils ne tarderont pas à l'être définitivement en Europe, où quelques-uns ont déjà paru (zèbre, daw, couagga) attelés à la calèche de quelques lords privilégiés; je dis lords, car, dans l'Europe, ce n'est guère qu'en Angleterre que de riches particuliers ont possédé ces quadrupèdes zébrés.

L'hémione, le daw, dont plusieurs individus ont déjà reproduit au Muséum, et dont on a obtenu des petits à la troisième génération, les llamas, les kangueroos, dont plusieurs parcs d'Angleterre nourrissent déjà d'assez nombreux individus, les cerfs de Virginie, les axis, etc., sont au nombre des espèces étrangères qui pourraient le mieux réussir dans nos climats.

Mais revenons aux diverses espèces de chevaux; on peut les distinguer en chevaux proprement dits et en ânes, suivant qu'elles ont la

queue comme celle de l'âne, c'est-à-dire longue, ou bien comme celle du cheval, c'est-à-dire courte et garnie de longs poils. Ceux auxquels le nom d'âne conviendrait alors forment le plus grand nombre.

Les dents des chevaux et des diverses espèces d'ânes et de zèbres sont au nombre de quarante-quatre : six incisives, deux petites canines à chaque mâchoire, quatorze molaires à la supérieure, et douze seulement à l'inférieure ; leurs molaires, à couronne carrée, sont marquées de nombreux replis d'émail.

CHEVAL, *Equus caballus.*

Il ne faut pas, comme généralement on le fait, accorder aux mots race, variété et espece, une même signification. Le cheval comprend de nombreuses races, plusieurs variétés importantes, et cependant il constitue une seule espèce. Individus domestiques ou sauvages, nés dans l'Ancien-Monde ou dans les Pampas de l'Amérique du sud, tous appartiennent à une même espèce, dont la patrie primitive paraît être la Tatarie. Soumis par l'homme, les chevaux de ces contrées ont été, à mesure que la civilisation a progressé, répandus sur différents points de la surface du globe, et aujourd'hui on possède des chevaux non-seulement en Asie, mais aussi dans toutes les autres parties du monde. La nature diverse de chacun des climats auxquels ils ont été soumis, et les

usages nombreux auxquels on les a employés ont fait éprouver à leurs formes et à leurs mœurs d'assez nombreuses modifications, quoique cependant ils aient beaucoup moins varié que plusieurs autres races d'animaux domestiques; leur couleur et leur taille ont surtout ressenti l'effet de ces influences souvent contradictoires ; aussi les uns ont-ils augmenté en dimensions, tandis que d'autres sont descendus beaucoup au-dessous de la grandeur moyenne ; leurs formes ont aussi beaucoup varié selon le genre de leur travail. La domesticité de ces mammifères remonte à une époque assez reculée : d'après quelques passages de la Genèse, il semble que l'on commençait à les employer en Égypte et dans les parties de l'Asie les plus voisines, vers l'époque où Joseph administrait la première de ces contrées, c'est-à-dire il y a environ trois mille six cents ans ; et, d'après les sculptures antiques trouvées dans les ruines de Persépolis, et même d'après les poésies d'Homère, on a lieu de croire que, dans les premiers temps de leur domesticité, on ne les montait pas, mais qu'on s'en servait seulement comme de bêtes de trait.

Dans les vastes steppes de la Tatarie, berceau de leur espèce, on trouve encore des chevaux sauvages que l'on appelle *trépans ;* mais ces animaux n'ont pas entièrement conservé leur caractère primitif, car ils se mêlent continuellement à des indi-

vidus échappés à la domesticité, et la plupart des zoologistes les regardent (peut-être sans preuves) comme les descendants des chevaux domestiques redevenus libres. Lors de la découverte du Nouveau-Monde, il n'y existait aucun animal du genre des chevaux. Le cheval domestique a été importé dans cette contrée à une époque qui ne remonte guère au delà de trois siècles, et cependant on y trouve aujourd'hui des troupes immenses de chevaux sauvages; ce sont, comme on le suppose pour ceux de la Tatarie actuelle, des individus qui ont abandonné l'homme : ils y ont repris des mœurs analogues à celles des *trépans* de l'Asie, et leur nombre est bien plus considérable. Quoique sauvages, ils sont, comme les zèbres et divers autres, peu difficiles à soumettre; et s'il en a été de même pour ceux qui ont été les premiers réduits en Asie, la conquête a dû s'en faire en bien peu de temps. Pour les prendre, on chasse souvent toute une troupe à la fois, et, en la poursuivant, on la dirige de manière à la pousser dans un *corral* ou enclos circulaire, construit avec des pieux plantés solidement en terre; puis le capitan, ou chef de la tribu indienne, monte sur un cheval vigoureux et bien dressé, entre dans l'enceinte, ayant à la main un *lazo* ou longue courroie tressée, fixée par une extrémité à la selle de son cheval, et terminée à l'autre bout par un nœud coulant. Le cavalier lance ce nœud autour du cou

du premier jeune cheval sauvage qui se présente à lui, et l'entraîne au dehors. Au moyen de cordes enlacées autour des jambes de l'animal, on le jette par terre; on lui met dans la bouche une forte courroie en forme de bride, et on le selle. Un Indien armé d'éperons très-aigus le monte, et on le laisse alors courir. Le cheval fait d'abord des efforts incroyables pour se débarrasser de son cavalier; mais l'éperon le met au galop, et, après qu'il a couru pendant un certain temps, il se laisse ramener à l'enclos fatal où il a perdu sa liberté; alors il est dompté. On lui ôte sa bride, et on le laisse aller avec les autres chevaux domestiques, car, dès ce moment, il ne cherche plus à fuir ni à désobéir à son maître. Dans la Tatarie, on a recours à des moyens analogues. En France, comme par toute l'Europe, les chevaux domestiques proviennent des haras. Leur production est presque nulle dans tout le midi de la France; dans les départements du centre, elle est un peu plus cultivée, et elle s'augmente encore vers le nord; mais elle est presque entièrement concentrée dans l'Alsace, la Lorraine, la Normandie et la Bretagne. Cette dernière province tient le premier rang, et la Normandie le second. La durée de la vie de ces animaux est d'environ trente ans, mais ils peuvent être mis hors de service longtemps avant cette époque, suivant que le travail auquel on les emploie est plus ou moins pénible. Les variations qu'ils éprouvent en

vieillissant dans la forme de leurs dents et surtout de leurs incisives, sont un excellent moyen pour reconnaître leur âge.

Le poulain, en naissant, est, en général, encore privé de dents sur le devant de la bouche, et il n'a que deux molaires sur chaque côté et à chaque mâchoire; mais, au bout de quelques jours, les deux incisives du milieu (appelées *pinces* par les vétérinaires) se montrent à chacune des mâchoires; dans le cours du premier mois, une troisième molaire paraît également. Vers trois mois et demi ou quatre mois, les deux incisives mitoyennes sortent aussi, et entre six mois et demi et huit mois, les incisives latérales ou les *coins*, ainsi qu'une quatrième molaire, apparaissent; à cette époque, la première dentition (dents de lait) est complète, et les changements qui surviennent avant l'âge de trois ans ne dépendent que de l'usure de plus en plus profonde des incisives, dont les fossettes, colorées en noir par les aliments, disparaissent peu à peu; de seize à treize mois, les pinces *rasent*, c'est-à-dire que la vivacité de leur surface s'efface; de seize à vingt mois, les incisives mitoyennes arrivent au même degré d'usure, et de vingt à vingt-quatre mois, les coins rasent à leur tour; à deux ans et demi ou à trois ans, le travail de la seconde dentition commence. Les dents de lait se reconnaissent à ce qu'elles sont plus courtes, en géné-

ral plus blanches, et rétrécies à leur base par la gencive ; les dents de remplacement sont beaucoup plus larges, et ne présentent pas le rétrécissement dont nous venons de parler, et qu'on appelle le *collet;* ce sont les pinces qui tombent et qui sont remplacées les premières. A trois ans et demi et quatre ans, les incisives mitoyennes éprouvent le même changement, et les canines inférieures ou *crochets* commencent à se montrer ; de quatre ans et demi à cinq, les coins se renouvellent aussi ; les canines supérieures, lorsqu'elles doivent exister, percent la gencive, et, à la même époque, la cinquième molaire commence à paraître. Ces incisives remplacent présentement, comme celles de lait, une dépression en forme de fossette à la surface de leur couronne, et s'usent de la même manière. De cinq à six ans, les pinces de la mâchoire inférieure perdent leur cavité ; l'année suivante, les incisives mitoyennes rasent à leur tour, et, de sept à huit ans, la marque des coins s'efface, la détrition des incisives supérieures se fait dans le même ordre, mais plus lentement.

Lorsque ces divers changements sont opérés, les dents ne fournissent plus de signe certain pour indiquer l'âge du cheval, qui alors, en style de maquignon, est *hors d'âge*. La couleur et la longueur des canines, qui se déchaussent de plus en plus, les rides du palais et quelques autres si-

gnes ne peuvent donner plus tard que des indications approximatives.

ANE, *Equus asinus.*

Il est surtout caractérisé par sa queue plus longue que celle du cheval et garnie à l'extrémité d'une houppe de poils; sa taille est moindre, sa couleur est d'un gris brun, et on remarque sur ses épaules une sorte de croix formée par la rencontre à angle droit de deux bandes étroites de couleur noirâtre. Dans l'état sauvage, l'âne habite les déserts du centre de l'Asie; moins gracieux que le cheval, il vit par troupes innombrables qui changent de climat suivant les saisons, descendant en hiver dans les parties chaudes de la Perse et de l'Inde, et en été, se portant vers le nord et jusqu'aux monts Ourals. D'après les témoignages historiques, il paraît que l'âne a été réduit à l'état de domesticité même avant le cheval; mais, moins beau que lui, et supportant bien moins le froid, il est d'une moindre utilité. Dans certaines contrées cependant où il a été soigné davantage et soumis à de meilleures conditions, sa race s'est améliorée, mais la négligence avec laquelle on l'élève dans certaines autres parties, l'a, au contraire, dégradé.

Le lait d'ânesse est souvent ordonné comme aliment aux personnes maladives; il contient plus de sucre de lait, et beaucoup moins de matière caséeuse que celui de la vache.

HÉMIONE, *Equus hemionus* (PL. X — 1).

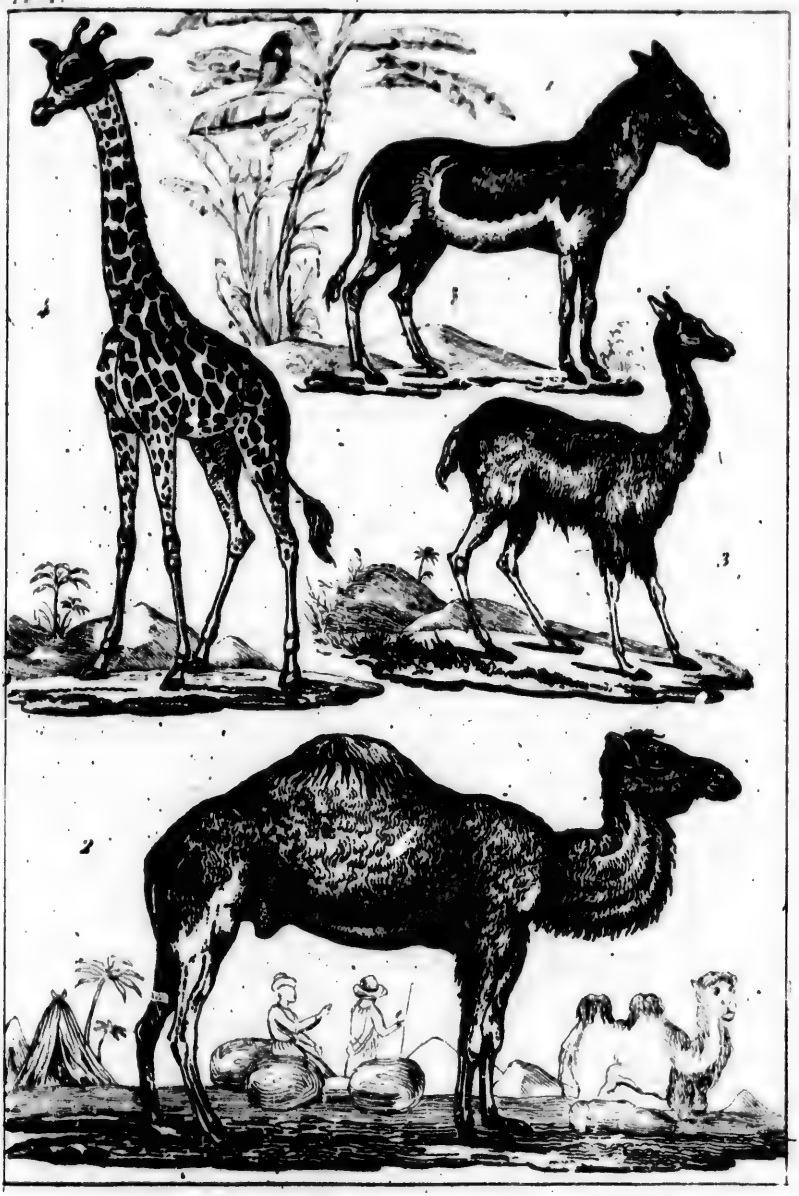
Les anciens qui ont connu l'âne et le cheval sauvages ont aussi eu divers renseignements sur l'hémione. Cet animal, dont le nom signifie demi-âne, a en effet différents traits de ce dernier, mais ses formes et ses couleurs ne manquent pas d'agrément. Il est d'une teinte isabelle sur le dessus du corps, et blanchâtre en dessous, sa ligne dorsale étant marquée d'une bande noirâtre. L'hémione vit par troupes composées d'une vingtaine d'individus. Sa vélocité est si grande, qu'elle est devenue proverbiale chez les Mogols, et que c'est monté sur un animal de cette espèce, que la mythologie tibétaine représente le dieu Feu.

Les espèces du genre cheval que possède l'Afrique sont également au nombre de trois, qui toutes ont quelque analogie dans la disposition de leurs couleurs, qui est connue sous la dénomination de zébrure. Le zèbre, au nom duquel ce mot doit sa racine, était appelé *hippotigre* par les anciens, ce qui signifie cheval-tigre, ou rayé comme un tigre; il peut être apprivoisé et se rencontre depuis l'Abyssinie jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Les deux autres sont le *couagga* et le *daw* ou *onagga*, qui sont moins rayés que le zèbre.

LES HIPPOPOTAMES, *Hippopotamus* (PL. IX—4).

Les hippopotames sont remarquables par leur

Pl. X.



1 Hémione. 2 Dromadaire. 3 Vigogne. 4 Giraffe.

grande
termin
courte
presqu
si épai
la frap
leurs f
roces;
des gr
contin
plante
auprès
nom ,
lieux
que ch
popot
leurs
incisiv
dents
périeu
chaqu
lindri
ainsi
distin
quelle
le Ha

Les

grandeur, leur corps massif, leur tête énorme et terminée par un large museau enflé, leurs jambes courtes et très-grosses et leur ventre traînant presque jusqu'à terre, leur peau à peu près nue et si épaisse que les balles ordinaires s'aplatissent en la frappant. Leurs mœurs sont en harmonie avec leurs formes grossières, car ils sont stupides et féroces; ils vivent en Afrique et se tiennent dans l'eau des grands fleuves de cette partie du monde, vivant continuellement dans la fange et se nourrissant de plantes aquatiques, ou de graminées qui croissent auprès des eaux. Ils nagent avec facilité. Leur nom, qui signifie *chevaux de rivière,* rappelle les lieux qu'ils habitent et aussi leur voix, qui a quelque chose du hennissement des chevaux. Les hippopotames ont quatre doigts à chaque pied, et leurs dents sont au nombre de trente-huit, quatre incisives et deux canines à chaque mâchoire, sept dents molaires de chaque côté de la mâchoire supérieure, et douze en tout à l'inférieure, six de chaque côté. Les incisives sont fort grandes et cylindriques; on les recherche dans le commerce ainsi que les autres dents de ces animaux. On ne distingue qu'une seule espèce d'hippopotame, laquelle se trouve au cap de Bonne-Espérance, dans le Haut-Nil et dans le Sénégal.

LES COCHONS, *Sus*.

Les espèces qui rentrent dans le même genre

que le cochon sont plus nombreuses qu'on ne serait porté à le supposer. On trouve des cochons sauvages en Europe, en Asie, en Afrique et à Madagascar, ainsi qu'en Amérique; et comme plusieurs d'entre eux offrent des caractères assez tranchés, on les a répartis dans plusieurs sous-genres particuliers. Tous les animaux de ce groupe sont remarquables par l'allongement de leur tête, et par la disposition de leur nez, qui est avancé, coupé obtusément à son extrémité, et, comme on le dit, en forme de groin. Leurs dents molaires varient pour le nombre et pour la forme, et leurs pieds ont dans la disposition de leurs doigts, au nombre de quatre et rangés deux par deux, un caractère qui les rapproche des ruminants.

Le genre des cochons et celui des chevaux sont les seuls de l'ordre des pachydermes qui aient fourni à l'homme quelques espèces domestiques. La souche du cheval et celle de l'âne sont faciles à déterminer, mais il n'en est pas de même de celle des cochons, car on n'a point encore positivement établi si ces animaux proviennent d'une ou de plusieurs espèces. Les cochons domestiques ordinaires sont sans doute les descendants des sangliers, mais l'origine des cochons de Siam n'est pas certaine, non plus que celle de diverses autres races. Les cochons domestiques sont aujourd'hui répandus par toute la terre sur les points que l'homme habite; on sait qu'aux Antilles ils sont re-

devenus sauvages, et qu'ils y sont célèbres sous le nom de *cochons marrons*. L'Amérique du sud renferme aussi maintenant des cochons sauvages issus d'individus échappés à la domesticité; mais le nord du même continent possède naturellement le sanglier, lequel est aussi d'une grande partie de l'Asie, de toute l'Europe et de l'Afrique septentrionale.

Les cochons domestiques sont d'une grande utilité à l'homme, à cause du goût agréable de leur chair et de la possibilité qu'on a de la conserver à l'aide du sel; la facilité avec laquelle on les nourrit et leur rapide multiplication les rendent aussi préférables à beaucoup d'autres bestiaux.

Les cochons domestiques de race ordinaire ont les soies beaucoup plus rares et les canines moins prononcées que les sangliers. Le groin ou boutoir de ces animaux consiste en un prolongement particulier du museau, soutenu lui-même par un os spécial que l'on nomme l'os du boutoir, lequel s'appuie sur les os de la mâchoire supérieure, et, étant mis en mouvement par deux gros muscles situés de chaque côté de la face, entraîne avec lui le reste du nez. Un tissu fibro-cartilagineux recouvre cet os et se termine en avant par une surface circulaire et inclinée en bas qui est recouverte d'une peau épaisse et nue. Au bord supérieur de cette extrémité tronquée du museau, on remarque un bourrelet épais et calleux, à l'aide duquel l'a-

nimal ouvre la terre. Guidé par la finesse de son odorat, le cochon cherche dans la terre des racines et les végétaux qui doivent le nourrir; l'homme a su tirer parti de cet instinct en employant le cochon à déterrer les truffes.

Le sous-genre des sangliers proprement dits comprend le sanglier ordinaire dont nous avons déjà indiqué la patrie (le mâle s'appelle *verrat*, la femelle, *laie*, et les petits, *marcassins*), le sanglier du Malabar, deux ou trois espèces voisines propres aux îles de la Sonde, le sanglier du Cap-Vert, et le sanglier masqué dont la patrie est Madagascar.

On distingue auprès de ces animaux les *pécaris*, qui sont de l'Amérique du sud et qui n'ont que trois doigts aux pieds antérieurs, l'un des deux doigts rudimentaires manquant complétement. Les *babiroussas* constituent également une espèce du genre *sus*. Ils sont des îles de la Sonde et des Moluques, et se font surtout remarquer par leurs dents canines supérieures et inférieures qui sortent de la bouche, se dirigent en haut et imitent assez bien quatre cornes.

Les *phacochères* sont des espèces de cochons propres à l'Afrique, et remarquables par la forme singulière de leurs molaires ainsi que par leur physionomie hideuse, leurs formes grossières et la brutalité de leurs instincts. L'espèce des pha-

cochères s'observe en Ethiopie, au Cap-Vert, au Sénégal, en Guinée et au cap de Bonne-Espérance.

CHAPITRE VII.

ORDRE DES RUMINANTS.

Si l'on se rappelle les mœurs douces et sociables, le régime et la nature des espèces de cet ordre, on s'étonnera peu que ce soit parmi eux que l'homme ait choisi ses animaux domestiques. Le chameau et le dromadaire, le llama, le bœuf, le mouton et la chèvre, sont tous des mammifères ruminants. Les muscs, les antilopes, qui présentent de si innombrables variétés, les cerfs, les girafes, sont, avec eux, les principaux genres de l'ordre dont il va être question. La réunion de tous ces êtres est, sans contredit, l'une des plus naturelles que nous offre la classe des mammifères.

Le nom de ruminants vient à ces animaux de la facilité singulière qu'ils ont de ramener dans leur bouche, pour les mâcher de nouveau, les ali-

ments déjà avalés une première fois, facilité qui tient à la structure de leur estomac. En effet, leur œsophage n'aboutit pas à une cavité stomacale unique, comme chez les autres mammifères; mais il communique directement avec plusieurs poches disposées de telle sorte, que, lorsque les aliments avalés sont grossiers, ils s'arrêtent dans un premier estomac, nommé la panse, d'où ils remontent plus tard dans la bouche par une espèce de vomissement, tandis que, lorsqu'ils sont liquides ou réduits en pâte molle, ils pénètrent plus loin, dans une cavité différente, où leur digestion s'achève. Les estomacs des ruminants sont au nombre de quatre ; le plus grand, que nous avons déjà nommé, est la *panse* ou *herbier;* le second, appelé *bonnet,* s'ouvre au-dessous, à droite de l'œsophage; le troisième est le *feuillet*, ainsi nommé à cause des larges replis longitudinaux, semblables aux feuillets d'un livre, qui garnissent son intérieur; et le dernier, ou la *caillette,* prend ce nom à cause d'une humeur qui lui est propre et dont la propriété est de faire cailler le lait : dans les ruminants qui viennent de naître, il est le seul qui fonctionne. Chez les individus adultes, les aliments qui doivent être digérés passent, après une courte mastication, de la bouche dans la panse, où ils s'accumulent, jusqu'à ce qu'ils soient en quantité suffisante. L'animal cesse alors d'en recueillir de nouveaux; rendu au repos, il s'apprête à les

broyer d'une manière plus complète. Leur retour à la bouche est dû à l'action du bonnet et de la panse, qui, en se contractant, les poussent successivement par petites pelotes, ce qui leur permet de remonter l'œsophage, portion du tube digestif qui est entre l'estomac et la bouche. On comprendra l'utilité de semblables dispositions, si l'on se rappelle que les ruminants, animaux vivant exclusivement de substances végétales (peu fournies, par conséquent, en matières alibiles et toujours d'une digestion plus ou moins pénible), ont, pour la plupart, à redouter de nombreux ennemis ; leur panse est, si l'on peut ainsi dire, une sorte de magasin dans lequel ils rassemblent à la hâte les substances qui doivent les nourrir, jusqu'à ce que, de retour dans les lieux qu'ils ont choisis pour habitations, ils puissent les manger avec plus de sécurité et d'une manière plus profitable. Ce que font ces animaux à l'état sauvage, ils le font également en domesticité. Conduits aux champs ou dans les pâturages, ils coupent autant d'herbe qu'il leur en faut, et ils ne ruminent qu'après leur retour à l'étable.

Les ruminants sont, de tous les mammifères, ceux qui ont l'estomac le plus compliqué, et ceux aussi chez lesquels le tube digestif offre le plus de longueur. Chez les espèces qui se nourrissent de chair, on remarque au contraire, ainsi qu'on devait le supposer, une combinaison d'organes tout

à fait inverse. Ces aliments étant d'une digestion incomparablement plus facile, la nature a eu recours à un appareil bien moins compliqué; l'estomac est toujours unique et simple, et les intestins sont fort courts. Les autres caractères des ruminants sont aussi fort tranchés. Tous ont quatre doigts, disposés par paires, d'inégale grosseur, ceux de la plus forte paire étant rapprochés en pinces ou en fourche, ce qui a même valu à ces animaux l'épithète de *pieds fourchus*, qu'on leur donne quelquefois. Leurs dents affectent également une disposition spéciale; tous, excepté les chameaux et les llamas, ont douze dents à chaque mâchoire (six de chaque côté), et leur mâchoire inférieure a huit incisives, la supérieure en étant privée à tous les âges. Les nombreuses espèces qui ont ce système de dentition, sont les seules, de toute la classe des Mammifères, chez lesquelles il existe de véritables cornes; nous avons vu que ce que l'on nommait ainsi chez les rhinocéros était d'une autre nature.

LES CHAMEAUX, *Camelus* (Pl. X — 2).

On distingue deux espèces de chameaux : l'un à deux bosses, qui porte plus spécialement ce nom, et l'autre à une seule bosse, qui est le dromadaire (Pl. X — 2). Ces animaux, célèbres par les services qu'ils rendent aux peuples orientaux,

sont, comme l'on sait, domestiques l'un et l'autre. Entièrement organisés pour vivre dans les vastes déserts de l'Asie centrale et occidentale et dans ceux de l'Arabie, ils y sont, dès la plus haute antiquité, recherchés comme bêtes de somme. Bien qu'ils soient de véritables ruminants, ils ont quelques rapports cependant avec les pachydermes, et sont, de tous les animaux de leur ordre, ceux qui se rapprochent le plus de ces derniers. Leur conformation extérieure a quelque chose de bizarre et d'étrange : la mauvaise grâce de leur allure, la difficulté de leurs mouvements dans les terrains ordinaires, leur cou long et contourné en S, leurs lèvres allongées, les loupes graisseuses dont leur dos est surmonté, leur donnent un aspect bizarre. Mais leur extrême sobriété, la docilité de leur caractère et les services qu'ils rendent à l'homme, en font des serviteurs de première nécessité, et compensent outre mesure leurs prétendues difformités. Tout d'ailleurs, dans leur organisation, est admirablement disposé en vue du genre de vie auquel ils doivent être soumis, et leur permet de résister, pendant des mois entiers, aux privations et aux fatigues les plus pénibles. En Turquie, en Perse, en Arabie, en Égypte, en Barbarie., etc., le transport des marchandises ne se fait que par le moyen de ces animaux.

La chair des jeunes chameaux est aussi bonne que celle des veaux, et le lait que les femelles pro-

duisent en abondance est également fort estimé ; on en fait du beurre et des fromages. La chair des individus adultes se mange aussi ; quoique plus dure que celle des jeunes, elle n'est cependant pas désagréable. Le poil de ces animaux est très-employé ; on le coupe à certaines époques de l'année, et on en fait des tissus assez variés.

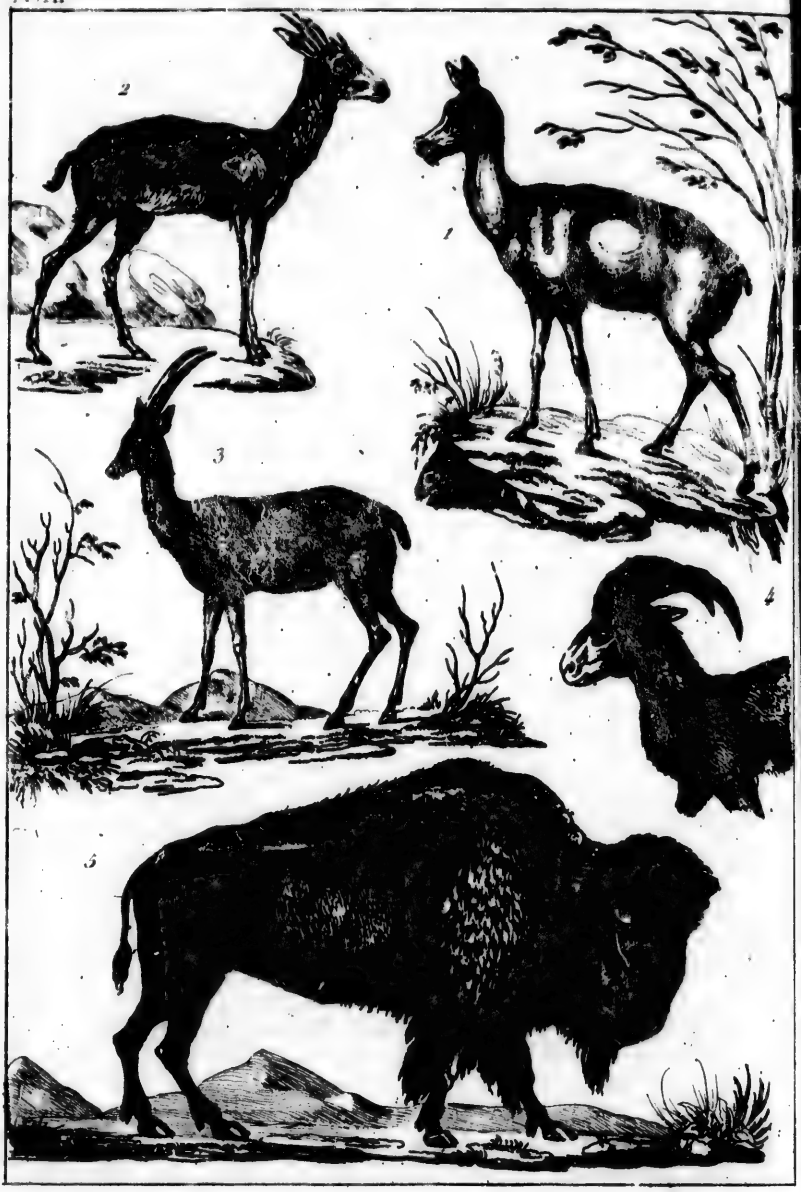
LES LLAMAS.

Les llamas, les vigognes (Pl. X—3) et les alpacas composent un genre très-voisin de celui des chameaux, et qui est de l'Amérique du sud, où l'on pourrait dire qu'ils les remplacent ; mais ils sont moins grands qu'eux, remarque que l'on peut faire pour presque tous les animaux du nouveau continent, comparés avec ceux de l'ancien qui sont leurs congénères, ou que l'on rapporte à la même famille. Ils n'ont point de bosses ; mais, comme les chameaux, ils ont deux incisives à la mâchoire supérieure, six à l'inférieure, et des canines à l'une et à l'autre ; quant à leurs mâchelières, elles sont au nombre de dix-huit en tout, cinq de chaque côté du maxillaire supérieur et quatre à l'inférieur. Ces quadrupèdes sont souvent employés en domesticité, et à l'époque de la découverte de l'Amérique, ils étaient les seuls grands animaux domestiques des Indiens : de nos jours, on les dresse encore aux mêmes usages. Leur chair, leur

estimé ;
nair des
ue plus
ant pas
rès-em-
l'année,

les alpa-
celui des
sud, où
mais ils
l'on peut
nouveau
qui sont
la même
, comme
mâchoire
anines à
es, elles
de cha-
re à l'in-
employés
verte de
animaux
, on les
nair, leur

Pl. XI



1 Chevrotain porte-musc. 2 Antilope quadricorne. 3 Gazelle. 4 Mouflon
5 Bison.

lait, etc
laine se

LES

Les
leurs d
des rum
La seul
périeur
caractè
au mèn
sont re
gantes
celle d
celle d
bivore
tudes;
et on
Sonde
indiqu
genre
décrit
qui a
chée
voisi
Pa
mosc
vroti

lait, etc., sont aussi fréquemment utilisés, et leur laine sert à la fabrication de différentes étoffes.

LES CHEVROTINS, *Moschus* (Pl. XI — 1).

Les chevrotins n'ont point de cornes, mais leurs dents sont analogues, pour la forme, à celles des ruminants pourvus de ces ornements frontaux. La seule différence consiste dans leur mâchoire supérieure qui présente deux canines fort allongées, caractère qui d'ailleurs se retrouve également et au même degré dans le cerf montjac. Ces animaux sont remarquables par leur vivacité et leurs élégantes proportions; leur taille ne dépasse jamais celle du chevreuil et elle est souvent inférieure à celle de ce quadrupède. Les chevrotins sont herbivores et rappellent les antilopes par leurs habitudes; la plupart sont des animaux de montagnes, et on n'en connaît que dans les grandes îles de la Sonde et dans le continent indien. Ceux qu'on avait indiqués en Afrique sont des animaux d'un autre genre; mais il paraît qu'une espèce américaine, décrite par Molina, comme une sorte de cheval qui aurait des pieds de ruminant, est fort rapprochée des chevrotins, et doit constituer un genre voisin de ces animaux.

Parmi les espèces que l'on admet dans le genre moschus, la plus généralement connue est le chevrotin porte-musc, en latin *moschus moschife-*

rus (Pl. XI—1). Elle est la plus grande de ce genre ; sa queue est très-courte, et son corps est couvert des poils si gros et si courts, qu'on pourrait presque leur donner le nom d'épines ; mais ce qui l'a fait surtout remarquer, c'est une poche située près des aines du mâle, et qui se remplit d'une substance odorante, désignée par le nom de *musc*.

LES CERFS, *Cervus*.

Tout le monde connaît les cerfs. Ces mammifères, dont la tête est surmontée de protubérances cornues, appelées *bois*, constituent un genre assez considérable en espèces, parmi lesquelles cinq, le cerf ordinaire, le daim, le chevreuil, le renne et l'élan, sont d'Europe. L'Asie, outre plusieurs de ceux-ci, possède aussi différentes espèces qui lui sont spéciales ; on en connaît également dans les grandes îles qui l'avoisinent au sud ; mais la Barbarie est la seule partie de l'Afrique où l'on ait encore trouvé des animaux de ce genre : quant à ceux de l'Amérique, ils sont nombreux dans la partie septentrionale de ce continent et dans la partie méridionale. Le fait le plus singulier de la physiologie des cerfs, est celui des phases diverses que subissent leurs bois. Nuls chez les femelles de tous ces animaux, excepté dans celles des rennes, les bois des mâles offrent, aux différentes époques de la vie, des caractères qui suffisent

pour reconnaître l'âge des individus qu'on a sous les yeux.

CERF ORDINAIRE, *Cervus elaphus.*

Cette espèce, le chevreuil et le daim, sont les seules que possède notre pays; elle est sans aucun doute la plus belle et la plus intéressante. Sa grandeur est celle du cheval; son pelage est d'un brun foncé en été, avec une ligne noire et une rangée de petites taches fauves le long de l'épine; en hiver, elle est d'un brun gris uniforme: la croupe et la queue étant, en toute saison, d'un fauve pâle. Les jeunes sujets, que l'on nomme faons, ainsi que les petits de toutes les autres espèces du genre, sont fauves tachetés de blanc; les bois sont fort longs à croître; ils tombent, comme on sait, tous les ans, et prennent à chaque refaite des dimensions plus considérables, jusqu'à ce que, l'animal étant arrivé à sa vieillesse, ils tombent pour se reproduire encore, mais avec moins de force. Vers le sixième mois, les jeunes mâles présentent déjà sur la tête deux petites bosses ou tubercules qui indiquent la place où les bois s'élèveront. Ces éminences ont reçu le nom de *hères;* à un an, elles se sont fort allongées, et, quoique simples, elles ont déjà deux ou trois décimètres de longueur. L'animal perd, à cette époque, la peau qui les recouvrait, et ces petits bois eux-mêmes ne tardent pas à tomber après qu'ils

sont restés quelque temps à nu ; on les désigne alors par le mot *daguets*. Quand le cerf est arrivé à sa troisième année, il perd ses daguets, et le *bois* qui les a remplacés présente ordinairement trois branches qu'on appelle *andouillers*. Pendant chacune des années suivantes, jusqu'à la septième, le bois subit sa chute périodique et reparaît régulièrement avec un andouiller de plus ; de sorte que tous les vieux cerfs ont le bois composé de sept ramifications, provenant d'une tige commune, nommée *merrain*. Quelques femelles stériles ont des bois comme les mâles, mais qui restent constamment à l'état de daguets. Le cerf a le merrain et les andouillers arrondis ; chez le daim, *cervus dama*, les andouillers supérieurs sont aplatis. Ces animaux diffèrent d'ailleurs des précédents par plusieurs caractères importants. Quant au chevreuil, *cervus capreolus*, il est plus petit que l'un et que l'autre ; son pelage est fauve ou gris brun, et ses bois n'ont qu'un seul andouiller médian, sans andouiller basilaire. Le chevreuil avait été distingué des anciens, ainsi que le cerf et le daim. Ce dernier n'est point le *dama* de Pline, qui est un antilope. Cet écrivain l'appelle *platyceros*, ce qui indique bien la forme aplatie de ses bois ; Appien le nomme *euryceros*, et Aristote, *prox*.

RENNE, *Cervus taranaus*.

Il est remarquable par le grand développement

de ses bois, qui existent naturellement chez la femelle aussi bien que chez le mâle. Il est du Nord, et particulièrement de Suède et de Laponie : l'Asie et l'Amérique boréales le possèdent également. Le renne a été soumis à la domesticité par les Lapons, qui l'emploient comme bête de somme ou de trait, et qui l'élèvent en troupes considérables pour tirer de sa chair, de sa peau, de son lait, etc., etc., tous les avantages possibles.

Parmi les autres espèces, nous devons signaler, à cause de leur grande taille, l'élan, déjà cité, et le cerf du Canada. D'autres, comme l'axis de l'Inde et le cerf de Virginie, doivent également être connus, à cause de leur fréquence dans les ménageries ou dans les parcs en Europe. On les élève facilement dans nos contrées, et il n'est pas douteux qu'on ne puisse les y acclimater parfaitement.

LES GIRAFES, *Cameleopardalis* (Pl. X.—4).

Les anciens nommaient *cameleopardalis*, et les modernes appellent encore ainsi dans le langage scientifique, les girafes, mammifères ruminants que leur forme et leurs dimensions rendent excessivement remarquables. Ces animaux, dont il n'existe qu'une seule espèce propre aux régions désertes et sablonneuses de l'Afrique, tiennent en effet des chameaux par diverses particularités de

leur organisation, puisqu'ils sont du même ordre qu'eux, et leur robe, assez régulièrement tachée, rappelle l'élégante fourrure des panthères. Les girafes ont les membres longs et grêles, le corps petit, le cou fort allongé, la tête effilée, les lèvres et la langue fort mobiles, et le front garni de deux petites cornes, dans les femelles, et de trois dans le mâle adulte, la troisième, un peu moindre que les deux autres, étant placée sur la ligne médiane du frontal. Ces cornes, au lieu d'être des apophyses, c'est-à-dire des parties naissant de cet os, comme celles des cerfs, des bœufs, etc., sont au contraire épiphysaires, c'est-à-dire qu'elles ont une ossification indépendante de celle du front, à la surface duquel elles reposent, et qu'elles se joignent à lui d'une manière plus intime, à mesure qu'on les examine chez des sujets plus avancés en âge.

La hauteur des girafes atteint quelquefois vingt et vingt-deux pieds ; leur tronc est incliné, et leur marche ordinaire est l'amble, c'est-à-dire qu'elles meuvent à la fois les deux membres d'un même côté ; lorsqu'elles courent, elles se balancent d'une manière fort curieuse. Ces animaux existent en Afrique, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'en Nubie : ils sont de mœurs paisibles, et vivent dans les déserts, recherchant de préférence la lisière des bois ; ils ont à redouter plusieurs ennemis terribles, et particulièrement le

lion, qui, suivant les voyageurs, leur donne souvent la chasse ; mais les girafes courent avec une grande rapidité, et échappent aisément par la fuite ; elles savent d'ailleurs parfaitement se défendre en se ruant sur leurs agresseurs. Les diverses peuplades de l'Afrique les poursuivent de différentes manières, et savent tirer parti de leur peau ; mais difficilement on réussit à les prendre vivantes.

LES ANTILOPES, *Antilope*.

Les antilopes sont des animaux dont la taille est généralement élancée et légère, et dont les cornes, plus ou moins développées, suivant l'âge et le sexe des individus, sont presque toujours rondes et marquées d'anneaux saillants ou d'arêtes en spirale ; ils ressemblent aussi, pour la plupart, aux cerfs par la vitesse de leurs mouvements et par l'existence des fossettes creusées au-dessous de l'angle interne de l'œil, et nommées *larmiers*. On distingue un très-grand nombre d'espèces parmi ces animaux. La plupart vivent en troupes ; elles sont surtout nombreuses en Afrique et en Asie. L'Amérique possède aussi quelques espèces d'antilopes, et les grandes montagnes d'Europe ont dans le chamois ou isard un représentant de ce genre remarquable. Les antilopes dont il est plus fréquemment parlé, sont les gazelles (Pl. XI—3), célèbres chez les Arabes, qui chantent la

vivacité de leur regard. On doit encore signaler, parmi plusieurs espèces non moins curieuses, l'antilope quadricorne (Pl. XI—2), décrit par M. de Blainville, et qui porte, ainsi que son nom l'indique, quatre cornes disposées deux par deux. Il est de l'Inde, et constitue le seul mammifère chez lequel cette particularité a été observée.

Quelques auteurs ont pensé que c'était au genre des antilopes, que la licorne, sorte de quadrupède pourvu, dit-on, d'une seule corne, devait être rapportée ; mais bien des motifs portent à supposer que la licorne est un être fabuleux qui n'a jamais existé, ou bien que la particularité qu'on lui assigne de n'avoir qu'une seule corne est le fait de quelque erreur ou d'un accident.

LES CHÈVRES, *Capra*.

La race sauvage qui a fourni la chèvre domestique est aussi difficile à reconnaître que celle d'où proviennent le mouton et le bœuf, dont nous parlerons bientôt, ainsi que beaucoup d'autres espèces déjà signalées dans cet ouvrage. On distingue plusieurs espèces de chèvres sauvages, et les chèvres domestiques constituent également un nombre fort grand de variétés. Parmi les chèvres sauvages, nous devons signaler l'œgagre, qui habite les montagnes de l'Asie, depuis l'Himalaya jusqu'au Caucase, et le bouquetin, qui est

des grandes chaînes de l'Europe, et particulièrement des Alpes et des Pyrénées.

Certaines races domestiques étrangères fournissent par leur fourrure les matériaux des tissus les plus précieux. Les chèvres du Tibet, dites de Cachemire, sont les plus remarquables sous ce rapport. C'est avec leur laine que se fabriquent les beaux châles si recherchés des Orientaux et des Occidentaux, et qui portent eux-mêmes le nom de cachemires. Les chèvres d'Angora ont aussi une toison extrêmement fine, et on ne saurait trop répéter et continuer les essais que l'on fait en France pour y acclimater ces animaux. Les chèvres, utiles par leur poil, le sont aussi par leur chair et par leur lait, qui a un goût particulier, mais qui est moins butireux que celui de la vache. Le lait des chèvres est employé avec avantage pour la fabrication du fromage.

LES MOUTONS, *Ovis*.

Un de leurs types sauvages, le *mouflon* (Pl. XI—4), existe en Corse, en Sardaigne et en Crète, ainsi que dans quelques parties de l'Espagne, et vit en troupes assez nombreuses. Les moutons domestiques présentent d'assez nombreuses variations. Ces animaux constituent l'une des principales richesses agricoles; ils fournissent à l'industrie manufacturière leur précieuse toi-

son : leur peau est utilement employée dans les arts, leur chair est d'un usage journalier, etc. Tous nos départements possèdent des bêtes à laine ; mais, dans les uns, elles ne sont considérées que comme un faible accessoire des exploitations agricoles, tandis que, dans d'autres, elles en font la base ; ailleurs elles se trouvent associées au gros bétail, et partagent avec lui les soins du cultivateur. Dans la région qui avoisine la Méditerranée et qui s'étend du littoral jusqu'à l'Isère, aux monts Coiron, vers le nord, dans l'Ardèche, dans la Corrèze et dans le Cantal, et, latéralement, des Alpes à la Garonne, les moutons constituent la principale richesse des agriculteurs.

LES BOEUFS, *Bos*.

Celle de toutes les espèces du genre bœuf qui paraît la plus voisine des moutons est le bœuf musqué, dont on a fait le sous-genre *ovibos* : elle est du nord de l'Amérique ; les autres sont le bœuf ordinaire et ses nombreuses variétés, le bœuf du Cap, le buffle et le bison (Pl. XI—5) ou bœuf d'Amérique. Ceux de l'espèce domestique sont d'une utilité journalière, et seraient difficilement remplacés soit comme bêtes de trait, soit comme bétail destiné à la nourriture de notre espèce ou aux besoins des arts. La partie de la France où les agriculteurs élèvent le plus de bœufs sont celles du

nord-ouest, comprenant la Bretagne, le Maine, la Basse-Normandie, ainsi qu'une partie du Poitou. C'est avec la peau du bœuf ou de la vache que l'on prépare tous les cuirs forts employés à la confection de nos chaussures et à une multitude d'autres usages.

Les poils dont on les dépouille servent à diverses choses : on les tisse pour faire des thibaudes, espèces de manteaux grossiers pour les rouliers. La corne est employée en tabletterie, et on la prépare assez bien pour lui faire imiter l'écaille ; la membrane musculaire des intestins fournit aux boyaudiers des cordes pour les instruments de musique, et le sang desséché des bœufs est recherché comme engrais ; la partie séreuse de ce liquide est réservée pour clarifier le vin, le sirop, etc. Enfin les os, traités par la vapeur d'eau à une haute température ou par les acides, donnent la gélatine que l'on emploie comme un aliment économique ou comme colle-forte ; simplement broyés, ils fournissent à l'agriculture un excellent engrais, et, chauffés à l'abri de l'action de l'air, ils se transforment en un charbon précieux, connu sous le nom de noir animal.

CHAPITRE VIII.

MAMMIFÈRES DIDELPHES.

Tous les animaux de la classe des mammifères, que nous avons précédemment passés en revue, peuvent être réunis en un groupe commun; ils forment une première sous-classe, à laquelle on a donné le nom de *monodelphes*. On appelle didelphes, du nom *didelphis*, qui est celui des sarigues, une autre sous-classe d'animaux que signalent différentes particularités remarquables de leurs mœurs et de leur organisation. Chacun se rappelle la jolie fable de Florian, intitulée *la Sarigue et ses petits*. Le fabuliste a peint avec élégance le merveilleux attachement de ces animaux pour leur progéniture. Les didelphes, en effet, après avoir porté quelque temps leurs petits dans leur sein, les tiennent dans une sorte de poche placée au-devant de leur abdomen; et ceux-ci, fixés à la mamelle de leur mère, conti-

nuent leur développement, jusqu'à ce qu'ils soient assez vigoureux pour satisfaire eux-mêmes à leurs besoins; quand ils sortent de cet état, c'est pour eux comme une nouvelle naissance. Lors de la première, ils sont bien moins forts que ne le sont à cette époque les autres animaux. Aussi, au lieu de prendre, par intervalle, la mamelle de leur mère, ils ne tardent pas à s'y fixer pour un certain temps (Pl. XII—1 a). Les didelphes, que l'on appelle aussi marsupiaux, du mot latin *marsupium*, qui veut dire bourse, présentent encore, dans leur squelette et dans quelques autres parties de leur organisation, des particularités remarquables; ils sont aussi fort intéressants sous le rapport de leurs mœurs et de leur distribution à la surface du globe. Tous sont propres à l'Amérique méridionale ou tempérée, ainsi qu'à l'Australie, et ceux de l'une et de l'autre de ces régions présentent entre eux des différences tout à fait caractéristiques. Les didelphes d'Amérique, que l'on connaît plus particulièrement sous le nom de sarigues, ont le port de certains carnassiers; leur queue est en partie nue; leurs pieds de derrière ont le pouce opposable aux autres doigts, et aux mêmes membres, les doigts sont tous séparés entre eux. Les dasyures, qui sont de l'Australie, ont aussi les doigts des pieds de derrière séparés, mais leur pouce, nul ou rudimentaire, n'est jamais opposable. Ces deux premiers genres (sa-

rigue et daysure) forment un premier ordre, sous le nom d'*éleuthérodactyles*, qui veut dire à doigts libres. Tous les autres, de même que les dasyures, sont de l'Australie; ils sont appelés *syndactyles* ou doigts réunis, parce qu'ils ont les doigts indicateur et médian des pieds de derrière plus petits que les autres et soudés ensemble jusqu'à l'ongle.

§ Ier.

DIDELPHES ÉLEUTHÉRODACTYLES.

LES SARIGUES, *Didelphis*.

Ce sont des animaux fétides et nocturnes, dont la marche est lente; ils se tiennent cachés pendant le jour dans des buissons épais, ou sur les branches des arbres où ils nichent. Leur régime est omnivore; les uns mangent la chair des petits mammifères, celle des oiseaux, etc.; d'autres recherchent les mollusques ou les crustacés, et beaucoup aiment les fruits et particulièrement les bananes. Tous sont américains, et ils sont bien plus nombreux dans les parties les plus chaudes, que vers l'extrémité sud de l'Amérique méridionale et que dans l'Amérique septentrionale. Il est probable que le nombre des espèces de sarigues s'augmentera à mesure que les naturalistes exploreront avec plus de soin les contrées sauvages de l'intérieur de l'Amérique.

sous
oigts
ures,
tyles
indi-
petits
ngle.

dont
ndant
oran-
e est
petits
utres
s, et
nt les
bien
ndes,
idio-
Il est
gues
xplo-
es de

Pl XII

1 Sarigue Marmose. 1re ses Petits. 2 Sarigue de Virginie. 3 Kangurou
4 Phascolome. 5 Ornithorynque. 6 Echidné.

ÉL

SARIGUE

Sa tail
mais quel
du chat
ractérise
de divers
les, qui
étant noi
depuis le
tentriona
chair, de
pour la
dont elle
sauvages
corps est

SARIGU

Elle es
sont un
mose est
est com
une dem
aussi de
que des
autres s
d'être fi
melles,

SARIGUE A OREILLES BICOLORES, *Didelphis virginiana* (Pl. XII — 2).

Sa taille la plus ordinaire est celle du lapin, mais quelques individus atteignent les dimensions du chat sauvage. Cette espèce est facile à caractériser par son pelage d'une teinte sale et formé de diverses sortes de poils, ainsi que par ses oreilles, qui sont nues et de deux couleurs, leur base étant noire et leur pointe jaunâtre. On la trouve depuis le Mexique jusque dans les provinces septentrionales des États-Unis; elle se nourrit de chair, de fruits et de racines; on la dit dangereuse pour la volaille domestique, qu'elle surprend et dont elle fait sa proie. On mange sa chair, et les sauvages font des tissus du poil soyeux dont son corps est en partie couvert.

SARIGUE MARMOSE, *Didelphis murina* (Pl. XII — 1).

Elle est grande comme le lérot, et les femelles sont un peu plus fortes que les mâles. La marmose est particulièrement de la Guyane, et elle y est commune. Elle creuse la terre pour s'y faire une demeure, chasse les petits oiseaux et ramasse aussi des fruits et des insectes. Cette espèce n'a que des rudiments de la poche abdominale des autres sarigues; aussi, lorsque ses petits ont cessé d'être fixés d'une manière permanente à ses mamelles, elle les laisse grimper sur son dos, et,

entortillant leur queue autour de la sienne, elle les transporte facilement.

LES DASYURES, *Dasyurus*.

Les dasyures de M. E. Geoffroy, que l'on partage maintenant en phascogale, thylacine et dasyure, sont de l'Australie; la plupart sont de taille moyenne, et ils ont des instincts ordinairement carnassiers. L'un d'eux dépasse les autres en dimension et en férocité; il est presque aussi grand qu'un loup : c'est le thylacine, qui est de Van-Diemen et de la Nouvelle-Hollande.

§ II.

DIDELPHES SYNDACTYLES.

LES PHALANGERS, *Phalangista*.

Le nom de syndactyle rappelle, ainsi qu'il a été dit plus haut, que ces animaux ont deux de leurs doigts réunis; c'est ce caractère que Buffon a voulu indiquer en adoptant le mot de *phalanger*. Les phalangers se rapprochent davantage des sarigues par leur port et par leurs habitudes; mais ils en diffèrent essentiellement par leurs doigts et leurs dents; leur patrie est aussi très-différente, puisqu'ils sont de l'Australie et du grand archipel des Indes.

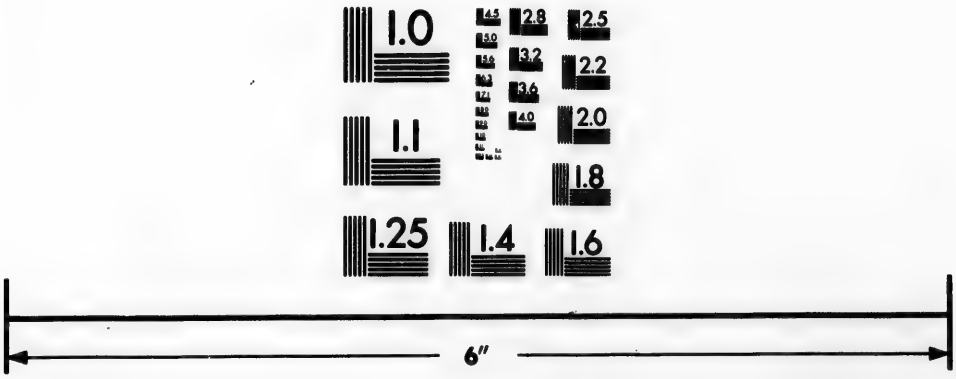
Les phalangers grimpent avec facilité et passent une grande partie de leur vie dans les arbres. Plusieurs d'entre eux offrent la particularité qui caractérise les écureuils volants ; de même que chez ceux-ci, la peau de leur ventre est plus ou moins étendue sur leurs flancs et leur fournit une sorte de parachute.

Les phalangers ont le pouce des [illegible] té-rieurs opposable et sans ongle. Leu[illegible] est plus ou moins longue, tantôt entièrement nue, tantôt au contraire en partie velue, et d'autres fois tout à fait couverte de poils : dans les deux premiers cas, elle jouit de la facilité de s'entourer autour des corps.

LES KANGUROOS, *Macropus* (PL. XII — 3).

Deux de leurs espèces, le kanguroo géant, assez anciennement connu, et le kanguroo laineux, dont on doit la découverte à MM. Quoy et Gaimard, sont les plus grands d'entre les didelphes ; ils vivent à la Nouvelle-Hollande. Les autres kanguroos sont moins grands ou même assez petits, car il en est qui ne dépassent pas un fort lapin ; ils habitent le continent océanien et les îles qui l'avoisinent ; tous sont remarquables par leurs proportions ; ils ont les membres de derrière bien plus longs que les antérieurs, et leur queue, longue et très-musculeuse, leur fournit comme un troisième mem-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

bre, dont ils se servent conjointement avec les précédents, lorsqu'ils se reposent ou qu'ils marchent lentement; pendant la course, elle n'est d'aucune utilité directe, mais elle leur fournit une sorte de balancier qui les retient en équilibre. Leurs pieds de devant sont fort peu développés; les autres, armés d'ongles fort puissants, donnent aux kanguroos des armes redoutables, dont ils se servent dans les combats qu'ils se livrent entre eux. On chasse ces animaux pour leur chair, et on emploie aussi leur fourrure.

LES PHASCOLOMES, *Phascolomys* (Pl. XII — 4).

Ce genre, dont le nom signifie rat à bourse, ne comprend qu'une seule espèce assez peu semblable aux rats par son aspect, mais qui a dans son système dentaire quelque chose de la dentition des rongeurs. Le *phascolome wombat* est un animal lourd, à tête grosse et plate, à jambes assez courtes, privé de queue, et dont les mouvements sont remarquables par leur lenteur. On le trouve dans la partie sud de la Nouvelle-Hollande.

CHAPITRE IX.

MAMMIFÈRES ORNITHODELPHES.

Les mammifères dont nous devons parler en dernier lieu sont ceux qu'on a quelquefois désignés par la dénomination de *monotrèmes*, et qu'il vaut mieux appeler *ornithodelphes*, ce qui a l'avantage d'être en harmonie avec ceux des monodelphes et des didelphes, indiquant beaucoup mieux les particularités caractéristiques des animaux (échidnés et ornithorrhynques) auxquels on l'applique. Ceux-ci, qui formeront une troisième sous-classe, ont en effet, ainsi que le mot ornithodelphe l'indique, des rapports avec les oiseaux et les reptiles, et ils sont plus intimement liés à ceux-ci et aux autres ovipares; leur squelette est surtout fort analogue à celui de ces animaux; et, quoiqu'ils se rapprochent des édentés par l'absence ou la singularité de leurs dents, ils ne sauraient être classés parmi ces animaux. On ne

connaît que deux genres d'ornithodelphes, et tous deux sont de la Nouvelle-Hollande ; ils sont, avec les didelphes non sarigues et quelques monodelphes seulement, les représentants de la classe des mammifères dans cette partie du monde ; ce sont des animaux encore rares dans les collections, et qui, malgré les belles recherches de MM. E. Home, de Blainville, Meckel, R. Owen, etc., doivent encore donner lieu à d'importantes observations.

LES ORNITHORRHYNQUES, *Ornithorrhynchus* (Pl. XII — 1).

Leur bec singulier a déterminé le nom qu'on leur donne ; il est en effet cornu, aplati, et disposé de manière à rappeler presqu'en tous points celui du canard. Ces animaux n'ont dans l'intérieur de la bouche que quelques rudiments de dents entièrement cornées ; leur corps est court, terminé par une queue médiocre, aplati, et leurs membres, très-peu développés, ont leurs extrémités aplaties, et leurs doigts réunis par des membranes comme ceux des oiseaux d'eau. Les ornithorrhynques sont en effet aquatiques ; ils fréquentent les fleuves et les lacs de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Diémen, et ils s'y nourrissent de larves aquatiques, qu'ils saisissent, comme le font les cygnes et les canards, avec leur bec déprimé. Les ornithorrhynques n'ont guère plus de dix-huit pouces de longueur totale ;

leur corps est couvert d'un poil assez dur et de couleur roux-brunâtre uniforme.

LES ÉCHIDNÉS, *Echidna*.

Les échidnés sont, au contraire, organisés pour fouir, et leurs membres robustes sont armés d'ongles puissants, à l'aide desquels ils creusent les terriers dans lesquels ils se retirent; leurs poils sont plus ou moins remplacés par des piquants de la même nature que ceux des écrevisses ; leurs yeux sont fort petits, et leurs mâchoires, qui sont dépourvues de dents, sont fort rapprochées l'une de l'autre; le museau est par conséquent étroit, et la bouche, ouverte à son extrémité, laisse sortir une langue allongée, filiforme, comme celle des fourmiliers, et enduite de même d'une humeur visqueuse. Les échidnés se nourrissent aussi de fourmis et d'autres petits insectes qu'ils saisissent avec leur langue; leur taille varie depuis celle d'un fort hérisson jusqu'à celle du lapin; leur patrie est la même que celle des ornithorrhynques. Ils sont d'un naturel stupide, et leurs mouvements sont fort embarrassés lorsqu'on les place à la surface du sol; le froid les engourdit promptement.

CHAPITRE X.

MAMMIFÈRES FOSSILES.

La terre, aujourd'hui peuplée d'animaux si variés et de végétaux si nombreux et si brillants, n'a pas toujours eu les mêmes habitants. Toutes les classes de l'empire organique ont perdu plusieurs de leurs espèces, lors des révolutions qui ont tourmenté notre planète; et, pour nous borner aux seuls mammifères, nous signalerons, non-seulement qu'il a existé des espèces qui n'ont plus aujourd'hui de représentants, mais que certaines d'entre elles sont de genres inconnus dans la nature vivante. Cette assertion, facile à prouver, n'a pas toujours été connue des savants, et longtemps on a été incertain sur la véritable nature des fossiles, c'est-à-dire des débris, que les espèces qui habitaient anciennement le globe ont laissées dans son sein. Ces débris, qui consistent en de véritables os, ont été recueillis en plus ou moins grand nombre à toutes les époques. Souvent on les a pris pour de véritables pierres, affectant, par un jeu de la nature, les formes osseuses

qu'on leur reconnaissait. D'autres fois, on a admis que c'étaient véritablement des os, et l'opinion a été souvent que ces os provenaient de géants humains, dont on a même prétendu reconnaître les noms.

Selon la nature des terrains dans lesquels ils se rencontrent, et suivant aussi les circonstances qui les y ont laissés, les os fossiles sont plus ou moins bien conservés. Souvent ce sont de simples fragments, des dents éparses, des débris de cornes, etc.; d'autres fois, au contraire, des têtes à peu près entières, et souvent même des squelettes assez complets pour qu'on ait pu les observer dans tous leurs détails et même les préparer. On possède à Lisbonne un squelette monté, et presqu'entier, du *mégathérium*, grande espèce d'oryctérope gigantesque des alluvions de l'Amérique du sud. Des mastodontes de l'Amérique septentrionale ont également été préparés, et le Muséum de Paris possède une suite immense, en partie décrite par Cuvier, d'ossements de mammifères, plus ou moins bien conservés, et qui proviennent de presque tous les points du globe ; car on a recueilli des mammifères fossiles dans des brèches ou des terrains plus ou moins anciens il est vrai, en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique et à la Nouvelle-Hollande. Pallas, qui a contribué par quelques mémoires importants aux progrès de la Palæontologie, admettait que les rhinocéros, les éléphants, etc., dont on découvre

les restes fossilifiés en Europe, étaient de la même espèce que ceux de ces animaux qui vivent présentement en Asie et en Afrique; mais on a, plus tard, reconnu qu'ils en diffèrent réellement sous ce rapport, et qu'on ne saurait admettre qu'ils sont les premiers parents de ceux-ci. Camper a le premier aperçu ce fait pour les mastodontes et quelques autres, et les nombreuses observations qu'on a faites depuis, celles de Cuvier surtout, ne permettent aucun doute à cet égard. G. Cuvier, qui s'est occupé des fossiles mammifères plus qu'aucun autre naturaliste, a fait connaître, dans son célèbre ouvrage, le résultat de ses recherches à ce sujet; il y a décrit un grand nombre de genres et d'espèces aujourd'hui détruits.

La comparaison est le plus sûr moyen pour arriver à reconnaître l'ordre et le genre auxquels appartenaient les débris fossiles; aussi ce travail demande-t-il d'assez longues études anatomiques et une collection nombreuse de squelettes d'espèces vivantes qui puissent servir de point de comparaison. Les données auxquelles on arrive par ce moyen sont assez positives pour que l'inspection d'une dent fasse reconnaître souvent quelle était la nature et la taille de l'animal auquel elle a appartenu; mais une seule partie, quelle qu'elle soit, n'est pas toujours suffisante, ainsi que le croient beaucoup de personnes.

Toutes les familles importantes de mammifères, si ce n'est celle des ornithorrhynques et des

échidnés, ont laissé, dans des couches plus ou moins anciennes, des débris fossiles; car les deux groupes (singes et chameaux) qui n'avaient point encore été signalés parmi les fossiles, viennent de l'être récemment. On a trouvé dans le Sous-Himalaya un crâne fossile tout à fait semblable à celui du dromadaire; et, dans le midi de la France, une localité riche en débris antédiluviens, Auch, a nouvellement fourni la mâchoire fossile (avec des palæothériums, dinothériums, mastodontes) d'un singe fort rapproché des gibbons, et, ajoute-t-on, des indices de la présence, dans le même terrain, de fossiles de sajou, ce qui serait une chose fort singulière en géographie zoologique, puisqu'on se rappelle que les gibbons sont d'Asie, les sajous de l'Amérique méridionale, deux localités éminemment différentes par leurs productions zoologiques. On vient aussi de recueillir un singe fossile dans l'Himalaya : celui-ci est voisin des cynocéphales.

Nous devons indiquer quelques genres de fossiles parmi ceux qui n'ont plus d'analogues vivants. Les plus curieux sont ceux : 1° des *mastodontes*, qui étaient fort voisins des éléphants, et dont les débris ont été recueillis en Europe, en Asie et dans les deux Amériques; leurs dents, au lieu d'être lamelleuses comme celles des éléphants, étaient mamelonnées à leur surface, et plusieurs d'entre eux avaient des défenses à la mâchoire inférieure aussi bien qu'à la supérieure; 2° les

mégathériums, que l'on a trouvés à peu de distance de la surface du sol, dans diverses localités de l'Amérique du sud ; c'étaient des animaux voisins des fourmiliers et des oryctéropes, mais leur taille approchait de celle des éléphants; les carapaces qui gisent dans les mêmes terrains que les mégathériums, étaient sans doute celles de tatous, presque aussi grands que ces animaux; 3° les *dinothériums;* ceux-ci étaient probablement aquatiques, et formaient un genre intermédiaire aux éléphants et aux lamantins ; ils étaient donc de l'ordre des gravigrades : on a trouvé leurs débris en France et en Allemagne. Une tête de dinothérium, recueillie non loin de Darmstadt, a près de deux mètres de longueur; on l'a montrée pendant quelque temps à Paris en 1837. Ce dinothérium est un des meilleurs exemples que l'on puisse citer pour faire voir qu'avec un seul os on ne saurait reconstruire un animal dans tous ses détails, puisqu'on possède de lui une tête presque entière, et que néanmoins on ne saurait dire s'il avait quatre membres, comme les éléphants, ou deux seulement, comme des lamantins. Un trait bien remarquable de cet animal existe dans ses incisives inférieures, qui sont au nombre de deux, fort longues et dirigées vers le sol de manière à représenter les défenses des éléphants.

FIN DE L'HISTOIRE NATURELLE DES MAMMIFÈRES.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

	Pages
INTRODUCTION.	5
CHAPITRE PREMIER. — Ordre des Quadrumanes. .	13
§ Ier. — Singes de l'ancien continent. . . .	20
§ II — Singes de l'Amérique.	60
§ III. — Makis ou lémuriens.	72
§ IV. — Galéopithèques.	83
§ V. — Bradypes ou singes anormaux. . . .	85
CHAPITRE II. — Ordre des Carnassiers. . . .	88
§ Ier. — Cheiroptères ou chauves-souris. . .	93
§ II. — Insectivores.	100
§ III. — Carnassiers plantigrades.	109
§ IV. — Carnassiers digitigrades.	117
§ V. — Carnassiers pinnigrades.	145

Pages

CHAPITRE III. — Mammifères édentés. 150
§ Ier. — Édentés terrestres. 152
§ II. — Cétacés. 155

CHAPITRE IV. — Ordre des Rongeurs. 166
§ Ier. — Rongeurs sciuriens. 168
§ II. — Rongeurs muriens. 175
§ III. — Rongeurs léporiens. 195
§ IV. — Rongeurs caviens. 196

CHAPITRE V. — Ordre des Gravigrades. . . . 198

CHAPITRE VI. — Ordre des Pachydermes. . . 210

CHAPITRE VII. — Ordre des Ruminants. . . . 227

CHAPITRE VIII. — Mammifères didelphes. . . 244
§ Ier. — Didelphes éleuthérodactyles. . . . 246
§ II. — Didelphes syndactyles. 248

CHAPITRE IX. — Mammifères ornithodelphes. . 251

CHAPITRE X. — Mammifères fossiles. 254

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

Pages
150
152
155
166
168
175
195
196
198
210
227
244
246
248
251
254

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MAMMIFÈRES

DÉCRITS DANS CE VOLUME.

Actinozoaires, *Introd.*, VIII.
Agouti, 197.
Aï, 87.
Algrette (macaque), 49.
Alouate, 61.
Alpaca, 200.
Ane, 221.
Antilope, 239. — Quadricorne 240.
Aperea, 197.
Ambre gris, 165.
Atèle, 64. — marginé, 66. — hippoxanthe, 66. — aux mains noires, 66. — Métis, 66.
Aye-aye, 81.
Babyroussa, 194.
Babouin, 56.
Baleine. 162.
Baleinoptère, 164.
Barbastelle (oreillard), 97.
Belette, 120.
Bison, 209.
Blaireau 114; — d'Europe. 115. — du Labrador. 116.
Bœuf, 242. — (cuir du). 243.
Bonnet chinois (macaque), 48.
Bouquetin, 240.
Bradype, 85.
Buffle, 209.
Cabiai, 197.
Cachalot, 164.
Callitriche, 39, 68.
Callomys, 185
Campagnol 181; — des champs, 183; — fauve, 184. —rat d'eau, 182.
Capromys, 191.
Capucin (singe), 71.
Caracal, 132.
Carnassiers, 88.
Castor, 192.
Castoreum, 192.
Caviens (rongeurs), 196.
Cebus, 60.
Cerf, 234. — ordinaire, 235; — du Canada, 237; — de Virginie, 237.
Cétacés, 155.
Chacal, 129; 140.
Chaima, 57.
Chameau, 230.
Chamek (atèle), 66.
Chat, 127; — domestique, 133; — sauvage, 134.
Chauve-souris, 93.
Cheiromys, 81.
Cheiroptères, 93.
Cheval, 213—sauvage (chasse du), 217; — (dentition du), 219; — Marin. *V.* Morse.

Chèvre, 240;—d'Angora, 241. — du Tibet 241.
Chevreuil, 236.
Chevrotain, 233; — porte-musc, 233.
Chien, 137; — loup, 138; — domestique, 141; — sauvage, 142. — (variétés du), 144.
Chinchilla, 185. 186.
Chimpanzé, 21.
Chrysochlore, 106.
Civette, 125; — d'Afrique, 126.
Cladobate, 102.
Classification, *Introd.*, v.
Coaiata (atèle), 66.
Coati, 110.
Cochon, 223; — domestique, 224; — marron, 225; — de Siam, 198; — dn'Ide, 153; de terre, 153.
Coendou, 194.
Colobe guereza, 46.
Condilure, 107.
Couagga, 214.
Couïa, 193.
Crabière (sarigue), 214.
Ctenodactyle, 182.
Cynocéphales, 54. — momifiés, 56; — porc, 57.
Daim, 236.
Daman, 213.
Dasyure, 248.
Dauphin, 159.
Daw, 241.
Desman, 106.
Didelphes, *Introd.*, x. — 244.
Digitigrades (carnassiers), 117.
Dinothérium, 258.
Douc (semnopithèque), 43.
Drill, 59.
Dromadaire, 227; — fossile, 257.
Dugong, 209.
Echidnés, 253.
Ecureuil, 168; — d'Europe, 169; — volant, 170.
Edentés, 150.
Elan, 237.
Eléphant, 200; — d'Afrique, 207; — d'Asie, 201; — (chasse aux) 204.
Eleuthérodactyles, 246.
Entelle, 44.
Entomozoaires, *Introd.*, VIII;
Enplère, 102.
Femme de mer. *V.* lamantin.
Fer-à-cheval (grand), 98; — (petit), 99.
Feutre, 196.
Fossiles (mammifères), 254.
Fouine, 120
Fourmilier, 153; — didactyle, 155.
Furet; 120.
Galago, 78.
Galéopithèque, 83.
Gazelle, 207.
Genette de France, 127; — du Cap, 127; —de Madagascar, 127.
Gerville, 180.
Gerboise, 179; — du Cap, 161.
Gibbon, 31; — Siamang 32; — petit, 35.
Girafe, 237.
Glouton, 116.
Gravigrades, 198.
Grivet (guenon), 39.
Guenon, 36.
Guereza (colobe), 46.
Hamster, 180.
Hémione, 222.
Hérisson, 101; — d'Europe, 102;
Hermine, 120.
Hippopotame, 222.
Hurleur (singe), 61;—alouate, 63; — ursin, 64.
Hyène, 134; — brune, 136; — rayée, 136; — tachetée 136.
Hydromys, 175.
Ichneumon, 123.
Indri, 79; — sans queue, 79.
Insectivores (carnassiers),
Jaguar, 131.

Jocko, 22.
Kanguroo, 249.
Kinkajou, 110.
Lagotis, 190.
Lagotriche, 66.
Lamantin, 208.
Lapin, 195.
LÉMURIENS, 72.
Léopard, 131.
LÉPORIENS (rongeurs). 195.
Lérot, 173.
Licorne, (animal fabuleux), 240.
Lièvre, 195.
Lion, 129.
Llama, 232.
Loir, 172; — ordinaire, 172.
Lori, 80.
Loup, 138; — noir, 138.
Loutre, 122.
Lynx, 132.
Macaque 47; — nègre 53; — à face rouge, 53;
Magot, 51.
Maimon (macaque), 50.
Maki, 72; — rouge, 76; — vari, 76; — nain, 77; — volant, 83.
Malacozoaires, *Introd.*, VIII.
Malbrouk)guenon), 38.
MAMMIFÈRES, *Introd.*, VI, IX; — 1.
MAMMIFÈRES FOSSILES, 254.
Mandrill, 58.
Mangouste, 123.
Marmose (sarigue), 214.
Marmotte, 171.
MARSUPIAUX, 212.
Mastodonte, 255, 257.
Marte, 118; — commune, 120; — du Canada, 120; — zibeline, 121.
Mégathérium, 258.
Mérions, 180.
Mococo, 76.
Mone, 40.
MONODELPHES, 244.
Morse, 148.
Mouffette, 118;
Mouflon, 241.
Mouton, 241.
Mulet, 190.
Mulot, 177.
MURIENS (rongeurs), 175.
Murin (vespertilion), 96.
Musaraigne, 103; — paradoxale, 103; — géante, 104; — musette, 105; — Toscane, 103.
Musc, 201.
Musc, 202.
Muscardin, 174.
Musette (musaraigne), 105.
Narwhal, 161.
Nasique, 44.
Nisnas (guenon), 41.
Noctule (vespertilion), 97.
OEgagre, 240.
Onagga, 191.
Orang-outang, 26.
Oreillard, 97.
ORNITHODELPHES, 251; — *Intr.*, X.
Ornithorrynques, 252.
Oryctérope, 153.
Oryctomys, 190.
Ostéozoaires, *Introd.*, VIII.
Ouenderou, (macaque) 49.
Ouistiti, 71.
Ours, 110; — orné, 111; — aux longues lèvres, 111; — d'Europe, 112; — blanc, 113; — noir, 114.
Ovipares, *Introd.*, X.
PACHYDERMES, 210.
Panthère, 131.
Papion, 57.
Patas, 41.
Pécari, 226.
Phacochère 226.
Phalanger, 248.
Phascolome, 250.
Phoque, 146; — moine, 147; — à trompe, 148.
Phyllotosme, 100.
PINNIGRADES (carnassiers), 145.
Pipistrelle)vespertilion), 97.

PLANTIGRADES (carnassiers), 109.
Polatouche, 170.
Pongo, 22, 29.
Porc-épic, 194.
Protèle, 136.
Putois, 119.
QUADRUMANES, 1, 13.
Rat, 176; — à bourse, 191; — d'eau, 182; — de Barbarie, 177; — de Madagascar, 62; — noir, 178; — lièvre, 177; — surmulot, 190; — taupe, 161.
Ratel, 117.
Raton, 110.
Renard, 140.
Renne, 236.
Rhesus (macaque), 50.
Rhinocéros, 212.
Rhinolophe, 98; — grand fer-à-cheval, 98; — petit fer-à-cheval, 99.
RONGEURS, 166.
Rorqual, 164.
Roussette, 94.
RUMINANTS, 227; — (organisation des), 227.
Sajou, 67; — fossile, 224.
Saimiri, 68.
Saki, 70.
Sapajou, 67.
Sanglier, 226.
Sarigue, 246; — à oreilles bicolores, 247; — marmose, 248.
Satanas (saki), 71.
SCIURIENS (rongeurs), 168.
Semnopithèques, 42.
Serotine (vespertilion), 97.
Siamang (gibbon), 32.
Spermaceti 165.
Singes de l'ancien continent, 20; — du nouveau continent, 60; — anormaux, 85; — fossiles, 257.
Singe varié, 41; — vert, 40; — araignée, 65; — à museau de renard, 73.
Souris, 179.
Stentor, 61.
Surmulot, 177.
SYNDACTYLES (didelphes), 248.
Taïra, 110.
Tamandua, 154.
Tamanoir, 154.
Tanrec, 102.
Tapir, 211
Tarsier, 80.
Tartarin, 58.
Tatous, 152.
Taupe, 106; — étoilée, 107; — commune, 107.
Tesson. *V.* blaireau d'Europe, 115.
Tigre royal, 130.
Troglodyte, 22.
Unau, 87.
Vache marine. *V.* morse et lamantin.
Vampire, 99.
Vari, 76.
Vertébrés, *Introd.*, VIII.
Vespertilion, 95; — murin, 96; — noctule, 97; — pipistrelle 97; — serotine. 97; oreillard, 97.
Vigogne, 232.
Viscache, 185, 188.
Wombat (phascolome), 250.
Zèbre, 191.
Zemmi, 61.
Zibeline (marte), 121.
Zibeth, 126.
Zorile, 122.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DES MAMMIFÈRES.

Tours. — Imp. de Mame.

conti-
rmaux,

rt, 40;
à mu-

s), 248.

, 107;
urope,

e et la-

murin,
— pi-
ne. 97;

, 250.

Mame.